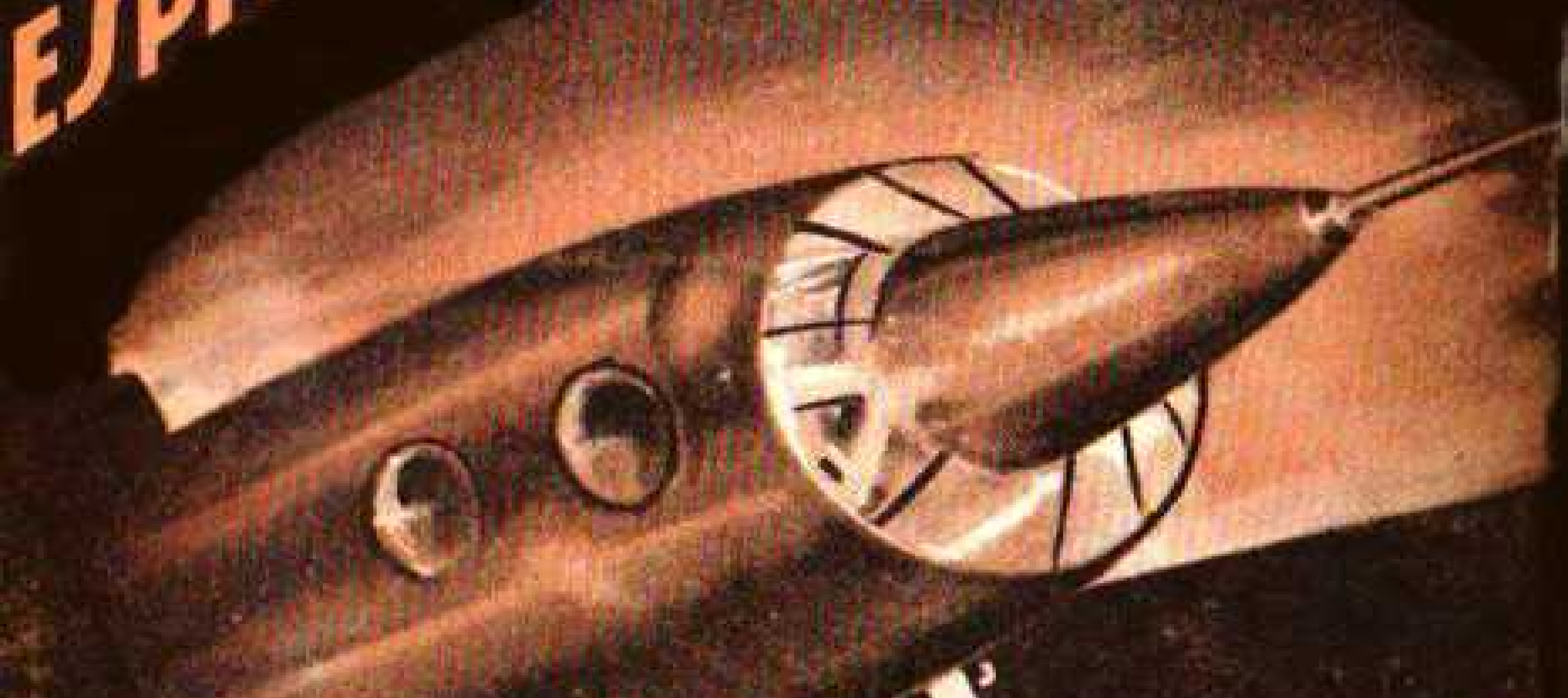
ESPIONNAGE

PAUL KENNY



SECTEUR DANGEREUX

Editions "FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

Dans son petit bureau de Mount Street, le superintendant Sam Balkins, chef du district sud de Scotland Yard, était à l'écoute depuis dix heures du soir.

Assis devant le poste émetteur-récepteur qui trônait sur une vieille table, dans un coin de la pièce, le policier fumait sa pipe d'un air morose.

- Allô, Corray ? appela-t-il en se penchant vers le micro. Toujours rien ?

- Toujours rien, chef, répondit la voix nasillarde dans le haut-parleur.

Sam Balkins se redressa en lâchant un profond soupir. Puis, une fois de plus, il jeta un coup d'œil amer vers sa montre. Déjà minuit moins vingt ! Et toujours rien, pas le moindre signe annonciateur.

Il se pencha de nouveau au-dessus du micro.

- Dites donc, Corray, vous m'entendez ?

- Oui, chef.

- Vous ne croyez pas que le type ait pu se débrouiller pour s'éclipser en douce ?

- Impossible, chef, affirma Corray, catégorique. Il n'y a qu'une sortie et nous sommes huit à monter la garde.

- Avec ce maudit brouillard, on ne sait jamais !

- Vous n'avez rien à craindre, chef, répéta la voix de l'inspecteur Corray. Mac Daven s'est installé dans le bistrot même et il ne quitte pas le suspect des yeux. S'il ne s'agit pas d'une fausse alerte, le gars ne peut absolument pas nous filer entre les doigts. Brenton et Clyde ont pris position aux deux extrémités de la rue.

- Bon, attendons encore, marmonna Balkins, résigné. Mais tenez-vous sur vos gardes, hein ! Pour un gars qui connaît la musique, rien de plus facile que de disparaître dans cette satanée purée de pois.

- Faites-nous confiance, chef. Nous aussi, nous connaissons la musique.

- Je reste à l'écoute, conclut Balkins.

Le silence retomba, morne et désolé, dans le petit bureau minable qui sentait la fumée de pipe et la vieille paperasse en train de moisir dans les placards poussiéreux.

Balkins sortit son briquet de sa poche et ralluma sa bouffarde. Il était tellement crevé qu'il oubliait de tirer dessus.

Grand et maigre, âgé d'environ cinquante ans, le superintendant du Yard était un policier d'élite. Compte tenu de ses années de service et de son expérience, ses supérieurs lui réservaient depuis quelques années des missions particulièrement délicates. En l'occurrence, on comptait sur lui pour éclaircir cette mystérieuse affaire de la société Briflyco, affaire sur laquelle les spécialistes de l'intelligence Service s'étaient bel et bien cassé les dents.

Il y avait maintenant quatre mois que Sam Balkins avait été muté à Southampton pour prendre cette histoire en main.

Quatre mois d'incessant labeur ! Enquêtes, vérifications, perquisitions, contrôles, surveillances, etc. Des jours et des jours de recherches, des veilles épuisantes et des nuits blanches, des efforts de déduction à en devenir dingue. Tout cela en vain. Car l'adversaire continuait impunément à marquer des points.

C'était à la fois vexant et ahurissant, mais telle était la triste vérité : les secrets de la société Briflyco continuaient à passer à travers les mailles serrées du filet et prenaient tranquillement la direction des laboratoires étrangers !

Minuit moins cinq.

Balkins, engourdi, se leva et fit quelques pas dans la pièce pour secouer la somnolence qui le gagnait. Il alla tisonner le poêle de fonte qui avait l'air de s'endormir lui aussi.

Dehors, le brouillard jaunâtre était à couper au couteau. On entendait la plainte lugubre des remorqueurs qui manœuvraient prudemment dans le port. Pour sûr que les marins ne devaient pas être à la fête ! On a beau avoir une certaine habitude de ces effroyables brumes de novembre, naviguer là-dedans n'est jamais une partie de plaisir.

Les cornes de brumes, inlassablement, s'appelaient et se répondaient, et ces beuglements rauques vibraient comme des râles d'agonisants dans la nuit épaisse.

Désœuvré, les yeux lourds, Sam Balkins retourna s'asseoir devant le poste.

Alors, brusquement, la voix de l'inspecteur Torray jaillit du haut-parleur :

- Allô, chef ?

- Oui, j'écoute.

- Le type vient de quitter le bistrot et il se dirige vers Guildford Street. Clyde l'a pris en chasse et j'ai envoyé Brenton en couverture.

- Parfait ! Vous gardez le contact ?

- Naturellement.

- J'espère que vous êtes bien caché là-bas ?

- Pour ça, oui ! J'ai planqué la bagnole entre le petit gazomètre et le gros.

- O.K. Transmettez-moi les nouvelles de Clyde au fur et à mesure. Je reste à l'écoute.

En sortant du pub, l'homme était resté deux ou trois minutes immobile, vaguement impressionné par la densité accrue du brouillard et aussi, semblait-il, par l'aspect sinistre, hostile, de ce décor fantomatique.

Tout au long du trottoir, les réverbères formaient une guirlande étrange, irréelle. Au coin de Guildford Street, la lampe suspendue à la façade de la Northam Bank n'était guère qu'une tache pâle, à peine visible.

L'homme se décida finalement, et c'est vers la banque qu'il se dirigea. Avant de tourner le coin, il scruta tant bien que mal les ténèbres ouatées qui l'environnaient. Puis, n'ayant rien remarqué d'anormal, il pressa le pas, longea rapidement la rue, traversa Britania Road et fila vers la gare.

Derrière le suspect, l'inspecteur Clyde progressait d'un pas souple et silencieux, rasant les façades des maisons.

Le policier était vêtu d'une gabardine grise dont la teinte, spécialement étudiée pour les agents du Yard, se confondait avec l'obscurité sale et fumeuse des nuits d'automne en Angleterre.

A plusieurs reprises, le suspect se retourna. Mais Clyde, rompu à ce genre d'exercice, ne se laissa pas surprendre une seule fois.

Dès que la gare de Northam eut été dépassée, le policier, tout en continuant avec la même vigilance sa filature, tira de la poche de sa gabardine un talkie-walkie et articula, en collant presque ses lèvres contre le minuscule micro :

- Avons franchi le carrefour de St-Mary's. Direction East Park par St-Andrews.

A peine plus distincte qu'un chuchotement, la réponse de l'inspecteur Corray grésilla dans le petit appareil :

- Entendu, Clyde... J'envoie Graff et Ashwell à East Park et je vais me placer avec la voiture derrière Grosvenor Square. Gardez le contact.

- O.K. Terminé.

Corray donna immédiatement les instructions aux inspecteurs Graff et Ashwell qui partirent vers East Park en empruntant un raccourci. Ensuite, la voiture de police démarra doucement et remonta vers le nord pour décrire une large boucle et revenir derrière Grosvenor Square.

En dépit de son habileté et de sa circonspection, le suspect ne pouvait se douter qu'il avait à ses trousses huit limiers de Scotland Yard.

Contre la redoutable organisation policière, l'homme ne faisait pas le poids. Il marchait vite, les mains enfoncées dans les poches de son manteau de tweed brun, le chapeau rabattu sur le front, les lèvres serrées, les yeux durs et sombres.

Il était petit, mais large de carrure. A cause de ses traits fortement burinés, on lui aurait donné quarante ans. Il en avait trente-deux. Les années de prison comptent double, et il venait de tirer cinq ans dans les geôles de Ludlow, dans les Midlands. Libéré depuis sept semaines, il avait encore ce teint blême, blafard, que donne la réclusion.

Au coin de Dorset Street, à moins de dix mètres de l'église, il croisa deux promeneurs attardés qui rentraient chez eux en discutant avec véhémence un problème de politique locale.

Dix secondes plus tard, l'inspecteur Corray entendit la voix de l'inspecteur Ashwell qui signalait :

- Tout va bien. Clyde ne lâche pas le gibier. Nous venons de le croiser. Envoyez quelqu'un à Bellevue.

- Entendu, acquiesça Corray. Indiquez-moi la suite le plus vite possible, j'envoie Wayne à Bellevue.

Corray diffusa un ordre destiné à l'un des policiers qui se trouvaient dans une autre voiture. Après quoi, appelant Balkins, il donna les derniers renseignements au sujet de l'évolution de la filature.

Le superintendant avait étalé sur la table un plan de la ville et il suivait mètre par mètre le déroulement de l'opération.

Le suspect dépassa Wilton Hospital, se dirigea vers le terrain de football de Delle Ground.

C'était là, à l'intersection de Silverdale Road et de Lane Hill, que quelqu'un, sauf contrordre ou imprévu, devait le contacter. Un promeneur devait lui demander du feu. Et si ce promeneur lui tendait un billet d'une livre, il fallait lui remettre en échange le paquet de cigarettes. C'était tout.

A présent, le petit individu au manteau de tweed brun se sentait moins tendu, moins anxieux. Dans quelques minutes, l'affaire serait réglée.

Il s'arrêta au croisement d'Archers Road pour allumer une cigarette.

Instantanément, la chose fut signalée par l'inspecteur Clyde, par l'inspecteur Wayne et par l'inspecteur Corray.

Le suspect reprit sa route, tandis que les fils invisibles de la toile tissée par le Yard se resserraient.

La rencontre fut brève, son mécanisme ayant été très minutieusement mis au point.

Le suspect vit émerger du brouillard la silhouette élancée d'un jeune type vêtu d'un imper beige, nu-tête, une cigarette dans la main droite.

- Puis-je vous demander du feu ?
- Oui, bien sûr.

Le gars en imper se pencha légèrement pour allumer sa cigarette à celle du fumeur en tweed brun. Ce dernier murmura :

- Je vois que vous fumez aussi des Craven.
- En effet. Tenez, voici pour vous.

De la main gauche, il tendit un billet d'une livre que l'autre empocha prestement.

- Et voici pour vous, enchaîna le type au manteau de tweed. Comme ce sont des Craven, vous les aimerez.

Le jeune type en imper allait s'éloigner quand un ordre impératif éclata :

- Haut les mains ! Police !

Une autre voix ajouta sèchement :

- Pas un geste ou nous tirons !

Revolver au poing, les deux policiers s'approchèrent. Mais l'homme à l'imper se plia en deux et fonça sur l'inspecteur Wayne avec une telle rapidité que l'agent du Yard fut pris de vitesse. Bousculé, il tomba à la renverse, tandis que l'autre prenait la fuite.

Clyde, tout en tenant l'homme au manteau en respect, cria dans son talkie-walkie :

- Attention, Lane Hill, un homme en imperméable beige se sauve de votre côté. Ne le ratez pas !

L'agent qui faisait le guet au bout de la rue sortit son automatique et tira un coup d'avertissement. Une détonation lui répondit, rapide et sèche. Mais le policier, prévoyant la riposte, s'était déplacé. La balle passa tout près de lui en sifflant.

Quand le fuyard arriva, galopant comme un fou et le bras tendu, prêt à tuer quiconque voudrait lui barrer la route, l'inspecteur Ashwell lui expédia deux pruneaux dans les jambes. Le type s'écroula, roula deux ou trois fois sur lui-même, se redressa en prenant appui sur sa main gauche et tira au jugé, sauvagement, vidant tout son chargeur.

Wayne s'amenait par-derrière, glissant le long des maisons, épiant la silhouette du tireur dans le brouillard. Quand il la distingua, il visa et tira.

Il y eut un cri déchirant, puis plus rien.

Dans son bureau de Mount Street, le superintendant Balkins gesticulait comme un possédé.

- Plus vite, Corray ! Plus vite, grand Dieu ! C'est une véritable fusillade qui se déroule au coin de Lane Hill !

Il y eut un silence inquiétant qui plana dans le bureau de Sam Balkins comme un signe de mauvais augure.

Cependant, là-bas, dans le brouillard humide de la nuit, les voitures de police roulaient comme des bolides, au risque de démolir tout ce qui pouvait surgir devant elles de cette brume infernale.

Balkins, les mâchoires soudées, regardait le haut-parleur de son poste comme s'il espérait y voir apparaître le spectacle de la bagarre qui opposait les hommes de son équipe aux deux inconnus.

Tout à coup, la voix haletante de Corray annonça :

- Opération terminée, chef ! Nous tenons les deux types. Malheureusement, le pauvre Ashwell a été touché et il est mort.

- Et les suspects ? aboya le superintendant.

- Celui qui a voulu se sauver est plutôt mal en point. Il a dû recevoir du plomb dans le ventre. L'autre est sain et sauf.

- Lequel est-ce ? maugréa Balkins.

- Celui du bistrot, chef.

- Bon, transportez le blessé au Wilton Hospital et amenez-moi l'autre. Quant à Ashwell, que l'un de vous aille porter son corps au dispensaire central du Service.

- Entendu, chef.

Balkins haussa les épaules d'un air las et découragé. Il se sentait terriblement déçu.

La capture de Tom Spears, l'homme au manteau brun, n'avait guère de signification. Ce type-là, sorti de prison depuis sept semaines seulement, ne jouait sûrement qu'un rôle de figurant dans l'affaire. C'était l'autre qui était important.

« Pourvu qu'il ne claque pas, celui-là ! » pensa Balkins tout en se demandant si, cette fois, la piste était sérieuse.

Il se laissa tomber sur sa chaise et il ralluma de nouveau sa pipe.

Juste comme il remettait son briquet dans sa poche, la porte s'ouvrait, livrant passage au capitaine Wingham, de l'intelligence Service. Wingham était accompagné d'un inconnu âgé d'une bonne

trentaine d’années, vêtu d’un paletot gris, au visage énergique et viril, aux yeux gris protégés par des lunettes à monture d’écaille.

Wingham s’exclama :

- Salut, Balkins ! Toujours sur le sentier de la guerre ?

L’officier de Scotland Yard se leva pour accueillir ses visiteurs nocturnes.

Wingham fit les présentations :

- Monsieur Francis Coplan... Le superintendant Sam Balkins.

Coplan ôta ses lunettes et serra la main que lui tendait le policier. Celui-ci murmura sur un ton poli mais assez froid :

- On m’a parlé de vous, monsieur Coplan. Je ne vous attendais pas avant demain soir, mais je suis enchanté de vous voir. Nous venons précisément d'appréhender deux suspects qui vont peut-être vous faciliter le travail.

Le capitaine Wingham, arquant ses sourcils blonds, exprima son étonnement :

- Auriez-vous enfin découvert une piste ?

Balkins esquissa une moue sceptique.

- Ne nous emballons pas, grommela-t-il. C’est la quatrième fois que je réussis à épingler un suspect, mais cela ne va jamais bien loin finalement. Nous avons eu un faux-monnayeur, deux cambrioleurs et un criminel, mais ces gars qui cherchaient un abri dans les bas quartiers du port n’avaient rien à voir avec l’affaire Briflyco, hélas !

- Et vos deux suspects de ce soir ? insista Wingham.

- On vient d’en conduire un à l’hôpital, assez sérieusement blessé, paraît-il. L’autre va arriver... Je vous en prie, messieurs, installez-vous.

Balkins ayant désigné les chaises qui se trouvaient près de sa vieille table de travail, le capitaine et Coplan prirent place. Puis Wingham s’informa :

- De quoi s’agissait-il exactement, ce soir ?

Balkins secoua sa pipe au-dessus d’un cendrier de porcelaine qui vantait les mérites d’un célèbre whisky.

- Opération de routine, expliqua-t-il. Nous avions été alertés par un de nos indicateurs, le patron d’un bistrot de Pell Street. Il avait été

témoin d'une conversation entre un repris de justice et un client de passage. Comme les primes sont triplées depuis quelques semaines, l'indicateur s'est empressé de nous faire signe. Il avait été question d'un rendez-vous clandestin, et c'est ce qui m'a mis la puce à l'oreille. Bref, j'ai mobilisé huit hommes et trois voitures-radio.

- Vous aviez des soupçons concernant ce repris de justice ? fit le capitaine.

- Non, avoua Balkins. Nous le tenions à l'œil comme nous le faisons d'une manière systématique pour toutes les figures louches qui gravitent dans le coin. Mais ce qui m'a intéressé, comme je viens de vous le dire, c'est l'histoire du rendez-vous clandestin. Mon indicateur, le patron du pub, a écouté la conversation des deux personnages grâce à un micro dissimulé sous la table. Se croyant à l'abri de toute oreille indiscrète, les deux individus ont mis au point les modalités d'une rencontre qui avait toutes les apparences d'un contact. L'instigateur de la combine a malheureusement disparu. Quant à l'autre, celui qui s'est rendu au lieu convenu, nous le tenons.

Wingham interrogea :

- Et le blessé ?

- C'est l'inconnu au profit duquel ce contact avait été organisé. Ce zèbre-là n'a même pas attendu que mes hommes l'interpellent pour une vérification d'identité ! Il a sorti un pétard et il a tenté de fuir en se frayant la voie à coups de pistolet.

- Diable, marmonna le capitaine. La réaction brutale de ce type est peut-être une indication intéressante, non ?

Coplan écoutait cette conversation d'un air plutôt indifférent. Ce n'était probablement pas pour une opération policière que le Vieux l'avait envoyé dans cette sinistre ville pleine de brouillard.

En fait, et jusqu'à nouvel ordre, cette mission constituait pour Coplan un mystère. Car ni l'intelligence Service ni Scotland Yard n'avait l'habitude de faire appel à des agents étrangers, surtout pas à des gens du 2ème Bureau.

Balkins et Wingham continuaient à échanger leurs vues quand, soudain, un bruit de moteur se fit entendre dans la rue.

Balkins leva la main.

- Je crois qu'ils sont là avec mon suspect, dit-il.

Effectivement, il y eut une rumeur dans le couloir de la vieille maison et la porte du bureau s'ouvrit.

Les inspecteurs Corray, Clyde, Wayne, Brenton et deux autres policiers en civil firent leur entrée. Clyde et Wayne poussaient devant eux un homme de petite taille, trapu, sanglé dans un manteau brun de coupe médiocre.

- Voici Tom Spears, grogna Wayne d'une voix rogue.

Balkins articula :

- Comment va l'autre ?

C'est l'inspecteur Corray qui donna la réponse :

- Ils sont déjà en train de l'opérer, chef. D'après le docteur, il a une chance sur dix de s'en sortir. Aucune pièce d'identité sur lui. Et Spears prétend qu'il ne le connaît pas.

- Nous allons voir cela, dit Balkins. Retournez à l'hôpital et organisez la surveillance permanente du blessé. Je suppose que vous vous êtes occupé de la dépouille de ce pauvre Ashwell ?

- C'est Mac Daven qui fait le nécessaire, chef.

- Bien, opina Balkins.

Puis, se tournant vers Tom Spears, il regarda longuement ce dernier, en silence, comme s'il essayait de lire dans ses pensées.

- Alors, Spears ? fit-il sèchement. Vous avez des choses à me raconter ?

- A quoi bon ? Vous ne me croirez quand même pas ! ricana le prisonnier.

Il haussa ses larges épaules, enchaîna sur le même ton à la fois hargneux et désespéré :

- Ce matin, dans un pub de Pell Street, un gars que je connaissais ni d'Eve ni d'Adam m'a offert un verre et m'a demandé si j'étais disposé à lui rendre un petit service. Vous savez ce que c'est quand on est chômeur et qu'on ne roule pas sur l'or. Tout ce qui se présente est bon. Je devais simplement rencontrer un mec dans Silverdale Road, entre minuit vingt et minuit vingt-cinq. Le mec en question devait me demander du feu et me donner un billet d'une livre. Moi, en échange, je devais lui refiler un paquet de cigarettes.

- Et après ?

- C’est tout.
- Vous avez ce paquet de cigarettes ?
- Non, puisque je l'ai remis au gars.
- Et le billet d’une livre ?
- Oui, je l’ai.
- Donnez-le-moi, ordonna le superintendant.

Le repris de justice s’exécuta, eut un vague sourire désabusé en voyant avec quel luxe de précautions l’officier de police recueillait le billet dans son propre mouchoir pour le déposer sur sa table.

Le capitaine Wingham s’avança soudain vers Tom Spears, le toisa d’un œil dur et sévère.

- Vous ne nous dites pas la vérité, Spears, articula le capitaine. Combien avez-vous touché pour aller à ce rendez-vous nocturne de Silverdale Road ?
- Ben, je vous l’ai dit : une livre.
- Vous avez donc accepté cette proposition sans savoir si vous alliez toucher le salaire convenu ?
- Le gars m’avait donné deux livres.
- Remettez-moi ces deux livres.
- J’ai dépensé cet argent dans le courant de la journée. Je suis comme tout le monde : j’ai besoin de boire et de manger.
- Vous avez tort de faire le malin, Spears, siffla le capitaine. Comment s’appelle l’individu qui vous a fait cette proposition ?
- Je vous jure que je ne le connais pas. Je ne connais d’ailleurs personne dans ce foutu patelin. Je ne suis pas d’ici et je n’ai pas eu le temps de me faire des relations. J’espérais trouver du boulot au port, mais il n’y a pas d’embauche pour le moment.
- Il y a combien de temps que vous êtes à Southampton ?
- Un bon mois.
- D’où veniez-vous ?
- De Ludlow. Je vivais là-bas depuis cinq ans aux frais de Sa Gracieuse Majesté, dans un palace qui avait pas mal de barreaux aux fenêtres.

Sam Balkins intervint :

- Exact. Nous avons la fiche ici. Libéré le 10 octobre dernier.

S’adressant à Spears :

- J’ai une autre question à vous poser. Quand cet inconnu vous a proposé le rendez-vous de cette nuit, vous n’avez pas eu la curiosité - somme toute naturelle - de lui demander de quoi il s’agissait ?

- Oui, pardi ! Je ne tenais pas à me mouiller dans une sale combine. Le gars m’a expliqué que c’était une histoire de femme. Selon la marque des cigarettes, cela voulait dire que la souris en question était disponible ou pas. Elle a un mari qui voyage beaucoup.

- Et vous avez gobé ce conte à dormir debout ? persifla Balkins.

- Pourquoi pas ? Les femmes qui trompent leur mari ont des astuces plus tortueuses que celle-là parfois.

- Je ne crois pas un traître mot de cette histoire, laissa tomber le superintendant. Mais nous saurons bien vous arracher la vérité, Spears.

Le prisonnier jeta un regard triste autour de lui, puis demanda :

- Vous allez me passer à tabac, hein ?

- Pas tout de suite, prononça Balkins d’une voix trop douce. Nous allons d’abord vous laisser le temps de réfléchir un peu. Quand j’aurai vérifié certaines petites choses, nous...

Un vacarme épouvantable éclata brusquement dans la pièce, couvrant la voix de l’officier du Yard. Les vitres de la fenêtre volèrent en miettes sous le choc fracassant d'un pavé qui roula lourdement sur le plancher. Puis, dans la même fraction de seconde, une mitraillette crépita, crachant avec furie de violents éclairs et des balles qui miaulaient, fauchant les occupants de la pièce, démolissant les meubles et ricochant contre les murs. L’ampoule électrique explosa.

Dans l'obscurité, des cris et des râles s’élevèrent.

CHAPITRE II

A l’instant même où la fenêtre éclatait sous le choc du pavé, Francis Coplan, mû par une impulsion instinctive, s’était catapulté de toutes ses forces à plat ventre sous la table ; puis, quand les balles

de mitraillette avaient crépité, il s'était recroquevillé en rentrant la tête dans les épaules.

L'explosion de l'ampoule électrique le rassura. Dans cette obscurité totale, l'homme à la mitraillette ne pourrait plus diriger son tir vers les cibles humaines.

Le fracas prit fin brusquement. Et, dominant les gémissements des blessés, la voix du superintendant Balkins retentit :

- Dehors ! Vite, dehors !

Coplan entendit le bruit d'une chute brutale et un juron poussé par le policier qui venait de s'étaler après avoir trébuché sur un corps étendu au sol.

- Grant ! Manner ! appela Balkins d'une voix glapissante et frémissante.

La porte du bureau s'ouvrit avec violence, une vague clarté baigna la pièce.

Balkins, en se relevant, se remit à crier :

- Ne restez pas ici, sacré tonnerre ! Les salauds vont nous échapper ! Prenez-les en chasse !

Prêchant d'exemple, il bouscula les deux agents qui s'amenaient à la rescousse et il se rua vers la sortie. Le Colt au poing, il courut jusqu'à la rue, inspecta les abords de la vieille maison.

Trop tard, naturellement.

Mount Street, sous la lumière fantomatique de ses réverbères qui flottaient dans la ouate gluante du brouillard, avait déjà repris son aspect de petite rue provinciale.

Balkins, écœuré, secoua la tête et revint sur ses pas en grommelant des imprécations vengeresses.

Dans le bureau, les deux flics de garde, armés de torches lumineuses, procédaient flegmatiquement à l'inventaire de l'algarade et vérifiaient l'état des blessés.

Balkins prit la direction des opérations.

- Manner, allez me chercher une ampoule dans la réserve. Et vous, Grant, retournez à votre surveillance.

Deux minutes plus tard, le sergent Manner, juché sur une chaise, vissait une nouvelle lampe.

Le jaillissement de la lumière fit découvrir un spectacle assez effroyable. Nageant dans des flaques de sang, Tom Spears, l'inspecteur Clyde et le capitaine Wingham avaient visiblement cessé de vivre. L'inspecteur Wayne, affalé sur le dos, une balle dans la tête, râlait doucement. Un des deux autres policiers en civil était tombé comme un pantin désarticulé, le ventre cassé par le dossier d'une chaise, la tête et les bras pendants. L'autre civil, assis par terre, tenait ses deux mains ensanglantées sur son ventre et grimaçait de souffrance, les yeux fermés.

Balkins décrocha son téléphone pour réclamer d'urgence une ambulance et des médecins.

Puis, après un bref instant de désarroi, le superintendant se pencha sur le corps de Sam Spears, le retourna.

- C'était lui qui était visé, évidemment, maugréa l'officier du Yard en voyant les cinq trous qui constellaient la poitrine et l'abdomen du repris de justice. Ils ont pris tous les risques pour l'empêcher de parler.

Coplan, assis sous la table, les bras croisés, promenait un regard incrédule autour de lui. Balkins s'avisa de sa présence, se pencha et questionna :

- Vous êtes blessé ?

- Apparemment, non.

- Mes félicitations. Vous étiez pourtant mal placé, si j'ai bonne mémoire. Je n'étais pas dans la ligne de tir, mais vous...

- Mes lunettes sont fichues, constata Francis.

Puis, sortant de son abri, il épousseta son manteau.

- Un vrai carnage, soupira-t-il en contemplant les quatre cadavres et les deux blessés. J'ai l'impression que vous étiez tombé sur une bonne piste, cette fois-ci.

- Aidez-moi, je vous prie, dit Balkins en désignant d'un hochement de la tête l'inspecteur Wayne qui, dans son agonie, s'agitait pitoyablement.

Avec douceur, ils soulevèrent le malheureux et ils le redéposèrent près du mur, à l'écart des flaques de sang qui continuaient à s'élargir.

Wayne, dont les yeux tournaient dans leurs orbites, hoqueta :

- Fini... C'est fini...
Effectivement, après une ultime crispation des mains, il se relâcha et il rendit l'âme.
Balkins, blême d'émotion et de colère impuissante, proféra d'une voix sourde :
- Bon Dieu de bon Dieu, quel gâchis !

Abandonnant la place aux flics de garde, aux docteurs et aux ambulanciers, le superintendant et Coplan étaient partis à pied vers Wilton Hospital.
Soit par pudeur, soit par déformation professionnelle, Balkins paraissait avoir oublié ceux qui venaient de mourir en service commandé. Son esprit tout entier semblait concentré sur sa mission.
- Le scénario est facile à reconstituer, dit-il sur un ton soucieux. Le rendez-vous de Spears était couvert par les complices de l'individu à l'imperméable. Après notre intervention dans Silverdale Street, ces bandits ont réussi à garder le contact et ils ont pu suivre la suite des événements sans se montrer. Quand ils ont réalisé que Tom Spears allait être mis sur la sellette, ils ont froidement décidé de l'éliminer.
Coplan se contenta d'opiner en silence, et Balkins résuma la situation en disant avec un réalisme qui ne manquait pas de férocité :
- En définitive, votre conclusion est la bonne et elle caractérise parfaitement les désastres de cette nuit : nous tenons enfin une piste valable.
Coplan objecta :
- Ce qui m'épate un peu, c'est que vous n'aviez pas mieux protégé les approches de votre bureau.
Balkins lui jeta un coup d'œil réprobateur.
- Êtes-vous bien au courant de cette affaire, monsieur Coplan ?
- A vrai dire, non. J'ai été convoqué hier par mon directeur et j'ai appris qu'il m'envoyait en Angleterre pour collaborer à une enquête de l'intelligence Service. Ce matin, à ma descente d'avion, le

capitaine Wingham m'a parlé en termes plutôt vagues d’un problème concernant la firme Briflyco. En gros, il s'agirait d'un vol de documents secrets au détriment de la British Flying Company. C’est bien cela?

L’officier de Scotland Yard s’arrêta net.

- Comment? fit-il. C’est tout ce que vous possédez comme informations ?

- Oui.

- Eh bien, ça, par exemple !

Balkins se remit à marcher, la mine à la fois perplexe et indignée.

- C’est un comble, grogna-t-il, sarcastique. Comme si NOUS avions besoin d’un agent français pour tirer au clair une simple histoire de vol de documents. Il s’agit d’autre chose, monsieur Coplan. De toute autre chose, croyez-moi !

- Vous pourriez peut-être me donner quelques explications ? suggéra Francis, imperturbable.

- Il n’en est pas question, riposta l’Anglais, catégorique. Ce n’est pas mon rôle et je ne suis pas qualifié pour cela. Mes pouvoirs, c’est-à-dire les pouvoirs de Scotland Yard, ne vont pas si loin.

- Le capitaine Wingham m’avait pourtant laissé entendre que vous alliez me mettre au courant.

- Quand le capitaine Wingham aura été remplacé, son successeur prendra les responsabilités qui lui incombent. C’est l’intelligence Service qui dirige les opérations à l’échelon supérieur, ne l’oubliez pas. Personnellement, je n’ai pas le droit de dévoiler le fond de l’affaire à un étranger.

Une pittoresque rancœur perçait dans le ton du Britannique.

Coplan, amusé par l’attitude réticente de ce vrai fils d’Albion, murmura avec bonhomie :

- Si tout se passe comme vous l’espérez, vous ne serez sans doute pas obligé de recourir à mes services. Maintenant que vous tenez un suspect, le reste n’est plus qu’un travail de routine en quelque sorte.

- C’est bien mon avis, confirma Balkins. Je ne comprendrai d’ailleurs jamais pourquoi l’I.S. a fait appel à vous.

Coplan émit avec gravité :

- Je suppose qu’il s’agit d’un malentendu.
- Je le suppose aussi.
- Le plus drôle, c’est que j’ai bien failli laisser ma peau dans votre surprise-party de ce soir. Chez nous, les Q.G. de la police sont généralement placés sous la protection d’une surveillance sévère. Si ce pauvre Wingham était venu en France, il serait encore vivant à l’heure qu’il est.
Balkins encaissa le reproche sans sourciller.
- Laissez-moi vous expliquer, dit-il. Quand je me suis amené ici pour prendre cette affaire Briflyco en main, j’ai commencé par louer deux étages dans une vieille maison située dans une rue parfaitement banale. Je ne voulais pas me faire repérer d’entrer de jeu comme faisant partie du Yard. Je me suis donc installé incognito dans Mount Street, avec une petite équipe placée à ma disposition et autorisée à porter une arme en permanence.
- Et cela vous a permis d’épingler quelques cambrioleurs, si j'ai bien compris ? ironisa Francis.
- N’empêche que ce soir, en organisant la filature de Tom Spears, je suis enfin tombé sur du solide, répliqua le policier.
Il leva la main et annonça.
- Nous sommes arrivés.
Coplan aperçut, de l’autre côté de la rue, le porche éclairé d’un imposant immeuble. De chaque côté de ce porche, un panneau luminescent arborait une croix peinte en rouge.
- Je vous quitte ici, prononça Francis sur un ton décidé.
- Ah ? fit Balkins, déconcerté. Pourquoi ? Vous ne désirez pas avoir des nouvelles au sujet de notre suspect numéro un? Je vous invite à m’accompagner, bien entendu.
- Je vous remercie, mais je crois que c’est superflu. Du moment que vous n’avez plus besoin de moi, je préfère rentrer à mon hôtel et prendre quelques heures de repos avant de regagner Paris.
- Comme vous voudrez. Où êtes-vous descendu ?
- Au Lodge Palace.
- Eh bien, mettons-nous d’accord, suggéra Balkins avec une certaine hésitation. Je vais probablement recevoir des instructions de Londres en ce qui vous concerne. Si cela ne vous dérange pas,

ne quittez pas Southampton sans avoir reçu un coup de fil de ma part.

- Promis, acquiesça Coplan.

Balkins, sans tendre la main, prit congé sur un bref salut de la tête, traversa la rue et s'engouffra dans le porche de l'hôpital.

Francis, nullement touché par la raideur du Britannique, s'en alla dans la nuit froide et brumeuse.

Tout en marchant, Coplan prépara mentalement sur un mode sarcastique, le rapport qu'il remettrait à son directeur : « *Arrivé à Southampton vers une heure du matin, en compagnie d'un capitaine de l'I.S. Ce dernier m'a conduit dans une vieille maison triste où un superintendant de Scotland Yard m'a reçu assez froidement. Un brouillard jaunâtre noyait la ville, on ne voyait pas à dix mètres. Je me trouvais depuis cinq ou dix minutes dans le bureau du superintendant Sam Balkins quand un pavé a démoli le fenêtre. Après quoi, une mitraillette s'est mise à crépiter. Parmi les morts, le capitaine Wingham de l'I.S. Dix minutes plus tard, l'officier du Yard m'a fait comprendre que mon rôle était terminé. Je suis rentré à mon hôtel. Mission accomplie*. »

Seul dans la nuit brumeuse, Coplan se prit à sourire. De toutes les missions que le Vieux lui avait confiées, celle-ci resterait dans ses souvenirs comme la plus courte et la plus surprenante.

A cinq heures du matin, Coplan fut brusquement tiré de son sommeil par l'appel insistant du téléphone.

- La barbe, ronchonna-t-il en allongeant le bras pour décrocher.

- On vous demande, monsieur Lincoln, dit la téléphoniste de l'hôtel, une vieille dame que Francis avait aperçue en rentrant et qui ressemblait vaguement à une momie.

- Passez-moi la communication.

Il y eut un crachotement dans l'écouteur, puis une voix rêche questionna :

- Monsieur Lincoln ?

- Oui, c’est moi, dit Coplan. (Il voyageait effectivement avec un passeport établi au nom de Lincoln.)

- Je suis un collègue de l’ami qui vous a accueilli hier à l’aéroport. Puis-je vous rencontrer dans une heure ?

- Si vous y tenez, pourquoi pas?

- Je passerai vous prendre à votre hôtel.

- Entendu.

Coplan raccrocha, bâilla, s’étira, puis, assez rêveur, se leva. Malgré ce réveil matinal, il se sentait d’excellente humeur.

Cinquante minutes plus tard, dans le hall de l’hôtel, il se trouva en face d’un jeune gaillard d’environ trente ans, au regard d’un bleu aussi transparent qu’un lac de montagne et tout aussi froid. Grand, mince, les cheveux blonds et les lèvres minces, le visiteur dégageait une impression d’énergie tempérée par un flegme un peu forcé.

Il s’enquit :

- Monsieur Lincoln ?

- Oui.

- Puis-je vous demander de m’accompagner? Ma voiture est à deux pas d’ici.

Précédant Francis, il traversa le hall, sortit, jeta un bref regard de droite et de gauche, se dirigea vers une grosse conduite intérieure noire rangée le long du trottoir à une dizaine de mètres de l’hôtel.

Il s’installa au volant, tandis que Coplan prenait place à ses côtés.

- Je suis le capitaine Lowett, déclara enfin le Britannique. Je suis chef de division à l’I.S. et je prends la succession de Wingham.

La puissante berline démarra en souplesse, vira au coin de la rue pour enfiler une grande avenue encore déserte à cette heure matinale.

Le conducteur, se tournant vers Francis, lui demanda :

- Êtes-vous toujours d’accord pour travailler avec nous malgré les incidents de cette nuit ?

Coplan esquissa un sourire teinté d’étonnement :

- J’avais cru comprendre que ma collaboration ne vous était plus nécessaire étant donné le fait que vous avez découvert une piste valable.

- Nous n’avons rien découvert du tout, ricana l’Anglais. Le suspect est mort deux heures après avoir été opéré.

- Et le paquet de cigarettes ?

- Zéro ! Toutes nos recherches ont été vaines. Le suspect a probablement eu la présence d’esprit de s’en débarrasser au moment de l’alerte, et les gens qui le couvraient ont dû récupérer la marchandise.

- Pas de chance, ma foi.

- Nous sommes très déçus, je ne vous le cache pas, car cette affaire est importante.

- Je n’en doute pas. Et j’espère qu’on finira par m’expliquer de quoi il retourne.

- Je suis venu pour cela. Nous allons prendre Sam Balkins à son domicile et nous irons ensuite rendre visite au directeur de la British Flying Company. Personne mieux que lui ne pourrait vous exposer le problème ahurissant que nous avons à résoudre. Du reste, ce n’est pas un problème, c’est une histoire de feu !

Coplan ne répondit pas. Lowett reprit :

- Vous me direz peut-être que les affaires d’espionnage sont toujours complexes, difficiles à dénouer. D’accord ! Mais celle-ci dépasse nettement les normes courantes. Vous m’en direz des nouvelles quand Lewis Tennison vous racontera son histoire dans le détail.

- De quel Tennison parlez-vous ? S’agit-il du célèbre Tennison dont le nom est devenu légendaire dans les annales de votre industrie aéronautique ?

- Oui, le fameux patron de la Briflyco. Il nous attend à son domicile privé.

Coplan opina silencieusement.

Quelques minutes plus tard, la limousine noire stoppait devant une petite maison semi-rustique entourée d’un jardinet.

- Balkins habite ici, dit le capitaine de l’I.S.

Il consulta sa montre et ajouta :

- Venez, nous avons le temps de faire le point avant de nous rendre chez Tennison.

Ils débarquèrent, et Coplan suivit l’Anglais vers le portillon de bois de la modeste propriété. La pelouse qui entourait le pavillon manquait visiblement de soins. Balkins ne devait guère avoir le temps de jardiner.

Au moment où Lowett levait le bras droit pour pousser le bouton de cuivre de la sonnerie, il demeura immobile, le geste en suspens.

- Diable ! grommela-t-il. La porte n’est pas...

Il fronça les sourcils, regarda le sol bétonné sous ses pieds, poussa brusquement le battant entrouvert et pénétra d’un pas rapide dans la bicoque.

- Grand Dieu ! s’exclama-t-il en se tournant vers Francis.

- Charmant, maugréa ce dernier, le front subitement assombri et l'œil dur.

A mi-chemin entre le palier du premier étage et le rez-de-chaussée, étendu sur les marches de l’escalier, le superintendant Balkins gisait sans vie, la face violette, un bras tendu dans le vide. Une minuscule veilleuse murale éclairait le visage du mort, montrant ses prunelles figées.

Se ressaisissant, Lowett s’élança dans l’escalier en tirant un gros automatique de sa poche. Il visita les pièces du haut, puis celles du rez-de-chaussée.

Vérification inutile, bien entendu. La petite maison était vide. Sam Balkins avait dû être attaqué juste comme il sortait de sa chambre et étranglé sans avoir eu la possibilité de se défendre.

Lowett articula :

- Venez, ne restons pas ici. Je vais prévenir le Yard immédiatement.

Ils s’engouffrèrent dans la voiture noire qui démarra en trombe.

Le Britannique s’enquit :

- Êtes-vous armé, monsieur Coplan ?

- Oui, mon directeur m’a donné un document officiel rédigé par votre gouvernement et qui m’ordonne de me munir d’une arme. Le capitaine Wingham s’était d’ailleurs chargé de régulariser ma situation à mon arrivée.

- Tant mieux. Bien entendu, si ces massacres en chaîne vous impressionnent, vous pouvez encore vous abstenir. Ces tueries

n’étaient pas prévues au programme.

- C’est maintenant que votre affaire commence à m’intéresser réellement, dit Francis, sardonique. Mais il est plus que temps qu’on m’explique la partie qui se joue. Je déteste me faire coincer pour des motifs que j’ignore.

- Encore un peu de patience. Quand vous connaîtrez le dossier, vous comprendrez pourquoi il nous fallait un collaborateur totalement étranger à nos services et vous comprendrez également pour quelle raison il nous fallait un ingénieur. Car le fond du problème est très technique, et...

Un cri jaillit de la poitrine de Coplan. Tout se joua en un centième de seconde : une flamme avait éclaté sur sa droite, trois détonations avaient claqué, étoilant la vitre de la portière.

La berline noire fit une embardée fantastique, grimpa sur le trottoir, se redressa avec violence en heurtant de plein fouet un des arbres de l’avenue.

CHAPITRE III

Coplan, après le choc, s’ébroua en grimaçant. Il constata que Lowett avait eu le réflexe de couper le contact du moteur pour éviter un embrasement du véhicule.

Le Britannique questionna d’une voix blanche :

- Êtes-vous blessé ?

- Non, j’ai eu le temps de me baisser.

- Je dois avoir un projectile dans l’épaule, maugréa l’Anglais. Je sens comme une profonde brûlure. C’est l’impact de la balle qui m’a fait perdre le contrôle de mon volant.

- Nos agresseurs se trouvaient à bord d’une Humber 1500 grise, précisa Francis. Malheureusement, la plaque d'immatriculation était couverte de poussière.

Ils débarquèrent de leur berline démantibulée. Coplan mit le capitaine en garde :

- Ouvrez l’œil. Ils sont capables de repasser.

Du sang coulait sur la main droite de l'Anglais. Il inspecta les abords de l'avenue.

- Bon, grommela-t-il. Déjà des curieux qui s'amènent.

Cinq minutes plus tard, il y avait au moins quarante badauds qui formaient le cercle autour de la limousine écrasée contre l'arbre. Lowett alla au-devant d'un policeman qui arrivait, lui montra discrètement sa carte et lui donna des instructions.

- O.K. opina le *bobby* sans s'émouvoir. Je vois que vous êtes blessé, faut-il appeler une ambulance ?

Question superflue. Un particulier qui avait vu la scène de sa fenêtre avait aussitôt alerté un poste de secours et une voiture-ambulance arrivait.

- On nous a appelés à Becough Hospital, dit l'infirmier. C'est à deux cents yards d'ici.

- Parfait, acquiesça Lowett. Emmenez-moi.

Puis, se tournant vers Francis :

- Venez.

Le capitaine Lowett était un vrai dur. Coplan put s'en rendre compte à l'hôpital. Tandis que le chirurgien de garde extrayait la balle qui s'était logée dans l'épaule droite de l'agent de l'I.S., celui-ci était resté parfaitement impassible.

- Je vous conseille de prendre deux ou trois jours de repos complet, dit le docteur après l'intervention.

- Je n'y manquerai pas, promit Lowett. Me serait-il possible de donner un coup de fil ?

- Certainement, fit le médecin, étonné. Il y a un poste au bureau de l'entrée.

Lowett appela le bureau de l'inspecteur Corray et il lui signala à mots couverts qu'un incident s'était déroulé au domicile du superintendant Balkins.

- Faites un saut jusque-là et ne négligez aucun détail, recommanda Lowett. Je passerai vous voir en fin de matinée.

Il raccrocha, décrocha pour appeler un taxi.

Un quart d'heure plus tard, le taxi emmenait Francis et le capitaine vers Romsay Road, dans la banlieue. Coplan put admirer bientôt les villas cossues d'un luxueux quartier résidentiel. Le brouillard s'était levé, une paix étrange planait sur ce décor harmonieux et calme.

Après avoir longé un étang bordé de saules nostalgiques, le taxi s'arrêta devant une vaste propriété dont l'entrée principale était constituée par une haute grille noire en fer forgé.

- Nous y sommes, soupira Lowett. Nous avons du retard sur l'horaire.

De son bras valide, il essayait d'atteindre son portefeuille. Coplan l'arrêta d'un geste et murmura :

- Ne fatiguez pas votre épaule, je vais régler le taxi.

Un large chemin de gravier menait de la grille à la maison. A vrai dire, c'était presque un château ! La façade avait au moins vingt-cinq mètres de longueur. Deux corps de bâtiment flanquaient la partie centrale qui comportait une terrasse couverte, un perron de six marches et une admirable porte de chêne à deux battants. Trois étages, un toit de tuiles rouges et, à chaque étage, cinq fenêtres plus deux portes-fenêtres avec balcon ouvragé.

Sir Lewis Tennison n'était pas le premier venu.

Le personnage correspondait à sa demeure, et Coplan s'en aperçut au premier coup d'œil. Debout sur le perron, avec deux chiennes setters qui gambadaient autour de lui, le maître de céans était l'aristocrate anglais cent pour cent. Très grand, très mince, le teint coloré, les cheveux d'un blanc argenté, vêtu de tweed gris à carreaux bleu pâle, il avait l'air de sortir tout vif d'une gravure de mode légèrement désuète.

Son accueil fut poli, teinté de hauteur. Lowett s'excusa en disant :

- Nous sommes en retard, mais nous avons eu des ennuis. Des inconnus nous ont tiré dessus et j'ai été obligé de faire un petit détour par Recough Hospital pour me faire extraire la balle que j'avais dans l'épaule.

Tennison plissa son œil gauche en arquant son sourcil droit.

- Désolé, dit-il simplement.

De la main, il indiqua à ses visiteurs l'entrée du hall.

- Dans mon bureau, dit-il. La deuxième porte à gauche.

Puis, après avoir refermé la porte du bureau, il désigna des fauteuils tout en murmurant :

- J'avais cru comprendre que le superintendant Balkins désirait assister à cette entrevue.

- Exact, dit Lowett en s'asseyant, mais Balkins est mort. Nous venons de découvrir son cadavre à son domicile privé. Il a été assassiné.

Cette fois, en dépit de son self-control, sir Tennison marqua le coup.

- Comment ? Que dites-vous ? articula-t-il en penchant légèrement la tête sur le côté. Le superintendant Balkins a été assassiné ?

- Oui, par strangulation, précisa le capitaine. Avec les deux suspects que nous avions capturés et qui sont morts tous les deux, cela nous fait neuf morts en moins de douze heures. J'ajoute que c'est bien par miracle que M. Lincoln et moi-même ne figurons pas sur cette liste funèbre.

Tennison hocha la tête, resta un moment pensif, puis, se laissant tomber dans le fauteuil qui se trouvait derrière un énorme bureau en chêne massif, il déclara d'une voix grave :

- En définitive, ces événements pénibles confirment ce que vous me disiez au téléphone : ce repris de justice que Balkins avait appréhendé était une prise importante.

- C'est très vraisemblable mais ce n'est pas démontré, dit Lowett. Le repris de justice en question n'a peut-être joué qu'un rôle occasionnel dans notre affaire. Mais, avant d'examiner ce point, il serait opportun que vous expliquiez à M. Lincoln ce qui caractérise notre problème. Il ignore absolument tout de l'affaire de votre société.

Tennison se renversa contre le dossier de son siège.

- Oui, dit-il, je vais essayer d'être clair et complet sans vous faire perdre trop de temps.

Il dévisagea Francis, s'enquit :

- Vous êtes ingénieur, m'a-t-on dit ?

- Oui.

- Dans ce cas, vous allez saisir l'aspect déconcertant du problème. Comme vous le savez peut-être, je dirige depuis bientôt vingt-six ans les bureaux d'études et les laboratoires de la British Flying Company, société dont je suis un des principaux actionnaires et qui est une des plus importantes firmes de constructions aéronautiques du pays. La Grande-Bretagne a toujours accordé un vif intérêt aux progrès de l'aviation et, dès la fin de la dernière guerre, cette industrie est passée au premier plan de nos objectifs nationaux. Nous avons toujours cherché à nous maintenir à l'avant-garde du progrès en matière d'aéronautique et il va sans dire que cet effort a demandé de gros sacrifices au pays. Avez-vous déjà assisté aux démonstrations de Farnborough ?

- Oui, plus d'une fois, répondit Coplan. Il y a quelques années, j'ai suivi de très près, du moins sous l'angle technique, les travaux de vos constructeurs. J'ai eu l'occasion notamment, d'étudier certains de vos prototypes de la série des Princess.

Lewis Tennison eut de nouveau son tic. Plissant son œil gauche, il arqua son sourcil droit.

- Ah, très bien ! murmura-t-il, satisfait. Je vois que vous n'êtes pas un profane. Et puisque la technique vous est familière, je passe à l'essentiel.

Il se tut un instant, comme pour rassembler ses idées, puis il reprit :

- Depuis environ deux ans, des faits étranges se produisaient dans le domaine de la recherche pure, et ces phénomènes m'étonnaient, me troublaient. Chaque fois que nous avions mis au point une idée nouvelle, soit mécanique soit aérodynamique, nous pouvions constater chez certains constructeurs étrangers l'apparition de la même idée. Évidemment, vous m'objecterez que les travaux des bureaux d'études et des laboratoires secrets tournent en général autour des mêmes problèmes. C'est vrai, et je n'en disconviens pas. A la longue, toutefois, je me suis rendu compte que le rôle du hasard devenait réellement insolite, pour ne pas dire stupéfiant. Quand les coïncidences se répètent avec une régularité quasi systématique, on ne peut plus parler de coïncidence, ni même de convergence miraculeuse d'idées. Bref, des soupçons ont germé dans mon esprit.

Vous connaissez, j'imagine, notre méthode de ravitaillement en vol baptisée méthode P.D.S. ?

- Probe and Drogue System, traduisit Coplan.

- Oui, c'est bien cela. La presse spécialisée a d'ailleurs divulgué en partie les principes secrets de ce procédé qui a depuis lors dépassé le stade technologique. Mais ce que vous ignorez, c'est que ce secret, alors même qu'il n'était pas sorti de nos bureaux, avait déjà été copié par certains constructeurs de l'Est.

Coplan opina en silence, et Tennison poursuivit :

- Je vous cite un autre cas, dans le domaine des innovations structurales. Nous avions élaboré les tracés d'une aile de faible charge surfacique que nous destinions à un nouveau type de bombardier-mixte léger : reconnaissance et attaque au sol. Or, trente-cinq jours plus tard, le département technique de l'intelligence Service me consulte confidentiellement au sujet de microfilms en provenance d'une usine tchèque et je constate que le modèle inédit de notre aile se trouvait bel et bien en possession de ce bureau étranger !

Coplan prit un air à la fois surpris et sceptique.

- Je ne vois pas ce qui vous surprend dans cette affaire, monsieur Tennison. On vous vole vos plans exactement comme nos agents volent ceux des autres. Cela me paraît tout à fait classique, si j'ose ainsi m'exprimer.

Sir Lewis secoua négativement la tête.

- Non, monsieur Lincoln, vous n'y êtes pas. Et je vais maintenant vous dévoiler le côté fantastique de l'affaire. On ne nous vole pas nos plans : on nous vole nos idées !

- Je ne discerne pas la nuance, émit Coplan.

- Manquerait plus que ça ! fit l'aristocrate. J'ai mis plus de deux ans à comprendre ! Mais vous allez voir le dossier : j'ai établi vingt-sept tableaux comparatifs, avec des photos et des croquis à l'appui. En étudiant ces tableaux, vous remarquerez ceci, qui est flagrant : les gens qui nous pillent ne connaissent pas nos prototypes.

- Sur quoi vous basez-vous pour formuler une telle affirmation ?

- C'est très simple : certaines de nos idées subissent naturellement des modifications lorsqu'elles atteignent le stade de la

réalisation proprement dite. Or, nos imitateurs ignorent ces corrections ! Ils travaillent sur les esquisses primitives, répétant automatiquement les erreurs que nous éliminons en cours d'étude. C'est effarant.

- Peut-être est-ce intentionnellement que vos concurrents étrangers agissent de la sorte ? supputa Francis. Pour brouiller toute piste éventuelle.

- Impensable ! s'écria Tennison. Aucun constructeur ne peut se payer le luxe de gaspiller du temps et de l'argent !

- Je suppose que la surveillance a été renforcée ?

- Vous pensez ! C’est même pour obtenir cette surveillance renforcée, implacable, que j’ai fini par alerter les autorités compétentes du pays.

- Une fuite demeure toujours possible.

- Théoriquement, non, appuya Tennison. Les douze ingénieurs du laboratoire et du bureau des études ultra-secrètes ont été triés sur le volet. Ils habitent sur le territoire même de l’usine et ils font un stage intermédiaire de trois mois dans un autre service avant de partir en congé. Par conséquent, ils ne pourraient livrer à des tiers que des idées qui seraient déjà périmées. J’ajoute que ce sont des célibataires et que, de leur plein gré, ils ont proposé de changer de pavillon chaque mois, ceci pour empêcher l’établissement de liaisons par radio.

Le capitaine Lowett, qui suivait la conservation en silence, intervint pour la première fois.

- J’ai lu les rapports au sujet des fouilles et des perquisitions, dit-il. Avec des contrôles aussi rigoureux, un espion se serait fatalement fait pincer.

- Et pourtant, enchaîna Tennison, les faits sont là et ils sont malheureusement irrécusables : nos secrets continuent à franchir le Rideau de Fer !

Sur ces mots, l’aristocrate britannique se leva.

- Je vous confie ce dossier, monsieur Lincoln, conclut-il en posant sa main sur une chemise jaune bourrée de documents. Étudiez-le, réfléchissez et donnez-nous votre opinion. Je vous demanderai alors de venir visiter nos bureaux et nos laboratoires à

l'usine même. L'usine se trouve dans l'île de Wight, vous le savez certainement.

- Oui, mais je ne suis jamais entré qu'à la S.A.R.O.

- Nous sommes à cinq miles des usines Sanders-Roe. Je vous piloterai personnellement quand vous viendrez. Bien entendu, vous êtes... euh !..., lié par le secret professionnel, nous sommes bien d'accord ? Même vis-à-vis des constructeurs de votre propre pays.

Coplan eut un sourire aimable.

- Soyez sans crainte, je n'exporterai pas vos idées. Ni en France ni à l'Est.

- Je pourrais vous accueillir en qualité de délégué des accords franco-britanniques en matière d'aviation, par exemple.

- Entendu, acquiesça Francis.

Tennison lui remit alors le dossier jaune.

L'entrevue était terminée. Mais, en reconduisant ses visiteurs, Tennison dit encore à Coplan :

- J'espère que votre collaboration sera fructueuse, car j'ai dû batailler pour obtenir votre concours. Nous autres, Anglais, avec notre manie de faire cavalier seul, nous répugnons à demander un coup de main à un étranger. C'est un préjugé stupide, surtout quand il y a des choses capitales qui sont en jeu. Nous avons des projets qui sont de nature à révolutionner de fond en comble les techniques de l'aviation. Ces projets n'ont pas encore franchi le stade de la conversation entre ingénieurs, et je m'interdis formellement de les mettre en chantier avant de savoir à quoi m'en tenir au sujet de l'affaire dont vous vous occupez à partir de maintenant. Tout ce que je peux vous dire, c'est que la prospérité future de l'Europe et aussi sa sécurité dépendront peut-être de nos travaux ultérieurs. Vous voyez dès lors l'importance de votre mission.

- Je ferai le maximum, promit Coplan.

- Avant tout, étudiez soigneusement le dossier, recommanda l'aristocrate.

- Non, corrigea Francis imperturbable. Avant tout, je vais changer d'hôtel. La sécurité future de l'Europe, c'est important, j'en conviens. Mais ma propre sécurité ne l'est pas moins. Or, du train où vont les

choses, je pourrais être le dixième cadavre à porter au bilan. Je n'y tiens nullement.

Tennison approuva en silence. Au-dessus de ses pommettes saillantes, ses yeux mi-clos trahissaient un désenchantement plein d'amertume :

- Si vous échouez, je devrai reconsidérer ma position. J'en ai assez de travailler pour le profit de concurrents déloyaux. Personne ne peut m'interdire de renoncer à la lutte et de fermer mes usines.

Coplan réalisa dans son for intérieur tout ce que ces paroles désabusées cachaient de souffrance morale. Lewis Tennison, un des plus grands génies que le monde de l'aviation eût jamais connus, obligé d'avouer sa défaite devant une poignée d'espions.

CHAPITRE IV

Contrairement à ce qu'il avait dit, Coplan ne changea pas d'hôtel immédiatement. Mais, pendant les quarante-huit heures qui suivirent sa visite à Lewis Tennison, il demeura cloîtré dans sa chambre, poussant même la prudence jusqu'à se faire monter ses repas.

Le dossier Briflyco, tel que le génial constructeur anglais l'avait lui-même constitué, définissait l'une des plus mystérieuses histoires d'espionnage industriel que Francis eût rencontrées depuis plusieurs années. La combine avait été agencée d'une façon tellement astucieuse que la victime elle-même, c'est-à-dire Tennison, avait hésité pendant des mois et des mois avant de s'incliner devant ce fait indéniable : des individus à la solde de constructeurs de l'Est démarquaient systématiquement toutes les inventions techniques élaborées par les chercheurs de la British Flying Company.

Pour introduire sa requête auprès des autorités gouvernementales, et surtout pour démontrer aux spécialistes de l'intelligence Service qu'il n'agissait pas sous l'influence d'un complexe d'espionnite, Tennison avait rassemblé méthodiquement une série de preuves, illustrées de photos comparatives, de dessins, de graphiques, et agrémentées de commentaires appropriés.

En étudiant ce dossier à la loupe, Coplan se rendit compte à quel point Tennison avait été tourmenté par cette affaire et l'effort qu'il avait dû accomplir pour vaincre ses scrupules avant de passer à l'accusation.

Par ailleurs, Francis ne put réprimer un sourire lorsqu'il rencontra, parmi les tableaux et les rapports, une note rédigée par Tennison à l'intention des « *honorables députés faisant partie de la Commission parlementaire secrète des armements* » afin d'expliquer à ces politiciens profanes l'importance de certains travaux exécutés dans un bureau d'études comme celui de la Briflyco.

« En matière d'armement, quand il s'agit de la conception d'un prototype, les experts commencent toujours par se poser des questions du type suivant : 1° - Combien de fois le montant des dégâts pouvant être causés par cette arme est-il supérieur à son prix de revient ? C'est le problème de la rentabilité. (Exemple : la construction du bombardier lourd dont les effets manquent souvent de précision, avait été remplacée chez les Allemands, lors de la dernière guerre, par la sortie d'un engin plus rentable, le Stuka.)

« 2° - Une arme dont le prix de revient est élevé peut-elle être détruite par une autre dont le prix de revient est moins important ? C'est le problème de l'économie des matériaux et de la main-d'œuvre, c'est-à-dire le problème de la *productivité*. (Exemple : l'utilisation des panzerfaust et des bazookas contre les chars.)

« 3° - Les possibilités stratégiques et tactiques de telle ou telle arme coûteuse ne pourraient-elles pas être réalisées aux moindres frais ? C'est le problème des *opérations générales*. (Exemples : pour la maîtrise des mers, les Allemands opposèrent à nos lourdes et ruineuses escadres des flottilles de sous-marins. Les Chinois opposent des individus nombreux et bien armés aux divisions blindées pour l'occupation du terrain.)

« 4° - Telle arme peut-elle être supplantée par une autre qui sacrifierait une de ses caractéristiques pour acquérir un accroissement d'efficacité ? C'est le problème de la conception technique. (Exemple : dans la marine de guerre, le poids de l'armement d'un croiseur doit-il avoir le pas sur l'épaisseur du blindage, l'épaisseur du blindage sur la vitesse, la vitesse sur le

rayon d’action ? Les croiseurs de poche allemands avaient, comparativement à leur taille, un armement formidable. Par contre, leur blindage était faible.)

« Selon l’objectif poursuivi, selon les moyens financiers ou industriels qui sont mis en action, les bureaux d’études optent pour l’une ou l’autre solution. Mais la connaissance des projets de l'adversaire éventuel joue un rôle décisif dans l'orientation des recherches et conditionne les programmes de fabrications.

« Que l’on veuille bien se souvenir des dilemmes devant lesquels se trouvèrent les membres de la Commission parlementaire des armements lors de la discussion des problèmes de l’aviation de chasse. Les choix qui furent examinés alors sont toujours d’actualité :

a) Faut-il sacrifier la précision du tir à sa puissance ?

b) Faut-il réduire le calibre et le nombre de canons de bord au profit du poids du carburant emporté ? (Rayon d’action.)

c) Faut-il diminuer le rayon d'action pour augmenter la vitesse d'attaque ? (Consommation.)

d) Faut-il préférer la fusée d'interception téléguidée à l’avion de chasse ?

e) Faut-il choisir le décollage vertical pour multiplier les possibilités d'utilisation ?

f) Faut-il accorder la priorité aux appareils de construction très soignée - mais d’un prix de revient élevé - ou aux appareils du type « cercueil volant » dont la fabrication économique permet un usage beaucoup plus large ?

« Nous avons voulu rappeler toutes ces questions délicates afin d’attirer l’attention des membres de la commission sur l’importance décisive de la plainte que nous déposons aujourd’hui.

« Si le gouvernement ne prend pas la décision de mener une enquête approfondie, avec l’appui de tous les moyens dont disposent l’intelligence Service, le M.I.5 et Scotland Yard, nous nous verrons dans l’obligation de suspendre nos activités de recherche.

« En effet, les services secrets étrangers - particulièrement ceux des puissances de l’Est - sont informés presque au jour le jour des tendances suivies dans nos bureaux d’études; par conséquent, la

vérité nous contraint à reconnaître que nous travaillons en pure perte, pour ne pas dire au profit de nos adversaires possibles car, en cas de conflit, toutes nos innovations techniques pourraient être neutralisées et même surclassées d'entrée de jeu.

« En conclusion, nous réclamons une intervention rapide et énergique du contre-espionnage, quel qu'en soit le prix. »

Après avoir épluché minutieusement ce volumineux dossier, Coplan se remit en rapport avec Lewis Tennison. Par acquit de conscience, Francis jugeait indispensable de faire une visite aux usines de la British Flying.

Rendez-vous fut pris pour le jour même.

Toutefois, au lieu de se rendre à l'île de Wight en partant de Southampton, Coplan jugea préférable de suivre l'itinéraire qu'aurait normalement emprunté un ingénieur arrivant en ligne droite de Paris. Et c'est sous le nom de Raymond Berger qu'il débarqua à Portsmouth de l'un de ces trains-restaurants qui amènent les voyageurs en provenance du continent.

Lewis Tennison attendait son visiteur français. Les deux hommes, suivis de près par trois inspecteurs du Yard, passèrent directement du quai du chemin de fer au quai du ferry-boat.

Au terme d'une traversée d'une demi-heure, le bateau se rangea le long de l'interminable wharf du port de Ryde.

Il était à peine trois heures de l'après-midi et déjà le brouillard devenait de nouveau épais; mais, malgré cela, une intense activité régnait dans le port. De toutes les usines de l'île, du matériel arrivait par camions et par trains.

Une grosse limousine grise attendait sir Tennison et Coplan.

Le trajet jusqu'à Cowes ne dura guère qu'une vingtaine de minutes. A cause de la présence du chauffeur, Tennison et Francis évitèrent de parler d'autre chose que de la pluie et du beau temps. L'Anglais se borna à signaler au passage les beautés touristiques de ce pays qui, dans sa brume d'automne, revêtait un aspect résolument romantique. Auberges rustiques, paysages verts,

échappées sur la mer taciturne, toute la région avait le charme un peu vieillot des cartes postales anglaises d'autrefois.

Puis, sans transition, ce fut le décor industriel des grandes usines : le gratte-ciel de la Saunders-Roe, les vastes ateliers de la B.O.A.C., etc.

Enfin, un quart d'heure plus tard, au fond d'une baie solitaire, au bord même de la mer, apparurent les gigantesques installations de la British Flying Company.

Au cours de sa visite, Coplan put se faire une idée de la surveillance qui enserrait les usines comme au cœur d'un formidable système d'alerte, d'observation secrète et de repérage.

A première vue, nul ne pouvait franchir ce barrage sans se faire épingler instantanément par l'un ou l'autre membre des services de sécurité qui grouillaient autour de la forteresse industrielle. Et il était d'ailleurs fort peu probable que d'éventuels espions auraient pu opérer depuis tant de semaines de l'extérieur. Dans un lieu comme celui-ci, la seule tactique utilisable était la bonne vieille formule du cheval de Troie.

De toute évidence, c'était de l'intérieur que l'ennemi agissait.

Ce soir-là, vers sept heures, lorsque Tennison, avant de reconduire son visiteur à Portsmouth, lui demanda enfin ce qu'il pensait de tout cela, Francis répondit assez évasivement :

- Pour parler franc, je ne suis pas encore en mesure d'émettre un avis.

Tennison fit sa grimace habituelle et murmura :

- Vous avez maintenant toutes les données du problème. Et comme vous pouvez étudier l'affaire avec un œil neuf, vous apercevrez peut-être la faille que nous n'avons pas pu découvrir.

- Je vous donnerai ma réponse le plus rapidement possible, promit Coplan. Mais n'attendez pas de moi que je fasse un miracle : je ne suis pas sorcier.

Le lendemain, dans la soirée, Coplan eut un entretien avec le capitaine Lowett, dans un des bureaux auxiliaires du Yard.

Coplan avait décidé d’adopter une position très ferme.

- C’est à prendre ou à laisser, dit-il à l’officier de l’intelligence Service. Ou bien vous me laissez les coudées franches ou bien je laisse tomber.

Lowett était consterné.

- De grâce, ne soyez pas aussi intransigeant, plaida-t-il. Vous devez comprendre qu’il y a une question de prestige qui intervient. Nous voulons bien, pour faire plaisir à sir Tennison, accepter la collaboration d’un agent français, mais de là à nous effacer, à lui accorder les pleins pouvoirs, il y a de la marge.

Coplan, chose inhabituelle, arborait un visage soucieux.

- Mettons-nous bien d’accord, Lowett, articula-t-il. Je ne cherche absolument pas à vous influencer. Ce que vous déciderez sera bien. Mais si vous tenez réellement à ma collaboration, c’est tout ou rien.

- Mais pourquoi, grand Dieu, pourquoi ? J’ai ordre de travailler en équipe avec vous et je suis sûr que je peux vous être utile.

- C’est possible, mais je préfère agir seul.

- Vous en faites une question d’amour-propre alors ?

- Je vous en prie, ne dites pas de sottises, grommela Francis. J’aime la logique, moi. A quoi cela servirait-il de mobiliser un agent qui n’est pas enregistré dans vos services de sécurité et de police si c’est pour lui adjoindre un officier de l’I.S. ? Au cas où nos adversaires auraient des complices jusque dans les bureaux officiels, votre seule présence m’empêcherait de déjouer leur machination.

Comme l’Anglais ne répondait pas, Francis lui montra le dossier qu’il avait déposé sur une table et continua :

- Vous n’êtes pas un novice, que diable ! Si vous avez examiné ces documents comme je les ai examinés, vous avez dû vous apercevoir que nous avons affaire à une organisation dont le génie inventif est au moins égal à celui de sir Tennison lui-même ! Dans son genre, la formule est une manière de chef-d’œuvre. Au lieu de rester dans les sentiers battus, ces gens ont renoncé à la tactique habituelle en matière d’espionnage : ils ne volent rien, ils ne dérobent ni plans ni photos, ils ne s’approprient aucun prototype, mais ils se débrouillent pour avoir un complice à la source même

des inventions de la British Flying. Et chaque idée nouvelle qui naît dans les bureaux d'études de la Briflyco, ils en reçoivent le signalement. C'est un tour de force, non ? Mais il y a mieux encore : songez à la mort de Wingham, à la mort de Balkins, à la mort de Tom Spears; rappelez-vous l'agression dont nous avons été victimes. Qu'est-ce que cela prouve ? Je vous laisse le soin de conclure.

- Notre métier a toujours été dangereux, fit observer le Britannique avec raideur.

- Je veux bien accepter des risques, rétorqua Francis, mais jouer le rôle de nigaud, non. Ces espions ont installé autour de leurs positions un système défensif inexorable, et si nous nous introduisons dans cette machine, nous serons broyés, massacrés avant d'avoir compris ce qui nous arrive. Total : si vous ne me donnez pas les coudées franches, si vous ne m'accordez pas le droit de travailler seul, à ma guise, sans aucun lien avec l'I.S. ni avec Scotland Yard, je décline votre offre et je rentre à Paris.

- Je suis obligé d'en référer à mes supérieurs.

- Cela va de soi. Au demeurant, je suis tout disposé à regagner Londres en attendant votre réponse. Je ne tiens pas du tout à m'attarder dans ce coin.

- Attendez au moins ma réponse avant de quitter Southampton. Vous êtes dans le secteur critique ici et vous seriez forcé de revenir. Je vous téléphonerai au Lodget.

- Parfait. Puis-je vous demander de me communiquer les rapports auxquels vous avez fait allusion au début de notre entretien ?

- Les voici, dit Lowett en tendant une grosse enveloppe brune de grand format.

Ayant regagné sa chambre d'hôtel, Coplan s'allongea sur le lit pour examiner à l'aise les rapports établis par le Yard au sujet de la mort de Tom Spears, du superintendant Balkins, de l'inconnu à

l’imperméable et des autres protagonistes malchanceux de l’opération policière de l’autre nuit.

Le cas de Sam Balkins n’apportait aucun élément digne d’être retenu : pas d’empreintes digitales, aucun indice, rien.

Le jeune inconnu en imperméable, auteur du meurtre de l’inspecteur Ashwell, n’avait pas encore pu être identifié. La mitraillette qui avait abattu Spears et les policiers ne jetait pas la moindre lumière sur l’affaire : mitraillette M.V. type 44, d’usage courant à l’armée. Les experts avaient minutieusement établi les caractéristiques de l’arme, ainsi que celle de l’automatique qui avait tiré la balle extraite de l’épaule du capitaine Lowett.

A toutes fins utiles, et en attendant la réponse de Lowett, Coplan recopia pour son usage personnel un certain nombre de renseignements qui, à son avis, méritaient d’être notés.

A Londres, les hautes autorités de l’intelligence Service manifestèrent une extrême réserve devant les exigences de Coplan.

Pour l’I.S., en effet, l’octroi d’une autonomie complète, à son agent étranger constituait déjà une dérogation inadmissible aux principes de la maison. Accepter de ne pas garder un contrôle rigoureux sur les faits et gestes de cet agent, et le laisser agir à sa guise, c’était tout simplement *im-pen-sa-ble* !

Pendant trois jours, il y eut de laborieuses tractations. Mais Coplan demeura inébranlable.

Enfin, après une nouvelle intervention pressante de sir Lewis Tennison, la mesure exceptionnelle fut acceptée. Changeant de nom une fois de plus, Francis reçut des papiers officiels qui lui ouvraient de nombreuses portes et lui donnaient accès aux archives policières de l’Angleterre. Un code à variabilité quotidienne fut convenu entre Coplan et Lowett de telle manière qu’une liaison directe fût possible entre eux à n’importe quel moment.

Il avait été décidé que Lowett se fixerait en permanence à Southampton et que les surveillances spéciales établies dans le cadre de l’affaire Briflyco seraient suspendues provisoirement.

Ayant ainsi obtenu satisfaction sur toute la ligne, Coplan se mit à l'œuvre.

Sa première démarche fut un voyage à Ludlow, dans les Midlands. Dédaignant le célèbre château - un des plus admirables échantillons de châteaux forts moyenâgeux anglais - il se rendit immédiatement à la prison et, après avoir examiné le livre d'écrou, il consacra plusieurs heures à l'étude de ce que les spécialistes appellent le « roulement intérieur ».

Dans toutes les prisons du monde, les détenus sont régulièrement changés de cellule, et ces changements sont consignés dans un registre. De plus, une fiche de « mouvement » permet de retrouver les noms de tous les compagnons de détention et de travail d'un prisonnier durant son incarcération.

Au moyen de ces registres et de ces fiches, Coplan put reconstituer le puzzle des cinq années passées par Tom Spears dans les murs du pénitencier.

Avec une patience d'entomologiste, il passa en revue le curriculum vitae de tous les frères d'infortune avec lesquels Spears avait été en contact.

Dans l'esprit de Francis, une chose lui paraissait à peu près certaine : il était exclu qu'une organisation aussi solidement structurée que celle qui manipulait les secrets de la British Flying eût pu recourir aux services d'un quidam rencontré par hasard.

A partir de cette hypothèse, Coplan eut soudain l'impression que l'aiguille qu'il cherchait dans cette botte de paille venait de lui apparaître. Pendant quatre mois, juste avant sa libération, Tom Spears avait travaillé dans le même atelier qu'un nommé Josef Katsek, domicilié à Southampton, condamné à deux ans de prison pour désordres sur la voie publique et insultes à un agent de l'ordre.

C'était la seule piste décelable dans les archives de Ludlow et elle était fragile. Mais non négligeable cependant.

De retour à Londres, Coplan obtint communication du dossier relatif au procès Katsek.

Josef Katsek, un Tchèque naturalisé Anglais, avait été témoin d'un meurtre qui s'était déroulé dans une taverne du port à Southampton. Aux policiers qui étaient arrivés sur les lieux, Katsek,

sous l’empire de la boisson, avait proféré des menaces et des injures, et il était même passé aux voies de fait, ayant finalement assommé, en pleine rue, un policeman qui voulait le conduire au poste pour un interrogatoire.

Ce genre de comportement, peu compatible (apparemment) avec la discrétion que réclame le métier d’espion, peut se justifier dans certains cas très précis : par exemple, lorsqu’il est indispensable de jouer la comédie pour distraire l’attention des gens et permettre à des complices de s’éclipser.

Ce Katsek, menuisier de son état, travaillait au chantier naval de Freemantle, dans la banlieue est de Southampton. On pouvait supposer que c’était lui qui avait recruté Tom Spears, lui promettant sans doute un boulot après sa libération prochaine.

Tom Spears, natif de Glasgow, n’avait aucune raison impérieuse de se rendre à Southampton plutôt qu’ailleurs. S’il s’était dirigé sur cette ville dès son élargissement, ce pouvait être dans le but de retrouver Katsek.

Coplan retourna à Ludlow afin de revoir de plus près les archives de la prison.

CHAPITRE V

La fille était vulgaire et plutôt défraîchie, mais, finalement, elle n’était pas vraiment laide.

Quel âge pouvait-elle avoir ? Avec les prostituées, on se trompe souvent. Coplan estima, au jugé : « Entre vingt-cinq et trente ».

Il y avait déjà un bon quart d’heure qu’elle bavardait, au comptoir, avec le patron du bistrot, un long type au visage ravagé dont les yeux mornes trahissaient toute l’amertume d’une vie de cinquante ans remplie de déboires de toute espèce.

Il l’appelait Betsy, et ils échangeaient des propos désabusés où il était surtout question de la pauvreté générale de l’Angleterre et de celle des dockers en particulier.

Accoudé à une table, fixant d'un œil morose son verre de bière presque vide, Francis, affublé d'un vieux costume et d'un jersey gris dont le col roulé était crasseux, rêvait en fumant.

Ce n'était pas au hasard qu'il avait choisi ce bistrot. Et ce n'était pas non plus au hasard qu'il avait jeté son dévolu sur Betsy. Seulement, il fallait laisser agir les circonstances.

Selon toute vraisemblance, les choses ne devaient pas tarder à bouger.

En effet, après avoir allumé une cigarette, Betsy secoua sa chevelure blondasse, fit saillir ses seins ronds que son pull bleu moulait d'une façon provocante, puis, relevant sa jupe courte sous prétexte de vérifier la couture de ses bas, elle coula un regard dédaigneux du côté des tables.

Elle fit d'abord semblant de ne pas avoir remarqué Coplan. Puis, après quelques minutes, elle passa à l'action.

Coplan, comme un homme qui sort tout à coup d'une profonde méditation, eut un léger tressaillement. Debout devant lui, la fille répéta en souriant :

- Alors ? Tu veux bien m'offrir un verre, oui ou non ?

- Euh !... Oui, pourquoi pas ?

Il la dévisageait, perplexe. En réalité, elle gagnait à être vue de près. Elle avait de jolis yeux bruns et, en dépit de son maquillage violent, une belle bouche à la fois sensuelle et volontaire.

Elle s'installa devant Francis et commanda un porto.

Il enchaîna :

- Et une autre bière pour moi, patron !

Il ajouta à l'intention de la fille :

- Je ne savais pas qu'on buvait du porto à dix heures du soir. C'est une drôle d'idée, non ?

- Je bois tellement de trucs pendant la journée que je ne sais plus quoi prendre, avoua-t-elle, souriante.

- Si tu n'as pas soif, personne ne t'oblige à boire, rétorqua-t-il lourdement.

- Petit futé ! railla-t-elle sans méchanceté.

Puis, après l'avoir scruté sans vergogne, elle questionna :

- T'es de passage par ici ?

- Oui, je suis de passage, comme tu dis.

- T'es sur un bateau ?

- Non, pourquoi ?

- C'est à peu près tout ce qu'on voit par ici, des marins et des dockers.

- Évidemment, acquiesça-t-il.

En silence, la fille sirota à petits coups son verre de porto. Mine de rien, elle continuait à étudier les traits de Coplan qui demeurait impassible.

A la fin, elle se leva, regarda Francis droit dans les yeux et lui demanda :

- Tu viens ?

- Combien ?

- Pour un beau gars comme toi, ça ne sera qu'une livre.

- Trop cher, mon chou. Tu vaux ce prix-là, remarque. Mais ça dépasse mes possibilités actuelles. Je reviendrai te voir quand j'aurai trouvé du boulot.

- T'es chômeur ?

- Si on te pose la question, t'as qu'à répondre que t'es pas au courant.

- Combien tu m'offres ?

- La moitié, plus un autre porto après.

- Allez, ça va, amène-toi, soupira-t-elle. Quand un client me plaît, je suis compréhensive.

Coplan hocha la tête, vida son verre, se leva pour aller payer les consommations au comptoir, après quoi il emboîta le pas à la fille qui l'attendait déjà près de la porte.

Dehors, la brume jaunâtre estompait la perspective du Royal Peer où le ferry-boat de vingt-trois heures charbonnait en lâchant de temps en temps un bref mugissement rauque.

- C'est pas loin, indiqua-t-elle. J'ai une chambre dans Bugle Street. Tu ne devras même pas payer l'hôtel.

La fille lui avait pris le bras et elle l'entraînait dans la rue noyée de brouillard.

Il fut surpris par l'intimité douillette et confortable de la chambre. Ce n'était pas luxueux, bien sûr, mais la petite pièce rectangulaire,

avec son radiateur à gaz qui ronronnait allègrement, n’était pas du tout rébarbative. Et le lit, avec son couvre-pieds en rayonne jaune, paraissait propre.

- Je m’appelle Betsy, dit-elle. Et toi ?

- Si tu tiens absolument à me donner un nom, tu peux m’appeler Jim, grommela-t-il.

Elle avait ôté son manteau et déjà, avec une espèce de nonchalance qui avait quelque chose de machinal, de mécanique même, elle dégrafait sa jupe. Une combinaison rose apparut.

Coplan, assis sur le lit, les mains sur les cuisses, la regardait.

Après avoir fait passer son pull par-dessus sa tête, elle secoua ses cheveux blonds et plats qui se remirent d’eux-mêmes à leur place. Ensuite, détachant son soutien-gorge, elle ronchonna :

- Eh bien ? Tu te déshabilles ou quoi ? T’es pas venu pour dormir, non ?

Il émit un vague grognement distrait.

La fille détacha ses bas, les roula sur ses jambes et les enleva précautionneusement. Puis, sans quitter sa combinaison, elle retira son cache-sexe rose.

Francis maugréa :

- Enlève tout.

- Pour dix shillings ? persifla-t-elle. Tu rêves ?

Elle ouvrit le lit et s’y allongea. Quand il la rejoignit, elle éteignit le lustre, ne laissant brûler qu’une applique murale dont la lumière était tamisée par un abat-jour de soie rouge.

Coplan enlaça la fille sans hâte. Comme il voulait faire impression sur elle, il avait décidé de déployer tous ses talents. D’autorité, après quelques préliminaires usuels, il dépouilla sa partenaire du léger vêtement qu’elle avait voulu conserver. Devant tant de fermeté virile, elle n’opposa aucune résistance.

Betsy, sans se dégager de l’étreinte qui l’emprisonnait, allongea le bras et tira un petit coup sec sur le cordon du commutateur. Le lustre se ralluma. Bien que l’opération commerciale fût terminée, la

fille, au lieu de se lever, se pelotonna comme une chatte dans les bras de Francis et murmura, alanguie, tout en lui caressant la poitrine :

- Tu sais y faire, toi. Moi qui ne marche jamais, j'ai pas pu résister.

Coplan se contenta d'émettre une sorte de grognement animal. Ses mains avides et cependant fermes et adroites continuaient à caresser la chair chaude de la fille. Elle avait une peau étonnamment fine et douce, d'un grain lisse et serré comme du satin. Sa poitrine était certes moins arrogante que dans son pull, mais ce qu'elle perdait en fierté elle le regagnait en moelleux et ses clients n'avaient pas à s'en plaindre.

Après un semblant d'hésitation, Francis devina l'accord tacite de sa partenaire surprise et il renouvela, taciturne, l'exploit qu'il venait d'accomplir. Il eut même à cœur d'y mettre encore plus de fougue et plus de brio.

Pour le coup, Betsy en resta comme éblouie, toute chavirée d'admiration, de tendresse, de volupté. Presque malgré elle, ses sens fouettés lui procuraient une jouissance qu'elle n'escomptait pas, qu'elle se refusait d'habitude.

- Eh bien, ça alors ! haleta-t-elle, l'œil embrumé. T'es quelqu'un, toi. Tu peux dire que tu m'as eue.

Elle n'arrivait pas à se détacher de lui, cherchant à prolonger ce mystérieux bien-être qui naît de l'intime fusion de deux corps unis dans un même bonheur sensuel.

En fin de compte, c'est lui qui dut rompre l'enchantement. Il se leva et il alla chercher une cigarette dans la poche de son pantalon. D'un air tranquille et sombre, le dos tourné vers la fille qui, du lit, le contemplait comme une amoureuse comblée contemple son amant, il alluma sa cigarette et commença à se rhabiller.

Elle prononça d'une voix songeuse :

- Tu cherches vraiment du boulot ?

Il se retourna :

- J'aime pas les gens trop curieux.

Ni vexée ni décontenancée, elle se leva à son tour, s'approcha de lui, lui prit le poignet en murmurant sur un ton amical, presque

affectueux :
- Toi, mon bonhomme, tu sors de prison, pas vrai ?
- Qui t'a dit ça ? fit-il avec brusquerie.
- Je ne suis pas née de la dernière pluie !
- T'as peut-être des flics parmi tes relations ?
Elle s'esclaffa :
- Tu parles !
Du bout des doigts, avec une gentillesse imprévue, elle lui caressa la joue et elle lui expliqua :
- Les gars qui ont peur de leur ombre, qui n'osent pas parler, qui vont chez les filles et qui s'en donnent comme tu l'as fait, ça ne trompe pas. D'ailleurs, t'as encore un numéro sur ta chemise.
- Et alors ? ricana-t-il, agressif.
Elle s'écarta pour attraper son soutien-gorge qu'elle avait suspendu au dossier d'une chaise.
- Je peux t'aider, assura-t-elle posément, tout en logeant ses gros seins dans les bonnets du soutien.
- Merci, je me débrouillerai, dit-il. Un copain m'a donné le nom d'un gars qui pourra peut-être me dépanner. Le problème, c'est de dénicher le gars en question.
- Il s'appelle comment ?
- C'est pas tes oignons, grommela-t-il. Et puis quoi, tu ne connais pas tout le monde par ici, non ? Il s'appelle Katsek.
- Je le connais, figure-toi ! triompha-t-elle.
- Tu te fous de moi ?
- Mais non, assura-t-elle. C'est un camarade à mon frangin.
Il haussa les épaules, acheva de s'habiller en silence, tout en réfléchissant. Quand il lui donna l'argent qu'elle avait si bien gagné, elle le fit disparaître dans une boîte en carton qui se trouvait sur le coin de la cheminée. Puis, amusée, elle s'exclama :
- Tu ne diras pas que t'en as pas eu pour tes dix shillings, hein ? Et par-dessus le marché, je veux bien t'aider à retrouver Jo Katsek.
- Tu es une bonne fille, dit-il avec gravité.
Puis, méditatif :
- En fait, j'aimerais mieux voir Katsek seul à seul. J'ai mes raisons, si tu vois ce que je veux dire.

- C’est facile. T’as qu’à rester un moment ici, je vais aller te le chercher.

En somme, l’affaire ne s’emmanchait pas trop mal. La fille reprit en enfilant son manteau :

- Bouge pas d’ici, d’accord ? Si Jo n’est pas en balade, ça sera pas bien long.

Elle se regarda en vitesse dans le miroir qui trônait au-dessus de la cheminée, puis elle sortit.

Francis profita de sa solitude pour repasser dans sa mémoire les détails de son rôle. Depuis quelques années, certaines organisations clandestines avaient mis au point un système de recrutement assez spécial. Des agents se faisaient emprisonner volontairement et, pendant leur détention, nouaient des liens avec ceux qui, parmi leurs compagnons, leur paraissaient intéressants pour exercer une activité occulte.

Selon toute vraisemblance, Tom Spears avait été enrôlé de cette façon-là dans le réseau de Southampton. Et il ne devait pas être le seul.

La porte s’ouvrit et Betsy entra rapidement, suivie d’un grand gaillard aux cheveux roux, aux yeux verts, au teint blafard. Vêtu d’un ciré noir, le rouquin avait les deux mains dans les poches.

- Salut, dit-il en dévisageant Coplan avec curiosité. Tu as demandé à me voir à ce qu’il paraît ?

- Non, répliqua Francis, très sec. Ce n’est pas toi que je cherche.

- T’as pas dit à la môme que tu voulais rencontrer Jo Katsek ?

- Possible, mais t’es pas le gars que je cherche.

- D’où viens-tu ?

- De Ludlow.

- Ton nom ?

- Bob Rush.

Le rouquin fit un bref signe de la tête à Betsy qui sortit aussitôt. Pour revenir quelques minutes plus tard en compagnie d’un autre homme, un individu de petite taille, au torse massif, aux membres

épais. Dans sa face ronde et grasse, ses yeux bruns, sans éclat, avaient quelque chose d'hypocrite, de fouineur. Il avait de grosses lèvres, des paupières lourdes, des cheveux châtains plantés très en arrière sur un front déjà dégarni par un début de calvitie. Sanglé dans un blouson de cuir, une cigarette à la bouche, il dégageait une impression d'autorité brutale et de sournoise cruauté.

Ayant détaillé les traits de Coplan d'un œil froid, il articula :

- Je ne t'ai jamais vu. Tu viens de Ludlow ?

- Oui, et je te reconnais, Katsek. Je suis resté deux mois à la cinquième section quand tu étais à la quatrième.

- Qui t'a parlé de moi ?

- Walt Daver.

Katsek opina en silence. La réponse était valable, puisque Walt Daver avait effectivement passé cinq semaines dans le même atelier que Katsek. Ce Walt Daver s'était d'ailleurs fait descendre au cours d'une bagarre quelques semaines après sa sortie de prison.

- Qui était chef de Quartier à ce moment-là (Dans une prison, le surveillant-chef qui commande les gardiens de plusieurs sections s'appelle « chef de Quartier ») ? questionna Katsek.

- Le « Vieux Boy », répondit Francis en souriant d'un air vaguement méprisant.

Katsek opina derechef. Puis, toujours froid et méfiant, il posa une série de questions très précises qui toutes se rapportaient à la vie quotidienne à la prison de Ludlow.

Là, il pouvait y aller; et plus il prolongeait ce test, mieux cela vaudrait pour la suite.

Finalement, satisfait, il changea de ton et il demanda d'une voix cordiale :

- Qu'est-ce que tu voudrais comme boulot ?

- M'est égal. Avant de tomber, j'étais dans l'électricité. Monteur.

- On verra ça. Si t'es régulier, tu ne seras pas longtemps sur le sable. Amène-toi.

Sans se soucier de Betsy, les deux lascars emmenèrent Coplan. La promenade nocturne ne fut pas longue. Dans le brouillard et l'obscurité, Francis repéra tant bien que mal, au passage, une église

qui se dressait en face d'un jardin public, puis le nom d'une rue dont la plaque était éclairée par un réverbère : Latimer Street.

Quelques instants plus tard, Coplan était introduit par ses nouveaux amis dans une vieille maison dont le rez-de-chaussée était occupé par une boucherie. L'odeur caractéristique de la viande et du sang planait dans le vestibule sombre.

Us montèrent au second étage. Francis pénétra avec ses deux guides dans un appartement d'ouvrier pauvre : cuisine minable, chambre à coucher dont la porte ouverte laissait voir le désordre.

- Tu peux t'installer ici jusqu'à nouvel ordre, annonça Katsek. Personne ne viendra t'embêter. Mais on va commencer par boire un coup et tu vas nous raconter ton histoire.

Francis promena un regard à la ronde.

- Pas de danger d'avoir la visite des flics ici? demanda-t-il, sur la réserve.

- Non, rien à craindre, affirma Katsek.

Coplan hésita une fraction de seconde. Puis, les traits durcis, il maugréa en tirant de sa poche un automatique 6,35 noir et luisant :

- Pourriez peut-être m'indiquer où je peux planquer mon joujou ?

Katsek eut une mimique teintée d'admiration :

- Bon sang, t'as déjà dégoté un nouvel outil ? Comment as-tu fait pour l'avoir ?

- C'est mes affaires, ça, trancha sombrement Francis en gratifiant son interlocuteur d'un regard acéré.

CHAPITRE VI

Ce n'est que le lendemain matin, vers onze heures, que le lieutenant de Jo Katsek, le grand rouquin nommé Ralph Widson, arriva pour reprendre contact avec Francis.

Celui-ci, levé depuis longtemps, traînaillait dans l'appartement en fumant. Pieds nus, ni lavé ni rasé, les cheveux en désordre, il avait vraiment l'air d'un vagabond, d'un paria, avec ses vieux jerseys crasseux.

La rue, quoique déserte, était bruyante ; il y avait, juste en face de l'appartement, un atelier métallurgique appartenant à la South Mechanical Company.

Ralph parut un peu surpris de trouver Coplan aussi débraillé.

- Dis donc, t'aurais pu faire un brin de toilette, non ? maugréa-t-il. Faut qu'on sorte. On nous attend avant midi.

Francis haussa les épaules.

- Katsek m'a défendu de bouger, marmonna-t-il. J'avais laissé ma valise dans un bistrot de Deal Street, et comme j'ai pas trouvé de quoi me raser dans cette cambuse, je me suis dit que j'avais bien le temps de voir venir.

Ralph réfléchit un moment. Puis, soucieux, il prononça :

- Tu ne peux pas sortir comme t'es là, tu te ferais remarquer. Je vais me débrouiller pour te trouver des frusques un peu plus convenables, et surtout de quoi te raser.

- Je ne vois pas ce qui te tracasse, objecta Francis. J'ai vu des tas de gars qui n'étaient pas mieux fringués que moi au port.

- Ouais ! peut-être, mais les flics font du zèle dans ce patelin et ils ne se privent pas de vérifier les papiers des cloches de ton espèce.

- Qu'est-ce que je risque ? Mes papiers sont en règle.

- Tant mieux pour toi. Seulement, faut que je te dise une chose : Jo ne veut absolument pas que les copains qui travaillent avec lui se fassent remarquer. Alors, retiens ceci : en règle ou pas en règle, débrouille-toi pour ne jamais te faire repérer par la police. Pas de bagarre, pas de saouleries, pas d'esclandres dans les bistrots, pas de conneries avec les filles, pigé ?

- Compris, acquiesça Francis, laconique.

- Je reviens dans un bon quart d'heure.

Vers midi trente, Ralph Widson et Coplan entraient dans un petit garage de Priory Road, non loin du pont de Cobden qui franchit, au nord de la ville, la rivière Itchen.

Francis était métamorphosé. Avec son complet à rayures brunes et son manteau beige, on aurait pu le prendre pour un employé du gaz qui a mis ses vêtements du dimanche.

Ralph le présenta au patron du garage, un type d'environ cinquante ans, avec des cheveux noirs, une tête rectangulaire, des lunettes à monture d'acier et une physionomie maussade.

- Salut, Bert, dit Widson au garagiste. Voilà Bob Rush, le copain de Jo, Bert Shale, propriétaire de la boîte.

- Salut, grogna Shale en scrutant Francis.

Ralph, se tournant vers Coplan, lui ordonna :

- Attends-nous une minute, on a des choses à se dire, Bert et moi.

Les deux hommes s'en allèrent en bavardant à mi-voix vers un cagibi vitré qui se trouvait au fond du garage. Bert Shale recevait probablement des instructions au sujet de son nouvel ouvrier.

Coplan jeta un coup d'œil autour de lui. Le garage était tout en longueur ; il y avait à peine de la place pour deux files de voitures rangées côte à côte. La fosse de graissage se trouvait dans un recoin, sur la droite. Le cagibi vitré lui faisait face, mais à gauche.

Quand leur conversation privée fut finie, Ralph et Bert revinrent. Le rouquin annonça :

- Tu commenceras demain. Bert te confiera les réparations électriques. Tu seras déclaré régulièrement comme étant domicilié ici même.

- O.K. ! Merci, dit Coplan. Question boulot, faudra que je me refasse un peu la main, forcément. J'ai pas touché une seule bagnole depuis un sacré bout de temps.

- Te bile pas pour ça, ricana Ralph. Bert te mettra au courant. L'essentiel, pour le moment, c'est que tu sois casé.

Ils prirent congé du garagiste et sortirent.

A volant de sa vieille Hillman verte, Ralph expliqua à Coplan assis à sa gauche :

- Tu iras chercher ta valise cet après-midi, après quoi tu retourneras te planquer dans l'appartement de Latimer Street. On viendra te voir là, Jo et moi, vers les huit heures, ce soir.

- Entendu, opina Francis.

En allant récupérer sa valise de carton qu'il avait laissée en dépôt dans un pub de Deal Street, Coplan s'arrangea pour passer un coup de fil au capitaine Lowett.

- Sans blague ? s'exclama l'Anglais, surpris. Vous êtes revenu à Southampton ?

- Oui, et je crois que j'ai déniché une piste.

- Ah oui ? De quoi s'agit-il ?

- Je vous en parlerai plus tard. Je voulais simplement vous donner de mes nouvelles et renouer le contact. Vous assurez une permanence à votre bureau, n'est-ce pas ?

- Oui, comme convenu.

- Parfait. Je ne sais pas si j'aurai besoin de vous dans l'immédiat, mais je préfère savoir que vous êtes là. J'ai dans l'idée que je suis embringué dans une drôle de combine.

- Dès que vous le pourrez, donnez-moi des tuyaux.

- Je n'y manquerai pas.

Satisfait de cette brève communication, Coplan alla casser la croûte dans une petite gargote du port, puis il regagna la planque de Latimer Street et il s'allongea sur le lit pour étudier plus en détail un plan de la ville. C'était la meilleure chose à faire, en attendant les événements.

Jo Katsek et Ralph le rouquin s'amenèrent, soucieux.

- Je vais t'expliquer le travail de ce soir, Rush, commença-t-il en surveillant les traits de Francis. Tâche de m'écouter très attentivement.

Il se laissa tomber dans le fauteuil d'osier qui constituait le seul meuble un peu confortable de la cuisine. Il alluma une cigarette, puis, non sans gravité, il prononça :

- Avant tout, faut que je te dise une chose importante. Ce qui compte, pour nous, c'est une obéissance très stricte et une grande précision. En apparence, le boulot va te paraître simple comme un jeu d'enfant. Seulement, minute : te fie pas aux apparences et te fais pas d'illusions, la fantaisie personnelle n'est pas autorisée. La

promenade que tu vas faire a été réglée au quart de poil et tu devras suivre mes instructions à la lettre. Vu ?

- Vu.

- Alors, voilà. On va te déposer un peu plus loin que le coin de Glenfield Avenue à neuf heures. Tu continueras tout droit dans Bitterne Road et tu iras comme ça jusqu'à l'église qui fait l'angle de Pound Street. De là, tu t'en iras tranquillement jusqu'à Mousehole Lane et tu attendras sur le trottoir de droite. A neuf heures vingt, tu allumeras une cigarette. Une fille se pointera quelques minutes plus tard et elle te demandera l'heure. Si elle te dit : « Je vais arriver chez moi en retard », tu lui répondras : « Rien ne sert de courir. » Et tu lui demanderas : « Vous avez perdu quelque chose ? » Si elle te répond : « Oui, j'ai perdu ma bague », tu lui remettras la bague que je vais te confier. Ensuite, tu reviendras sur tes pas et nous te cueillerons avec la bagnole au coin de Bitterne Station. T'as pigé ?

Coplan fronça les sourcils.

- Oui, j'ai pigé, dit-il. Mais vous feriez peut-être bien de me répéter le topo. Faut que je me grave bien ça dans le ciboulot.

Katsek répéta sans rechigner les explications. Ensuite, il pria Coplan de réciter lui-même chacun des détails de la rencontre. Francis s'exécuta. Puis, il demanda :

- Et si la fille ne me parle pas de sa bague ?

- Tu me rapportes simplement celle que je t'aurai remise, un point c'est tout.

- D'accord.

Katsek le regarda d'un œil sévère.

- Maintenant, écoute-moi bien, Rush. Si jamais les flics te tombaient dessus à l'improviste, ne fais pas de pétard. Même s'ils t'embarquent, laisse-toi faire mais débrouille-toi pour laisser tomber la bague sur le pavé sans qu'on puisse remarquer ton geste.

- Je ne vois pas pourquoi les flics me tomberaient dessus !

- Y a peu de chance, admit Katsek. Mais enfin, on ne sait jamais. Un de nos gars s'est fait coincer récemment. Je te préviens en passant qu'il s'agit de flics en civil.

- Je ne comprends pas comment on peut se faire épingler dans une combine aussi pépère, grommela Francis.

- C’était un peu notre faute, maugréa Katsek. Nous avions contacté notre copain dans un bistrot et c’était une erreur. A propos, t’aurais pas connu un certain Spears à Ludlow ?

- Tom Spears ? Et comment que je l’ai connu ! Une semaine avant sa libération on s’est trouvé ensemble aux douches. Il était presque cinglé d’impatience rien qu’à l’idée qu’il allait sortir ! Il avait des tas de projets.

Katsek hocha la tête puis questionna :

- A ton avis, c’était un gars sérieux et régule ?

- Oui, pardi ! Ses copains de cellule ne juraient que par lui.

- Si t’étais à ma place, tu l’embaucherais pour travailler avec nous ?

- Sans hésiter.

Katsek se tourna vers le rouquin :

- Tu vois, Ralph.

- Hum ! gronda le rouquin. Si c’est comme ça, faut qu’on s’occupe de l’autre, pas d’histoire.

- On va s’en occuper, promit Katsek sur un ton sinistre.

Coplan n’était pas mécontent du tout : la théorie qu’il avait échafaudée par une série de confrontations et de déductions paraissait juste.

Tom Spears, Katsek, le gang à la mitraillette, le rendez-vous avec l’inconnu à l’imperméable, l’enchaînement collait.

Cependant, deux grosses difficultés se présentaient. *Primo*, sur le plan tactique, la découverte de la liaison entre Katsek et les espions de la Briflyco ne serait pas chose aisée. Il devait y avoir entre les deux secteurs de la bande une cloison infranchissable.

Secundo, sur le plan pratique, doubler Katsek ne semblait guère possible. L’affaire de Tom Spears avait démontré que le scénario des rencontres comportait une surveillance implacable et que la moindre entorse entraînait une réaction foudroyante.

Alerter le capitaine Lowett, il n’en était évidemment pas question : toute l’affaire se terminerait par un fiasco.

Coplan, par ailleurs, avait trop d'expérience pour ignorer que de nombreux agents du contre-espionnage avaient été victimes de leur propre ruse.

C'était cela qu'il fallait éviter.

Dans la nuit humide et cotonneuse, Ralph conduisait sa vieille Hillman avec prudence. Heureusement, le centre de la ville était bien éclairé.

Le franchissement de Northam Bridge se fit à une allure extrêmement modeste. La brume qui montait de la rivière était plus dense que dans les rues et, au milieu du pont, malgré les lampadaires électriques, la visibilité était pratiquement nulle. Par moments, dans l'épaisseur de l'obscurité, on sentait passer un courant froid qui semblait annoncer déjà l'hiver.

Au coin de Westend Avenue, le rouquin freina et rangea sa voiture le long de la grille de Hum Hole Park.

Katsek, qui s'était installé seul sur la banquette arrière, ordonna à Coplan :

- Vas-y, Rush. Prends cette bague.

Francis tendit sa main ouverte. Une grosse bague en plaqué or, avec un énorme chaton ciselé, scintilla dans sa paume.

Katsek grommela :

- Mets-la dans ta poche et ne la perds pas. Surtout, n'oublie pas de t'en débarrasser en cas de pépin. Mets-toi en route, c'est l'heure.

Coplan débarqua et commença sa promenade. Arrivé à l'intersection de Pound Street, il s'arrêta une fraction de seconde. L'église en question était bien là. Longeant le trottoir de droite, il poursuivit sa balade.

Le quartier avait été bien choisi : on aurait pu se croire en plein désert ! Les maisons étaient gommées par le brouillard. Pas une âme en vue.

Au coin de Lane Dean Road, Francis accéléra. Sa montre marquait neuf heures dix-sept. Il arriva tout de suite à Mousehole Lane. Et il alluma une cigarette.

A peine avait-il tiré quelques bouffées qu’un bruit de pas se faisait entendre : la femme arrivait. Elle devait avoir une démarche assez nerveuse, car ses talons heurtaient le trottoir avec un claquement sec qui trahissait une vivacité indéniable.

Francis distingua alors une silhouette, et la femme fut près de lui. Elle s’arrêta pour lui demander l’heure.

Le rapide dialogue se déroula exactement comme prévu. La femme empocha la bague, fit demi-tour et disparut dans la brume.

Coplan, impassible, ne put s’empêcher de ressentir un pincement de regret.

« Et dire, songea-t-il, que cette souris s’en va en emportant probablement un des secrets de la Briflyco! »

En fait, il n’était pas sûr du tout de pouvoir jamais la reconnaître. Ce qu'il avait pu saisir d'elle ne signifiait pas grand-chose. Elle était enveloppée dans un gros manteau de fourrure dont le col relevé lui montait plus haut que les oreilles. Ses cheveux, cachés par un foulard, étaient invisibles. Quant au Visage..., une joue un peu flasque, abondamment fardée, avec un sillon du côté de la bouche ; un menton assez lourd, quelques rides au coin de l’œil. La cinquantaine, sans nul doute. Mais peut-être qu’en plein jour, avec un autre maquillage et la chevelure dégagée, elle se présenterait d’une manière tout à fait différente.

Un quart d’heure plus tard, devant Bitterne Station, la bagnole verte de Ralph embarquait Coplan.

- Tout s'est bien passé, annonça-t-il à Katsek.

- Oui, on le sait, bougonna Katsek. Mais la soirée n’est pas finie.

La voiture démarra. Katsek et son lieutenant paraissaient tendus, soucieux.

Après Northam Bridge, ils tournèrent à gauche et ils filèrent jusqu’au bout d'une rue qui aboutissait devant un immense hangar longeant la rivière.

Katsek reprit la parole :

- Tu vas m’accompagner, Rush. Ralph nous attendra ici.

- D’accord, dit Coplan.

Ils débarquèrent, Katsek toucha le coude de Francis et grommela :

- Par ici.
Ils marchèrent en silence pendant trois ou quatre minutes, puis Katsek murmura :
- Tu entreras dans le bistrot que je vais te montrer et tu prendras un verre de bière au comptoir. S'il y a du monde, tu vides tranquillement ton verre et tu rappliques. S'il n'y a que deux ou trois clients, arrange-toi pour être seul un instant avec le patron et glisse-lui à l'oreille que l'inspecteur Selmers voudrait lui dire un mot dans la rue. Compris ?
- Oui.
Ils passèrent devant une école dont les bâtiments s'étiraient interminablement. Au coin de la rue, Katsek s'arrêta.
- C'est le bistrot que tu vois là-bas, dit-il en montrant du doigt un petit pub sans prétention dont la vitre éclairée formait une tache pâle dans la nuit. Vas-y et si tout va bien, ramène-moi le patron. Je vous attends derrière le coin.
Au croisement de la rue suivante, Francis put déchiffrer le nom de la rue qu'il longeait : Peel Street.
Coplan se rappela aussitôt que le bistrot en question devait être celui où l'infortuné Tom Spears avait été contacté en vue de sa toute dernière promenade.
Le bistrot était vide. Derrière son comptoir, le patron lisait un journal en fumant une cigarette. Quand Coplan fit son entrée, le bonhomme allongea discrètement sa main droite et la tint immobile sous le comptoir. Sauf erreur, il avait dû préparer une arme qu'il n'aurait qu'à saisir en cas de nécessité.
- Soir ! jeta Coplan.
- Soir ! répondit l'autre en balançant de la main gauche son journal sur le comptoir.
- Une bière, commanda Francis.
Le patron eut une imperceptible hésitation. Il se méfiait des mains de son client nocturne. Pour le rassurer, Coplan tira son paquet de cigarettes de sa poche, se prépara sans hâte à fumer.
Le patron en profita pour servir le verre de bière demandé.
Coplan remarqua négligemment :
- Pas grand monde ce soir.

- Non, en effet. Avec ce fichu temps, que voulez-vous.

- Dites-moi, je suis là avec l'inspecteur Selmers qui voudrait vous parler. Pouvez-vous venir une seconde ?

Le long faciès grisâtre du patron s'allongea. Il parut soudain plus âgé.

- Qui êtes-vous ? questionna-t-il entre ses dents.

- L'inspecteur Selmers vous l'expliquera.

- Bon, une minute.

Il se colla contre le comptoir, et Francis comprit qu'il glissait rapidement son automatique dans sa poche. Ensuite, cueillant un feutre qui pendait à une patère de bois, il maugréa :

- Allons-y.

A peine étaient-ils sortis ensemble du pub que Coplan aperçut un fugace reflet de clarté sur le trottoir. La porte du bistrot s'était ouverte une deuxième fois, livrant passage à un individu athlétique, vêtu d'une gabardine grise.

Coplan devina instantanément qu'il venait de se fourrer dans un drôle de pétrin et qu'il risquait de se faire massacrer en pure perte dans le règlement de comptes qui se préparait. Le capitaine Lowett avait sans doute eu l'idée de placer un de ses hommes pour assurer la protection de son indicateur. Pas question de prévenir le patron du bistrot ni le flic en civil qui s'amenait en couverture.

Et Katsek était posté derrière le coin de la rue.

Le tenancier du pub s'enquit d'une voix sourde :

- C'est le capitaine Lowett qui vous envoie, Selmers et vous ? Est-ce qu'il a appris quelque chose de nouveau ?

- Je le suppose.

A mesure qu'ils approchaient du carrefour, l'indicateur ralentissait le pas. De toute évidence, il ressentait une profonde sensation d'insécurité et il voulait raccourcir la distance qui le séparait de son ange gardien.

Coplan n'en menait pas large, lui non plus. Si Katsek s'avisait d'abattre froidement l'indicateur, la riposte du flic en civil serait pour lui, Francis.

Cette sensation des armes à feu braquées dans le brouillard était terriblement oppressante.

CHAPITRE VII

Le coin derrière lequel Jo Katsek se tenait caché n'était plus qu'à une quinzaine de mètres quand Coplan constata que l'homme qui marchait à ses côtés venait de sortir son automatique dont il avait furtivement dégagé le cran de sûreté.

D'un regard de biais, Francis observa le bonhomme. Sa longue figure anguleuse était devenue du granit et une résolution farouche, imprégnée de peur, s'y lisait. Peut-être savait-il qu'il s'agissait d'un piège ? Et Lowett lui avait sans doute demandé de s'y prêter ?

Dans une sorte d'éclair, Coplan réalisa que si le patron du bistrot ou un homme de Lowett tuait Jo Katsek, le mystère de l'affaire Briflyco redevenait plus insoluble que jamais.

Par un de ces étranges réflexes professionnels, Francis cessa complètement de penser à son propre sort et la vie de Katsek lui devint plus importante, plus précieuse que la sienne propre.

Il se rapprocha insidieusement de l'homme qui avançait à son côté. Puis, au tournant de la rue, il prit un pas de recul et, à l'instant même où ils s'engageaient dans Kent Street, il se jeta sur le type et il lui appliqua une clé de bras d'une imparable efficacité. Pris au dépourvu, le tenancier poussa un cri de douleur et laissa tomber son automatique. Au même moment, deux détonations sèches claquèrent.

Coplan s'empara prestement de l'arme que l'indicateur avait lâchée et assena un formidable coup de crosse sur le crâne du quidam, qui s'écroula. Opérant une volte rapide, Francis se colla contre une façade et guetta l'apparition du flic en civil : la seule façon de s'en sortir, c'était d'expédier un pruneau dans la jambe du flic, histoire de le neutraliser.

Une silhouette courte et trapue se précisa. Et la voix rugueuse, cassante de Katsek :

- C'est moi, Rush. Où est le mouchard ?

- Je l'ai envoyé dans les pommes, il y avait un flic derrière nous.

- J’ai arrangé ça, grinça Katsek.

En dépit de sa corpulence, il était souple et agile comme un chat. Mais ce qui sidéra Coplan, ce fut de découvrir la force physique de Jo. Aussi aisément que s’il soulevait un sac de farine, il hissa le tenancier du pub sur son épaule et il ordonna à Coplan :

- Puisque t’as un flingue, ouvre la marche.

Ils arrivèrent à la voiture de Katsek balança son fardeau humain sur la banquette arrière, le repoussa avec rudesse pour se faire une place sur le siège.

Dix minutes plus tard, la vieille Hillman verte entrait dans le garage où Francis était censé travailler.

Bert Shale, le garagiste, était là qui surveillait les événements.

- Alors ? fit-il en s’adressant à Katsek.

- On l’a ramené, grogna Katsek qui extirpa son prisonnier de la voiture et le projeta sur le sol cimenté.

Le choc et la douleur firent sortir le patron de bistrot de son évanouissement. Il marmonna une sorte de plainte confuse, essaya de se relever. Katsek le renvoya au sol d’une bourrade. Puis, se tournant vers Ralph, il lui commanda :

- Retourne là-bas avec Rush. Je vous rejoindrai le plus vite possible.

Coplan comprit que Jo Katsek ne voulait pas de témoin inutile de la scène qui allait suivre. Il ne perdait pas le nord, le gars.

Le rouquin jeta à Coplan :

- Allez, on y va.

Ils remontèrent dans l’Hillman qui sortit du garage. Ils roulaient depuis quelques minutes en silence quand Coplan prononça sur un ton détaché :

- Ben vrai, ça me dirait rien d’être à la place du type qu’on a kidnappé.

Sans détourner la tête, le rouquin ricana :

- Fait jamais bon dans la peau d’un mouchard. Celui-ci va payer, c’est régulier.

- Katsek va le bousiller ?

- Et comment ! Jo ne plaisante pas avec les salopards. Ce patron de bistrot est la cause que deux de nos copains sont morts.

Coplan se gratta la tempe et ronchonna :

- Pour parler franchement, je ne tiens pas beaucoup à être mêlé à des histoires d'assassinats. Je viens de tirer cinq ans et si ça tourne mal, je suis bon pour la corde.

- Te casse pas la tête, Jo connaît son boulot.

- Oui, on dit ça ! Mais un cadavre, c'est bougrement encombrant.

- C'est prévu, assura le rouquin avec un curieux sourire. On est vachement organisés, nous... T'as peut-être pas remarqué que c'est une boucherie, la boutique au-dessus de laquelle tu loges? On fait passer tout ce qu'on veut dans les vieux déchets de bidoche.

Francis ne trouva plus rien à objecter.

Une heure plus tard environ, Jo Katsek pénétrait dans l'appartement. Il n'avait plus la mine soucieuse; bien au contraire, ses traits bouffis exprimaient une espèce de bonne humeur allègre. Des lueurs fauves passaient dans ses prunelles.

- Tout est en ordre, lança-t-il à l'adresse de Ralph. C'est bien de là que ça venait. Il a fini par avouer.

- Comme ça, on est fixé, ponctua le rouquin, visiblement satisfait, lui aussi. Et je dois dire que j'aime mieux ça.

- J'ai apporté à boire, enchaîna Katsek en tirant de sa veste de cuir une fiasque de whisky.

Il déposa le flacon sur la table de la cuisine.

- Donne des verres, Ralph.

Dans la pièce triste, l'antique radiateur à gaz brûlait avec un chuintement qui créait une étrange atmosphère paisible. Le contraste entre cette ambiance feutrée, sereine, et les trois hommes assis autour de la table de bois blanc était assez surprenant.

Katsek, saisissant le verre qu'il avait rempli, déclara brusquement :

- Je suis content de toi, Rush. J'ai l'impression qu'on fera de toi un type de première bourre.

Il but une rasade, déposa son verre sur la table, se lécha les lèvres en souriant.

- C’était bien goupillé, reprit-il en hochant la tête. Ton idée pour neutraliser ce corniaud d’indic en attendant de cueillir le flic qui le protégeait, je dois reconnaître que je n’aurais pas trouvé mieux.

Francis demeura impassible. Il fumait d’un air un peu absent et il n’avait pas encore touché au verre que le rouquin venait de remplir pour lui.

Katsek reprit de nouveau :

- Je me doutais bien qu’il y aurait de la flicaille dans le coup, mais j’en étais pas vraiment sûr. J’ai fait le tour du bloc pour vous reluquer et j’ai pigé illico.

- C’est vous qui avez tiré sur le flic ? questionna Coplan.

- Pardi ! Et tu peux me faire confiance, je ne l’ai pas raté.

- Bousiller des flics, ça finit toujours très mal, laissa tomber Francis.

Katsek et le rouquin échangèrent un regard amusé. Katsek s’esclaffa :

- Te fais pas de mauvais sang pour si peu, mon vieux Rush ! Tu te figures peut-être qu’on travaille au petit bonheur la chance ? On regarde où on met les pieds, tu peux me croire ! Faudra simplement se tenir peinard pendant trois ou quatre jours.

Très sûr de lui, le petit trapu déboutonna sa veste de cuir et sortit son portefeuille.

- Tiens, prends ça, Rush, dit-il en jetant un petit tas de billets de banque sur la table. C’est ton salaire pour ta soirée.

- Merci, acquiesça Francis en empochant l’argent.

- Continue comme ça, ajouta Katsek, et t’auras rien à regretter. On gagne bien sa vie quand on travaille pour moi.

Coplan approuva en silence. Puis, pendant la tête, il écrasa son mégot sous sa semelle tout en interrogeant d’un air totalement détaché :

- En somme, c’est quel genre de boulot, ce qu’on fait ?

Katsek se leva pour se verser un second verre de Whisky.

- Le boulot qu’on fait ? répéta-t-il sur un ton faussement candide. C’est simple comme bonjour : je commande, les copains obéissent, c’est tout.

Ralph intervint et prononça d’une voix assez sardonique :

- Notre ami Rush n'aime pas les cadavres. La cravate de chanvre lui flanque les jetons. Il m'a expliqué ça pendant qu'on roulait, tout à l'heure.

Katsek fut catégorique :

- Y a jamais eu de pendus chez nous, Rush. Les copains qui n'ont pas de chance, on s'en occupe nous-mêmes. C'est plus propre, plus rapide, et ça garantit ceux qui restent, si tu voix ce que je veux dire.

- Bonne méthode, admit Francis.

Jo Katsek, décidément plus loquace que d'ordinaire, se mit alors à évoquer son séjour à la prison de Ludlow. En passant, il confronta quelques souvenirs de ce lieu avec le soi-disant Bob Rush.

Vers onze heures, finalement, Katsek et son lieutenant se décidèrent à partir. Katsek articula sans sourire :

- Maintenant que t'as du fric, Rush, ne te mets pas dans la tête d'aller le claquer en ville, hein ! Sors le moins possible jusqu'à nouvel ordre. J'ai dit à Betsy de venir passer la nuit avec toi. Elle en pince pour ta pomme et ça m'arrange qu'elle s'occupe de toi. J'aime pas que mes gars s'en aillent courir la crevette de gauche et de droite. D'accord ?

- D'accord, accepta Coplan. Elle me botte, cette môme.

Ils quittèrent l'appartement.

Quand Betsy arriva, Francis sut lui manifester les signes bourrus mais chaleureux d'un attachement sincère. Il la serra dans ses bras avec fougue, lui baisa longuement, goulûment la bouche. Très vite, elle devint langoureuse.

Comme elle se dégageait pour se déshabiller, il l'arrêta.

- Laisse-moi le faire, suggéra-t-il.

Cette attention délicate toucha la prostituée. Comme toutes les femmes de son espèce, elle était terriblement sentimentale.

Lorsqu'elle fut complètement nue, il la souleva et il la transporta sur le lit. Elle avait les yeux qui chaviraient déjà de bonheur. Elle devait se prendre pour une héroïne de roman d'amour !

Elle ne fut pas déçue par la suite.

Au demeurant, Coplan fut obligé de s'avouer, avec un certain étonnement, qu'il ne devait pas se cravacher pour être à la hauteur

des circonstances. La nudité de cette fille de joie agissait paradoxalement sur ses sens avec une puissance indiscutable. Sa chair un peu molle avait une douceur émouvante et dégageait un magnétisme violemment érotique. S'ajoutant à une impudeur grandiose et à une virtuosité remarquable, l'ensemble constituait un excitant très au-dessus de la norme routinière.

L'escalade du plaisir ne manqua pas de saveur. Et quand Betsy sentit l'approche des sommets, elle se mit à gémir comme une vraie amoureuse, ondulant et haletant pour atteindre la félicité de l'extase.

- Oh, Bob !... Oh, Bob ! psalmodia-t-elle, éperdue.

Pendant les quatre jours suivants, rien ne se passa. Coplan ne quitta l'appartement que pour se rendre au garage de Priory Street où, selon les ordres de Jo Katsek, il tua le temps en bricolant dans un coin, histoire de justifier sa présence.

C'était plutôt moche, mais il fallait bien se résigner. Le moindre signe d'impatience ou de curiosité pouvait flanquer tout par terre.

A deux reprises, pourtant, Coplan trouva l'occasion de téléphoner à Lowett pour mettre celui-ci au courant de la situation. Il en profita évidemment pour relater succinctement au capitaine dans quelles circonstances il avait participé à la liquidation du patron de bistrot de Peel Street et demander d'abréger le plus possible l'enquête relative à cette disparition.

Il demanda également à Lowett d'établir une surveillance discrète autour de la prostituée nommée Betsy afin de connaître en détail l'emploi du temps de cette dernière.

Ce second point intriguait passablement Coplan. En effet, dans ses moments d'abandon et de confiance, sa compagne des nuits de Latimer Street lui avait révélé mille petites choses anodines : qu'elle avait un frère qui travaillait au chantier naval avec Jo Katsek (un frère âgé de vingt-huit ans et qui se prénommait Will); que le précédent locataire de l'appartement avait été abattu par les flics au cours d'une rencontre dramatique; que Ralph le rouquin exerçait officiellement la profession de chauffeur de taxi; que le véritable

associé de Katsek était Bert Shale, le garagiste, soi-disant patron de Coplan. Mais, sur elle-même et sur ses activités de la journée, la fille n’avait pas laissé échapper un seul mot.

Lowett avait promis de s’occuper de ces diverses questions, tout en réclamant un délai de quelques jours. Mais, entre-temps, un autre événement survint. Après cinq jours d’absence, Katsek et Ralph réapparurent un soir, vers neuf heures, chez Francis.

- Salut, Rush ! lança le petit trapu. Habille-toi en vitesse et prends ton flingue. On travaille ce soir.

Coplan fut prêt en cinq minutes. Après cette période de stagnation, il ressentait une certaine satisfaction à l’idée de repartir à l’action. Il dut faire un effort pour refouler son envie de poser des questions à Katsek.

La vieille Hillman du rouquin attendait devant la boucherie.

Comme d’habitude, Katsek s’installa seul sur la banquette arrière, Coplan s’étant assis à côté de Ralph qui tenait le volant.

Katsek paraissait fébrile.

- Fonce, Ralph, commanda-t-il. On n’est pas en avance.

La voiture fila vers la grand-route de Millbrook.

La nuit était plus froide que les précédentes, mais le brouillard nettement moins dense. Ralph, les lèvres serrées, les traits parfaitement immobiles, conduisait vite et bien. Une fois la banlieue de Southampton dépassée, la voiture accéléra encore et prit la direction du sud.

Après Colbury, Lyndhurst et Brockenhurst, le rouquin bifurqua sur la droite et, par une route secondaire, continua à descendre vers la mer.

La course nocturne dura environ vingt-cinq minutes. A la sortie d’une petite bourgade côtière, Ralph freina et gara sa voiture dans un chemin de campagne, le long d’une rangée de peupliers dénudés.

Katsek consulta sa montre.

- Au poil, dit-il. Les autres ne vont pas tarder.

Le rouquin questionna :

- On les attend ici ?

- Oui, ils doivent s’amener par Bournemouth.

Coplan sortit son paquet de Craven, mais Ralph lui donna un coup de coude en grommelant :

- Pas de ça. Rush ! Défense de fumer. C'est pas le moment de se faire repérer.

Katsek se pencha et posa ses avant-bras sur les dossiers des banquettes avant.

- Le boulot est le suivant. Rush, expliqua-t-il, la voix assourdie. Des copains vont venir nous rejoindre ici avec leur bagnole. Nous, on est là pour les couvrir, un point c'est tout. En cas de pépin, feu à volonté. On se replie ici quand c'est terminé et on file dès que les autres ont fini leur manœuvre.

- C'est pas compliqué, mais j'y pige rien, grogna Francis.

- Y a rien à piger, mon gars, riposta Katsek. Du moment que tu fais ce que je te dis, tout ira bien.

Le silence retomba.

Quelques instants plus tard, un bruit de pas à peine perceptible effleura l'immense paix de la nuit. Un léger miaulement fut modulé dans l'ombre, et Katsek répondit de la même manière.

Une voix chuchota :

- Hello, Jo ?

- Dave ? murmura Katsek.

- Amenez-vous derrière moi, ordonna l'arrivant. Les autres sont prêts.

- On y va, dit Katsek.

Puis, à Coplan :

- Sors ton artillerie, Rush.

Katsek défit deux boutons de son blouson de cuir, plongea la main et exhiba un énorme Mauser 9 mm dont il fit glisser le cran de sûreté.

A l'avant, à moins de deux mètres du trio, une silhouette herculéenne se découpait sur le fond brumeux du sentier.

- Vous me suivez, indiqua le colosse en se mettant en route.

Par un chemin escarpé, ils s'approchèrent de la côte. Le souffle humide de la mer sauta brusquement aux narines de Francis.

Le géant prononça dans un murmure tout juste audible :

- N’allez pas plus loin. Vous êtes à une dizaine de mètres. En cas de ramdam, attendez mon signal.

Et il continua à descendre, seul, vers le rivage.

A présent, on entendait distinctement le clapotis lent et monotone de l’eau qui retombait en petites vagues courtes sur les pierres de la plage.

Fouillant les ténèbres d’un œil aigu, Coplan aperçut alors un canot qui se rapprochait de la terre ferme. Il y eut un bref éclaboussement d’eau et plusieurs hommes entrèrent jusqu’à mi-corps dans la mer.

Le va-et-vient entre le canot et la rive dura tout au plus une dizaine de minutes.

Katsek murmura dans un soupir :

- L’affaire est dans le sac. La camelote est rentrée.

Coplan hasarda négligemment :

- Qu’est-ce que c’est ?

- Bah, un peu de tout, comme d’habitude, fit Katsek. De la drogue, des lingots d’or et peut-être des faux dollars, qu’est-ce que je sais ? Rapplique, on va couvrir leur départ.

Dans le sillage du petit costaud, Francis descendit jusque sur la plage. Trois jeunes types transportaient les dernières caisses de la cargaison. Katsek leur emboîta le pas, suivi de Coplan.

A trente mètres du rivage, là où la colline côtière s’incurvait pour offrir une échappée sur le large, une conduite intérieure stationnait, tous feux éteints. Une demi-douzaine d’individus entouraient la voiture.

Coplan éprouva brusquement un pincement au creux de l’épigastre. Aussi net qu’un déclic, un souvenir venait de jaillir dans sa mémoire : cette voiture, il la reconnaissait ! Malgré l’obscurité, malgré les quelques mètres qui le séparaient de la berline, il était absolument sûr de ne pas se tromper : c’était la Humber grise d’où on les avait canardés, Lowett et lui, le matin où ils venaient de découvrir le cadavre du superintendant Sam Balkins. La fulgurante image de cette voiture s’était imprimée avec une trop grande précision dans l’esprit de Francis pour qu’il pût la confondre avec une autre du même type et de la même couleur.

D'instinct, Francis resta un peu en arrière. Les types achevaient à toute allure de charger des caissettes dans la Humber. Or, au moins un de ces inconnus avait dû voir Coplan en compagnie du capitaine Lowett, car le tireur ne pouvait pas ne pas avoir vu le passager assis à la gauche du capitaine.

Katsek appela d'une voix étouffée :

- Rush ?

- Oui, je suis là, répondit Francis.

Katsek et deux grands gaillards se rapprochèrent de Coplan.

Le poing crispé sur la crosse de son automatique, Francis jeta un rapide regard autour de lui afin de mesurer ses chances de fuite.

Si l'un des deux inconnus laissait voir que les traits de Coplan ne lui étaient pas étrangers, Coplan ne pourrait tenter sa maigre chance qu'en tirant le premier.

CHAPITRE VIII

De sa voix sourde, Katsek apostropha Coplan :

- Approche-toi, sacré bon Dieu !

Puis, désinvolte, il fit des présentations sommaires :

- Deux copains, Rush... Pat Laherty et Jack Twint. Bob Rush, le remplaçant de Tom.

- Salut, firent les deux autres.

- Salut, répondit Francis qui, la tête légèrement inclinée, continuait à garder un certain écart entre lui et le trio.

Les nerfs à vif, les muscles déjà bandés comme des ressorts, l'œil vigilant, il épiait la réaction des deux zèbres. Mais ni Laherty ni Twint ne manifestaient la moindre suspicion.

Katsek grommela :

- Tu peux rentrer ton artillerie, Rush, le danger est passé maintenant.

La Humber démarra en douceur et disparut presque aussitôt derrière la colline. Katsek annonça :

- On les met, les gars.

Il ajouta, à l’intention des deux types :
- Suivez-moi. Ralph nous attend sur l’autre route.
Ils se dirigèrent vers le sentier. Coplan comprit que les deux copains en question, arrivés dans la Humber, avaient dû céder leur place au chargement apporté par le canot et qu’ils allaient rentrer à Southampton à bord de la Hillman.
C’est effectivement ce qui se passa. Les deux hommes s’installèrent avec Katsek à l’arrière.
Personne ne prononça un traître mot pendant le trajet du retour. Et les réflexions que Francis eut le loisir de se faire pendant cette longue demi-heure de silence ne furent pas des plus réjouissantes.
Pour lui, le bilan de cette soirée était franchement négatif. Que signifiait cette ridicule opération de contrebande ? On se trouvait aux antipodes de l’affaire Briflyco, la chose était claire. Un trafic de devises ou de drogue n’a strictement rien à voir avec une entreprise d’espionnage. Or, nulle équivoque n’était possible quant à l’expédition au bord de la mer.
Que le mystérieux canot eût apporté de l’or, de la fausse monnaie, de l’opium ou de la cocaïne, un fait était sûr et certain, il n’avait pas pu véhiculer les renseignements secrets puisés dans les bureaux d’études de sir Lewis Tennison. Pas besoin de bateau ni de caisses pour acheminer clandestinement une information technique volée dans un laboratoire !
En plus de cela, il y avait la soudaine apparition de cette menace grave : les gars de la Humber, les assassins de Sam Balkins. Grâce à l’obscurité, les types n’avaient pas pu examiner le nommé Rush. Mais s’ils s’amenaient en plein jour au garage de Priory Road, ce ne serait plus pareil.
Non seulement le terrain devenait brûlant, mais Coplan, pour la première fois, se demanda s’il n’avait pas fait fausse route en s’infiltrant dans la bande de Jo Katsek.
La mort de Tom Spears, les rendez-vous nocturnes, l’assassinat de Balkins et le reste, tout cela n’avait peut-être aucun rapport avec les fuites de la Briflyco ?
En définitive, ce gang n’était peut-être rien de plus qu’une organisation de malfaiteurs comme il en existe dans toutes les

grandes villes du monde et, en tout cas, dans tous les ports importants.

Amère perspective. Se donner tant de mal et prendre tant de risques pour une piste qui n’était peut-être que du vent !

Lorsqu’ils arrivèrent en ville, Francis réalisa qu’il était de fort méchante humeur. Son seul désir était d’aller se coucher. Non pas pour dormir, mais pour reprendre plus tranquillement sa méditation et revoir les éléments de son problème.

Malheureusement, son souhait ne fut pas exaucé. Après avoir déposé ses deux passagers supplémentaires à East Park, près du Titanic Memorial, le rouquin vira dans Above Bar Street pour redescendre ainsi jusqu’à Latimer Street.

Katsek et Ralph montèrent avec Coplan à l’appartement. Ils avaient envie de boire un coup.

Betsy n’était d’ailleurs pas encore arrivée.

Le lendemain matin, Coplan prit une décision. Ce petit jeu ne pouvait pas continuer indéfiniment. En laissant courir les événements, le dessous des cartes n’apparaîtrait peut-être jamais. Or, ce n’était certes pas pour faire une respectable carrière de truand que Francis s’était glissé dans la peau du regretté Bob Rush !

Si Jo Katsek était réellement un pion important dans l’affaire Briflyco, on ne pouvait le savoir qu’en forçant les circonstances. S’il n’était qu’un simple caïd de gang, le mieux serait de laisser tomber en se volatilisant.

Vers la fin de l’après-midi, après avoir quitté le garage de Bert Shale, Coplan eut une longue communication avec le capitaine Lowett.

En apprenant l’expédition de la nuit précédente, l’officier de l’intelligence Service s’amusa beaucoup. Et, non sans humour, il félicita Francis de sa promotion au rang de contrebandier.

Francis se demanda, dans son for intérieur, si l’Anglais, au fond, ne trouvait pas un malin plaisir à assister de loin, et paisiblement, aux efforts stériles de son collègue d’Outre-Manche.

Sans se formaliser, Coplan passa ensuite aux choses plus sérieuses et il se lança dans une explication subtile que Lowett écouta très attentivement.

Le capitaine objecta finalement :

- Êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper ?

- Je ne suis sûr de rien, riposta Francis. Je vous propose de prendre un risque, ce qui n'est pas pareil.

- Facile à dire, renvoya le Britannique. Vous allez peut-être un peu fort, non ? D'une manière générale, la police n'est pas faite pour assassiner des gens, elle est là pour les protéger.

- Au diable les principes, maugréa Coplan. Si vous refusez, je m'en occuperai moi-même, quels que puissent être les embêtements qui en résulteront pour la suite de ma mission.

- Ne vous emballez pas, je n'ai pas dit que je refusais. Je suis même disposé à suivre à la lettre vos recommandations. Si je vous promets de régler l'affaire avant demain matin, est-ce que cela vous convient ?

- Ce serait parfait.

- Eh bien, d'accord, ponctua Lowett.

- Et au sujet de la filature de Betsy ?

- Les rapports ne me sont pas encore parvenus. Retéléphonez-moi demain, dans l'après-midi.

- Je le ferai si j'en ai la possibilité. Sinon, à la prochaine occasion. Salut, capitaine.

Le lendemain matin, vers sept heures et demie, Katsek fit irruption dans l'appartement de Coplan, traversa la cuisine en trois enjambées, fit claquer le commutateur de la chambre d'un violent coup de patte.

Betsy, éblouie par le brutal jaillissement de lumière, se redressa dans le lit en clignant des yeux. Sa poitrine nue émergea des couvertures.

Katsek, qui avait sans doute grimpé les escaliers quatre à quatre, haleta :

- Ralph n’est pas ici ?

- Ralph?... Euh... non, balbutia Betsy, décontenancée.

- Sacré Dieu, jura Katsek qui s’approcha du lit et se mit à secouer l'épaule nue de Francis. Rush, réveille-toi, bon sang !

Comme un rêveur qui sort brusquement d’un profond sommeil, Coplan sursauta, se mit sur son séant et regarda Katsek en battant des paupières et en bégayant :

- Hein ? Quoi ? Que..., qu’est-ce qui se passe ?

Katsek, appuyé d’une main au montant du lit, questionna :

- Oui ou non, est-ce que Ralph est venu ici cette nuit ?

Coplan ouvrit cette fois de grands yeux étonnés.

- Ralph ? Ma foi, non, je ne l’ai pas vu ici.

Betsy, écartant de son front les mèches blondasses qui pendaient devant ses yeux, ronchonna :

- Pourquoi qu’y devait venir ici ? Personne nous a rien dit à ce sujet.

Katsek haussa ses larges épaules d’un air agacé.

- On s’est quitté hier soir, à minuit, et il devait venir me chercher ce matin à six heures. J’ai poireauté pendant une heure et puis j’ai fait un saut jusque chez lui. Là, sa môme me dit qu’il n’est pas rentré de la nuit ! J’ai pensé qu’il était venu ici et que vous aviez fait la foire ensemble, à vous trois.

Coplan affirma :

- On ne l’a pas vu.

- C’est bien la première fois qu’il me pose un lapin, maugréa Katsek, furieux et perplexe.

Puis, après une brève hésitation :

- Il est peut-être chez Laherty, tout compte fait. Je vais faire un saut jusque-là.

Il fit demi-tour et quitta la chambre. Mais au moment de sortir de l’appartement, il se ravisa et revint sur ses pas.

- Habille-toi illico, Rush. Et tiens-toi prêt. J’aurai besoin de toi si je n’arrive pas à mettre la main sur Ralph. De toute manière, attends-moi ici.

Il s’en alla rapidement.

Betsy s’étira en bâillant.

- Tu parles d'un réveil en fanfare ! Je me demandais ce qui arrivait.

- Oui, enchaîna Francis en se grattant vigoureusement le cuir chevelu, c'est pas marrant d'être réveillé en trombe comme ça ! Il y va rondement, notre grand patron !

Betsy fit une moue, ramena ses genoux vers sa poitrine ronde, puis, tout en repoussant du bout des pieds le drap et la couverture, elle marmonna distraitement :

- Car tu te figures que c'est Jo le grand patron ? Un petit caporal, oui, mais c'est tout. Il se donne des airs, vu qu'on doit lui obéir au doigt et à l'œil, mais faut pas se laisser impressionner.

Francis ne broncha pas. La fille, changeant de sujet, dit en promenant sa main sur la cuisse de son compagnon :

- C'est rigolo ce que tu as les jambes poilues, dis donc. Regarde ma cuisse à côté de la tienne.

- Tu voudrais quand même pas que j'aie une peau de soie comme la tienne, non ? plaisanta-t-il.

- Sûrement pas ! J'aime tes poils de mâle.

Coplan, pour lui rendre la politesse, lui caressa tendrement le haut de la cuisse, là où le secret renflement annonce le galbe du bassin. Il demanda négligemment :

- Qui c'est, le vrai boss ?

- Ben, M. Simon, tiens ! C'est lui qui dirige tout. Jo ne fait que répéter les ordres et commander les opérations.

Avec une soudaineté inattendue, elle imprima à son corps un mouvement de torsion et elle sauta à bas du lit.

- Surtout, fit-elle, pas un mot de ce que je viens de te raconter, hein ! Si t'étais pas au courant, garde ça pour toi.

Elle était devenue très grave tout à coup. Elle ajouta sur un ton encore plus tendu et plus confidentiel :

- Oublie pas que je suis bonne pour un pruneau dans le coco si Jo ou Ralph apprennent que je t'ai parlé de ça !

Il eut une grimace parfaitement détachée :

- Oh, tu sais, moi ! Je gagne ma vie et on s'aime bien tous les deux. Le reste, je m'en balance !

- Tu as raison, mon chéri.

Elle enfilait une grosse robe de chambre en lainage bleu pâle. Par-dessus son épaule, elle gratifia Coplan d'un sourire affectueux, tout en nouant la cordelière de sa robe de chambre. Pieds nus, elle se dirigea vers la cuisine et il l'entendit mettre de l'eau à chauffer pour le thé matinal.

Il se leva à son tour, alluma une cigarette.

Qui était ce M. Simon ?

Un nom de guerre, naturellement.

Juste comme Coplan vidait sa seconde tasse de thé, Jo Katsek s'amena de nouveau en catastrophe.

Coplan devina instantanément que Lowett avait exécuté les ordres : la face vulgaire de Katsek était livide, décomposée.

- Ralph est mort, articula-t-il en tirant de sa veste de cuir un journal du matin qu'il jeta sur la table. Abattu par un flic ! Je n'y comprends rien, rien, rien.

Là-dessus, il se laissa tomber lourdement dans le fauteuil d'osier.

Betsy s'empara du journal et se mit à lire à mi-voix :

Un policier abat un chauffeur de taxi.

Cette nuit, vers une heure trente, au cours de sa ronde près de Nordham Station, le chef de brigade Leverdee, qui passait au carrefour de Derby Road, interpella un chauffeur de taxi. Ce dernier, au lieu d'obtempérer, sortit brusquement un automatique et fit feu à bout portant, blessant le policeman. Avec un sang-froid et un courage exemplaires, le chef de brigade Leverdee, malgré sa blessure, riposta et mit son agresseur hors de combat. Le chauffeur de taxi, un nommé Ralph Widson, a succombé peu après son arrivée à l'hôpital. Le chef de brigade Leverdee a dû subir une intervention chirurgicale mais ses jours ne sont pas en danger. Scotland Yard a ouvert une enquête.

Francis, qui s'était approché de Betsy pour lire le fait divers en même temps qu'elle, apprit ainsi que la manœuvre avait été exécutée exactement comme il l'avait suggérée à Lowett, y compris la rédaction de ce texte transmis à la presse.

Katsek paraissait sincèrement effondré. Il n'arrêtait pas de se masser d'un air accablé le haut du crâne, là où sa calvitie lui avait provisoirement laissé une certaine abondance de cheveux.

- Je n'y comprends rien, mais vraiment rien, répétait-il avec une sorte d'obstination mêlée de désarroi. Pourquoi, diable, a-t-il tiré sur ce flic ? Ses papiers étaient en règle et il était à l'abri de toutes les enquêtes éventuelles. Je donnerais bien un doigt de ma main pour savoir ce qui a pu se passer.

Coplan aurait pu le lui expliquer : Ralph avait été abattu froidement, délibérément, sans sommations. Tout le reste n'était que pure invention.

Maintenant, Francis attendait la suite. La mort subite du rouquin allait-elle, oui ou non, donner les résultats escomptés ?

Katsek resta muet et tourmenté pendant un long moment. A la fin, il se leva et il se mit à déambuler dans l'étroite cuisine, les mains enfoncées dans les poches de son blouson de cuir, les paupières à demi fermées, l'air absent, lointain.

Cessant brusquement de marcher, il se tourna vers Francis et il le dévisagea :

- Écoute-moi, Rush. Je me goure pas souvent quand je juge un mec et je crois que je peux compter sur toi, hein ? Si t'es d'accord, tu prendras la place de Ralph. Je suppose que t'es encore capable de conduire une bagnole ?

- Ben, ça ne s'oublie pas, j'imagine ? grogna Coplan.

- On va se débrouiller pour faire mettre la licence de Ralph à ton nom.

- Hé, minute, objecta Francis. Faudrait pas perdre de vue mon casier judiciaire.

- T'en fais pas, on s'arrange. On a des amis dans l'administration. Seulement je veux être régulier : si tu deviens mon lieutenant, tu entres dans le secteur dangereux.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- C'est pas sorcier : ça veut dire qu'il y a deux sortes de boulot chez nous. Les trucs courants, d'une part, et le travail spécial, d'autre part. On travaille par groupes séparés, par équipes de trois ou quatre gars maximum. Il y a le groupe de Dave, le groupe de Jack, le groupe de Bert et puis nous. Dave et nous, c'est le secteur dangereux. Les autres ne s'occupent que des affaires normales.

- Je ne pige toujours pas la différence, émit Francis, sincère.

- Nous, en sous-main, on intervient dans une combine de renseignements, si tu vois ce que je veux dire. C'est plus délicat, mais ça rapporte gros. Et l'astuce est la suivante : en cas de pépin, ni les gens du Yard ni ceux de l'I.S. ne peuvent découvrir le pot aux roses. On peut nous accuser de trafic, d'escroquerie, de contrebande, de tout ce qu'on veut, mais personne ne pourra jamais nous coller une inculpation d'espionnage sur la bosse. Les activités

du premier palier servent d'écran à celles, plus importantes et plus rentables, du second palier. T'as suivi le topo, cette fois-ci ?

- Ben, merde, laissa tomber Coplan, sidéré. Cette combine d'espionnage, c'est quoi en somme ? J'aime pas beaucoup sortir de ma spécialité, moi.

- Te fais pas de bile, ton boulot sera le même qu'un boulot habituel : recevoir des tuyaux et les faire passer plus loin.

Coplan, le front plissé, hasarda :

- Le coup de l'autre soir, avec la bague et la gonzesse ?

- Oui, exactement. Mais dorénavant, tu feras le truc dans les deux sens. Au lieu de faire la transmission, tu devras aussi t'occuper de la réception. C'était Ralph qui était chargé de cette partie-là. Bien entendu, le tarif ne sera plus le même. T'auras cent livres à chaque passage.

- Mince ! s'exclama spontanément Coplan. C'est dommage pour le pauvre Ralph, mais puisqu'il faut de toute façon le remplacer, je ne suis pas fâché d'être son successeur.

Katsek opina en silence, reprit son va-et-vient méditatif pendant un instant, s'arrêta de nouveau.

- Y a quand même encore une chose que je dois te dire, Rush. Tu vas gagner beaucoup plus de fric, mais les risques sont en proportion, faudrait pas l'oublier. Nous savons que le Yard et l'I.S. ont mis leurs meilleurs limiers à nos trousses. Par conséquent, un mot de trop ou une erreur de manœuvre, ça ne pardonne pas. Et il ne s'agit pas seulement de toi, de nous, mais de toute l'organisation.

Le visage de Francis se ferma.

- Les années de taule, ça rend un homme prudent et muet, prononça-t-il sur un ton assez froid.

- Si tu travailles comme tu l'as fait l'autre soir, quand tu as neutralisé le mouchard de Peel Street, tout ira très bien.

Katsek se tourna vers Betsy.

- Si t'allais faire un tour pour prendre l'air, la môme?

- Je ne suis pas habillée.

- Eh bien ! mets tes frusques et presse-toi. Faut que je sois seul avec Rush dans dix minutes.

- Bon, bon, je m'habille, fit-elle, vaguement offensée.

Elle s’enferma dans la chambre à coucher.

Un quart d’heure plus tard, lorsqu’ils furent seuls, Katsek expliqua à Coplan :

- Un rendez-vous est prévu aujourd’hui, à onze heures, devant Swaythling Station. Tu prendras la bagnole de Bert et t’iras te mettre devant la gare, en face des taxis. A onze heures cinq, tu verras sortir de la gare une poupée blonde, grande, bien balancée, élégante comme une princesse. Tu iras au-devant d’elle et tu lui diras discrètement que tu viens la chercher de la part de Mr Simon. Tu l’embarqueras et elle te dira où tu devras la conduire. C’est tout. Elle oubliera quelque chose dans la bagnole, soit un paquet de cigarettes soit un paquet de bonbons. Ramène simplement la voiture chez Bert, je m’occuperai du reste.

- Entendu, acquiesça Coplan.

- Une seconde, ajouta vivement Katsek, y a encore un petit détail à régler.

Il déboutonna sa veste de cuir, sortit deux stylos à bille de couleur rouge et un petit insigne. Il remit les objets à Francis en stipulant :

- Tu mets ces deux stylos bien en vue dans la petite poche de poitrine de ta veste et l’insigne à ta boutonnière. La poupée en question sait ce que ça veut dire.

A onze heures moins cinq, Coplan débarquait d’une Austin bleu marine devant la station de Swaythling, tout à fait au nord de la ville.

Pendant dix minutes, il se balada paisiblement. A onze heures cinq, il vit apparaître la femme blonde dont Katsek avait parlé avec tant d’admiration.

A juste titre, d’ailleurs. Grande, élancée, svelte, vêtue d’un manteau beige, elle avait un de ces visages dont l’exceptionnelle beauté réside davantage dans le rayonnement d’une sensualité interne que dans la régularité des traits. Ses cheveux blonds retombaient en boucles soyeuses sur ses épaules. Ses grands yeux, d’un bleu profond, sa bouche ourlée, voluptueuse, ses joues

légèrement creusées par une sorte d'ardeur intime et secrète évoquaient on ne sait quelles images luxurieuses.

Francis s'avança vers elle en écartant les pans de sa gabardine afin de bien montrer les deux stylos et l'insigne, l'insigne qui devait être celui d'un club de football et qui n'avait probablement aucune signification en soi.

Immobile à la sortie de la gare, la blonde vit Coplan et le regarda. Il murmura :

- Je viens vous chercher de la part de M. Simon.

- Comme c'est gentil de sa part d'avoir envoyé quelqu'un, répondit-elle, souriante.

Elle l'accompagna jusqu'à l'Austin.

- Vous me déposerez chez Freddy, indiqua-t-elle. C'est le coiffeur de Denzil Avenue, connaissez ?

- Je trouverai.

- C'est à gauche, dans Onslow Road.

Francis démarra. Dans le rétroviseur, il examina discrètement sa jolie passagère. Une onde chaude le parcourut. Assise sur la banquette, les jambes croisées, le manteau ouvert, la sirène blonde montrait des genoux et des cuisses qui donnaient le vertige. Quant à son buste, un simple coup d'œil suffisait pour confirmer que la splendeur des jambes donnait une idée valable quant à la perfection de l'ensemble. Son chemisier de soie, du même bleu profond que ses yeux, moulait une poitrine arrogante, ferme et pointue, d'un galbe éblouissant.

Qui était-elle ? D'où sortait-elle ? Pas la première venue en tout cas !

Francis se sentait dévoré de curiosité.

Une chose était indiscutable : quel que fût le rôle joué par cette créature-là dans l'affaire Briflyco, sa simple présence créait instantanément un secteur dangereux ! Avec ses lèvres fascinantes, ses seins provocants, ses jambes divines, cette gourmandise charnelle inscrite dans sa physionomie, c'était un ange du diable.

Quand il se pencha derechef pour la contempler dans le rétroviseur, il éprouva un petit choc. Elle s'était inclinée légèrement

et, avec un déhanchement qui soulignaient la flexibilité de sa taille, elle le regardait, lui, de ses grands yeux étrangement attentifs.

Leurs regards se croisèrent dans le rétroviseur. Elle se redressa et questionna :

- Il y a longtemps que vous travaillez pour M. Simon?

- Oui, dit-il sans se retourner.

- C'est la première fois que je vous vois.

- Je remplace un copain.

Elle opina en silence.

Coplan vira sur la gauche et repéra, de loin, l'enseigne du coiffeur Freddy.

Il ralentit, se rangea devant l'immeuble et stoppa. La passagère ne lui laissa pas le temps de débarquer pour ouvrir la portière. Preste et agile, elle posait déjà le pied sur le trottoir.

- Merci ! lança-t-elle en filant vers la boutique du coiffeur.

Avant de redémarrer, Francis jeta un coup d'œil sur le siège arrière. Une boîte de cigarettes Capstan était restée à demi coincée entre le coussin et le dossier de la banquette.

CHAPITRE IX

La tentation était forte. Prendre cette boîte, l'examiner, vérifier son contenu...

Non. Ce n'était pas le moment de lâcher la proie pour l'ombre. Katsek avait été formel : reviens simplement avec la bagnole chez Bert.

Au reste, même en admettant que le contenu de cette boîte de Capstan révélât des choses importantes, ce qui comptait surtout, c'était de connaître la totalité du mécanisme de l'affaire Briflyco.

Cette affolante pin-up n'était - ne pouvait être - qu'un maillon de la mystérieuse chaîne forgée par l'énigmatique M. Simon. De toute évidence, cette fille n'avait aucun contact direct avec les bureaux d'études de la British Flying Company. Elle n'était, elle aussi, qu'un relais.

Au bout de Denzil Avenue, Francis vira à gauche, puis une seconde fois à gauche, puis à droite dans Bevois Vally Road.

Là, il eut une surprise. Rangée le long du trottoir d'en face, une petite Morris noire déboîtait pour s'insérer dans la circulation. Au volant de cette Morris, Katsek en personne !

Coplan réalisa qu'il avait bien fait de ne pas s'occuper de la boîte de cigarettes abandonnée par la blonde. Katsek avait-il assisté à l'arrêt devant la boutique du coiffeur ? Ou bien, hypothèse plus vraisemblable, avait-il placé dans les parages immédiats du coiffeur un observateur qui avait pour mission de contrôler la bonne exécution des ordres ?

Dans tous les cas, une curiosité intempestive de la part de Bob Rush aurait été doublement remarquée : par la surveillance et par le minutage. Et Coplan jugea qu'il avait été bien inspiré de refouler son envie.

La prudence de ces types était décidément diabolique ! On sentait la présence d'un cerveau de tout premier ordre dans ce rigoureux mécanisme : tout était compté, réglé, combiné au quart de poil.

La Morris de Katsek arriva au garage de Priory Road environ sept ou huit minutes après le retour de Coplan. Sans le moindre commentaire, Katsek s'appropria la boîte de cigarettes Capstan qu'il fourra dans la poche de son blouson.

- Terminé pour toi, Rush, dit-il à Francis. Tu peux retourner chez toi. Je viendrai te voir vers sept heures pour mettre la sortie de ce soir au point.

- Entendu. Je prends l'Austin ?

- Non, tu rentres à pied. J'ai besoin de cette bagnole.

Coplan quitta le garage.

Après le passage de St-Denys, il entra dans un pub de South Road et il inspecta ses arrières afin de contrôler si nul promeneur insistant ne l'avait suivi. Il but un verre de bière en vitesse, après quoi il se mit à la recherche d'un téléphone. Il fixa son choix sur la cabine publique de St-Denys Station.

Tout de suite, il eut le capitaine Lowett au bout du fil.

- Résultats plus que satisfaisants, annonça-t-il à l'officier de l'I.S. J'avais prévu quelques jours avant d'être nommé à la place de Ralph Widson, mais j'ai pris la succession immédiatement. Je viens de faire ma première mission et j'ai un travail urgent pour vous. J'ai conduit, il y a une petite demi-heure, une jeune femme blonde chez le coiffeur Freddy, à Densil Avenue. Il s'agit d'une superbe créature aux grands yeux bleus, à la bouche sensuelle et aux formes voluptueuses. Elle porte un chemisier bleu, une jupe noire et un manteau beige. Vous ne pouvez pas vous tromper : c'est une de ces beautés qui ne vivent que pour le luxe et le plaisir. Ses boucles blondes retombent sur ses épaules. Il faut absolument découvrir qui elle est, d'où elle sort, ce qu'elle fabrique et le milieu qu'elle fréquente. Seulement, méfiez-vous : d'après ce que j'ai deviné, c'est une femme intelligente, attentive et rusée. Pour l'amour du ciel, ne vous faites pas repérer !

- Je m'occupe d'elle instantanément. Rappelez-moi en fin d'après-midi.

- Oui, si je le peux, promit Coplan en raccrochant.

Après un déjeuner aussi rapide qu'exécrable dans un modeste restaurant de Bernard Street, Coplan regagna son appartement.

Les derniers événements avaient fait monter son moral en flèche. Enfin, quelques lueurs commençaient à pointer à l'horizon ! Ce n'était pas encore l'éblouissante lumière de la révélation, mais ce n'était plus tout à fait le cirage opaque.

Paresseusement couché sur son lit, une Craven à portée de la main, Francis mit de l'ordre dans ses idées. Peu à peu, le puzzle prenait figure.

Dans son esprit, Coplan voyait les choses d'une manière presque géométrique. Le schéma pouvait se dessiner comme suit : une première ligne horizontale représentait le palier numéro un de l'édifice. A ce niveau-là, deux équipes se consacraient exclusivement aux activités habituelles de la pègre : trafics divers, fraudes, contrebande, etc.

Au-dessus de cette première ligne, une deuxième ligne : le palier où se situaient Dave et Katsek, le secteur dangereux, c'est-à-dire les opérations d'espionnage. Réception et transmission des secrets dérobés dans les bureaux d'études de la British Flying. En cas de coup dur, les activités du premier palier servaient d'alibi aux gens du secteur dangereux. On pouvait certes les coincer et les condamner, mais le mécanisme précieux de la trahison demeurait à l'abri.

Au sommet de l'édifice, le troisième et ultime niveau : M. Simon, chef d'orchestre invisible dont la baguette dirigeait, harmonisait et coordonnait l'ensemble.

Quant à la trame essentielle de l'affaire, les éléments n'étaient pas encore assez nombreux ni assez concrets pour s'en faire une vision définitive.

Il était probable que, d'une part, les secrets de la Briflyco arrivaient d'une façon mystérieuse jusqu'à la superbe blonde, et que, d'autre part, ils s'en allaient vers on ne sait quel destinataire choisi par M. Simon afin d'être acheminés au-delà du Rideau de Fer.

A dix-sept heures vingt-cinq, Coplan sortit, fit quelques tours dans les environs de Queens' Park, constata que nulle ombre ne lui collait aux talons, fila aussitôt vers Terminus Station où il s'enferma dans une cabine téléphonique.

Le capitaine Lowett montait la garde près de son téléphone et il répondit à l'appel avec une promptitude remarquable.

Après un rapide échange des mots de passe convenus, le Britannique révéla :

- Votre élégante déesse blonde se nomme Tania Fassler. C'est une artiste de la cuisse, je veux dire une danseuse. Son nom de théâtre est Danika Zalera. Depuis trois ans, elle fait les boîtes de la côte, de Lyme Regis à Littlehampton. Pendant la mauvaise saison, elle s'exhibe entre Bournemouth, Southampton et Portsmouth. Elle a beaucoup de succès. On peut coucher en y mettant le prix. Selon les renseignements, la fille serait d'un caractère plutôt fantasque et capricieux. Elle a un domicile fixe dans une villa qui se trouve à

Chilwroth et dont elle est officiellement propriétaire. Elle n'y va pas régulièrement, vu qu'elle a loué une suite à l'hôtel Woodlands Palace. Célibataire, pas de casier judiciaire, c'est tout.

- Intéressant, commenta Francis, laconique.

- Attendez, je viens d'obtenir les informations que vous m'aviez réclamées concernant la nommée Betsy Sowers. Je suppose que cela vous intéresse toujours ?

- Bien sûr !

- Elle est femme de chambre dans une pension de famille de Beech Avenue : la pension Hambleside. Mais cette profession honorable sert surtout de couverture à une activité moins respectable, car nous savons que la fille se livre discrètement à la prostitution dans le quartier du port. Elle est mariée avec un certain David Krenner, jardinier chez le comte Baranelli à New Castle. Elle a un frère, William Sowers, qui est employé au chantier naval. Rien au casier judiciaire pour ces trois oiseaux-là non plus.

- Ils sont fortiches, grommela Coplan. Et le pauvre superintendant Balkins qui croyait avoir dressé la carte complète des truands de Southampton !

- Ne dites pas de mal de Balkins, fit Lowett, acide. C'est quand même lui qui a fini par dénicher la piste de Tom Spears.

- C'est ma foi vrai, reconnut Francis.

- Rien d'autre à votre service ?

- Si, dit Coplan. Il me faudrait le plus vite possible une convocation émanant des autorités de Ludlow. Une convocation pour une histoire de témoignage, par exemple. Et n'oubliez pas que les déplacements des témoins sont payés par l'administration.

- Quelle est votre idée?

- J'ai besoin de disparaître pendant deux ou trois jours et je désire filer en catimini. Si j'ai une raison tout à fait officielle, cela n'étonnera pas mes petits amis. Vous saisissez ?

- Vous aurez cela dans les vingt-quatre heures. A propos, on m'a montré votre fiche civile : vous êtes inscrit comme exerçant la profession de monteur-électricien dans un garage de Priory Road et vous êtes domicilié chez votre patron.

- O.-K. C'est conforme à mon statut actuel.

- Bon, je m'occupe de votre convocation.
- All right ! A bientôt, capitaine !
Coplan raccrocha et rentra chez lui. Les indications fournies par Lowett n'étaient pas dénuées d'intérêt, bien au contraire. Dans la mesure même où Betsy n'avait jamais fait la moindre allusion à son emploi de femme de chambre à la pension Hambleside ni à son mari légal, cela pouvait signifier que ces choses-là étaient secrètes. Et, par conséquent, à vérifier à la loupe.
A présent que le rôle du soi-disant Bob Rush était bien cadré, Coplan avait hâte de récupérer sa liberté de mouvements. Mais Katsek avait fait allusion à une sortie nocturne...
Pour entretenir sa forme et sa bonne humeur, Francis rapporta une bouteille de Gilbey's gin, une boîte de sucre en poudre et des citrons. Avec ces ingrédients, il se confectionna religieusement un gin-fizz de derrière les fagots. Rien de tel que le gin et le jus de citron pour neutraliser les effets néfastes de l'humidité de novembre. Le crépuscule qui commençait à s'appesantir sur la ville laissait précisément présager une fameuse purée de pois pour la nuit.
Au moment où Francis dégustait la première gorgée de son gin-fizz, la porte s'ouvrait et un grand type au faciès anguleux, aux cheveux calamistrés, aux yeux gris et au torse énorme, faisait son apparition.
- Salut ! lança-t-il d'une voix rocailleuse. Jo n'est pas encore là ?
- Qui êtes-vous ? questionna Coplan, assez sec.
- Dave Krenner. Vous êtes Bob Rush ?
- Oui.
- Jo m'a donné rendez-vous ici.
Il jeta un coup d'œil à la montre qui ornait son gros poignet velu, et il marmonna :
- Je suis un peu en avance, faut dire.
- Un verre ? proposa Francis.
- Sûr !
Le malabar fit quelques pas dans la pièce, très à l'aise et parfaitement décontracté. Il devait connaître cet appartement comme sa poche, cela se voyait.
Il grommela :

- Betsy va s’amener aussi. Elle a quelque chose à remettre à Jo.

C’était donc là le mari légal de Betsy : David Krenner, Dave pour les intimes, jardinier chez le comte Baranelli au château de Netley, à New Castle.

C’était lui qui avait organisé la jonction des deux groupes lors du déchargement nocturne.

- Cheerio, dit Coplan en poussant un verre de gin-fizz vers le costaud.

- Cheerio, répondit l’autre.

Tout en buvant, il fronçait progressivement ses sourcils touffus et il scrutait de plus en plus attentivement Coplan.

Il déposa son verre, s’essuya la bouche d’un revers de main, articula d’une voix indécise :

— C’est marrant. J’ai l’impression de t’avoir déjà vu quelque part, toi.

Rien qu’à la physionomie du gorille, Francis devina ce qui se passait dans le crâne de ce dernier : de toute évidence, ce devait être lui qui avait tiré sur Lowett après la visite au pavillon de Balkins.

Dans un éclair, Coplan réalisa qu’il était en danger de mort. Car cette crapule n’allait pas tarder à se remémorer très exactement dans quelles circonstances il avait vu ce Bob Rush qu’il continuait à scruter d’un œil plus dur que la pierre.

Soudain, en effet, Krenner émit une sorte de grognement effaré et il plongea la main dans sa veste pour exhiber un Colt à canon court. Mais avant qu’il ait eu le temps de dégager le cran de sûreté de son arme, Coplan avait foncé. D’un violent coup de tête au creux de l’estomac, il bouscula l’hercule et le ceintura pour le suivre dans sa chute. Le nommé Dave, pris de vitesse par cette attaque foudroyante, dégringola lourdement sur le dos, entre la table et une chaise. Coplan, au prix d’un effort surhumain, parvint à rester accroché à son adversaire et réussit à lui assener un coup de poing brutal au poignet. Le Colt tomba sur le sol.

Mais Krenner, assuré d’avoir l’avantage du poids, ne se souciait pas trop de son revolver. D’une secousse, il s’arc-bouta et il se retourna d’une seule pièce en se laissant choir. Francis exécuta une pirouette et retomba durement au sol.

Krenner, d’une voix étranglée par la rage et par l'effort, haleta :

- Attends, salaud, tu vas voir ce...

Au moment précis où il cambrait son torse puissant pour surplomber son antagoniste, celui-ci, avec un sang-froid fantastique, lançait en l’air ses deux jambes écartées et les refermait comme les deux branches d’une tenaille autour du corps de son ennemi. Simultanément, avec une virtuosité implacable, il se soulevait et, des deux mains, il harponnait le cou de Krenner dans un necklock irrésistible.

Pris au piège, le malabar tenta de se redresser en prenant appui sur ses coudes ; mais plus il se secouait plus il augmentait involontairement l’efficacité de la clé que Coplan lui verrouillait autour du cou.

Krenner, la poitrine gonflée comme un soufflet de forge, se mit à râler sourdement. Ses vertèbres commençaient à ployer, malmenées par les brusques à-coups que Francis prodiguait en resserrant au maximum l’étau de ses mains.

Les yeux gris du tueur professionnel se voilaient. Cependant, il avait encore de la ressource. Et Coplan se rendit compte soudain de la manœuvre désespérée que le truand allait risquer. A moitié strangulé, la respiration bloquée, celui-ci avait encore la force de déplacer millimètre par millimètre sa main gauche qui s’approchait du Colt. Si la mort ne survenait pas entre-temps et si cette main parvenait à atteindre le revolver, les rôles seraient renversés.

Francis rassembla toute son énergie. Avec une grimace qui trahissait l’intensité de son effort, il tenta de faire craquer la nuque coriace de Krenner. Il n’y avait plus que quelques centimètres entre les doigts avides du colosse et le Colt dont le canon d’acier luisait.

CHAPITRE X

Alors que Coplan se voyait perdu, il entendit un cri d’effroi et il vit devant ses yeux la silhouette de Betsy. Presque immédiatement après, une détonation assourdie secoua l’air de l’appartement.

Francis perçut le bref raidissement de son adversaire, suivi d'un affaissement lourd. Il relâcha sa prise, se dégagea, se redressa en titubant, regarda le corps de Krenner puis dévisagea Betsy qui, adossée contre le mur, les yeux rétrécis, blanche comme une morte, restait là, pétrifiée, le Colt fumant à la main.

Coplan, ramenant son regard vers son adversaire, se mit à gronder d'une voix frémissante :

- Le salaud, le traître.

Et, arrachant l'arme des mains tremblantes de Betsy, il tira encore deux balles dans la nuque du géant.

Cette fois, le nommé Dave ne parlerait plus, sûrement plus !

Betsy balbutia d'une voix à peine audible :

- Il..., il a voulu te tuer ?

- Oui, grinça Francis en avalant sa salive. Il est sans doute devenu cinglé ? Il s'en est fallu de peu ! Sans toi, j'étais cuit !

Katsek, pâle et hors d'haleine, fit irruption dans la pièce.

- C'est ici qu'on a tiré ? haleta-t-il. Est-ce que vous... ?

Il se tut et s'arrêta net en découvrant le corps de Krenner étalé à plat ventre sur le sol.

Betsy glapit d'une voix suraiguë :

- Il a voulu descendre Bob ! Je suis arrivée juste à temps.

- Hein, quoi ? rugit Katsek. Qu'est-ce que tu racontes ?

Dans sa face ronde et bouffie, ses petits yeux brillaient comme des braises. Il se pencha sur le corps de Dave, mais il se redressa aussitôt : il avait vu les deux trous dans la nuque épaisse du géant.

- Il est... foutu ? fit-il bêtement en dévisageant tour à tour Betsy et Francis.

Ce dernier opina d'un bref hochement de la tête.

Katsek, à la fois perplexe et atterré, questionna d'une voix rauque :

- Vous vous êtes bagarrés ?

Coplan haussa les épaules.

- Même pas, laissa-t-il tomber en esquissant une grimace qui traduisait un mélange de colère et de totale incompréhension. Il s'est amené ici en me disant que Betsy allait arriver. Je lui offre un verre de gin, on trinque, et il me dit brusquement d'un air hargneux : « *Si*

tu continues à coucher avec ma femme, je me foutrai en rogne un de ces quatre matins et je te buterai, compris ? » Je lui réponds que je ne connais pas sa femme et que je ne l'ai même jamais vue ! Là-dessus, il sort son Colt en gueulant que je ne me contente pas de le faire cocu mais que je me paie sa tête par-dessus le marché ! Quand j'ai vu qu'il allait vraiment me tirer dessus, j'ai essayé de le ramener à la raison. Heureusement que Betsy est arrivée, sinon j'étais fichu.

La tête inclinée, Katsek grommela entre ses dents :

- Fort comme un taureau mais bête comme un âne. A croire qu'il devenait cinoque ces derniers temps.

Betsy intervint d'une voix morne :

- Il était dingue de jalousie. Si M. Simon ne m'avait pas défendu d'habiter au château, ça ne serait jamais arrivé. Je faisais de lui tout ce que je voulais.

Katsek avait tressailli. Il se tourna vers Betsy et il l'apostropha d'une voix sifflante :

- Toi, tu ferais mieux de la boucler, espèce de gourde ! Va faire un tour dans la rue pour voir si les coups de feu n'ont pas ameuté les gens.

Betsy avala l'affront sans broncher. Elle se dirigea vers la porte, mais Katsek la rappela :

- Minute ! Et la bague ?

Elle revint sur ses pas, ouvrit son sac et en extirpa une grosse bague en or qu'elle remit à Katsek, qui la fit disparaître dans une des poches de son blouson de cuir.

Francis avait eu le temps de voir le bijou et l'avait reconnu : c'était la bague qui avait servi à la transmission lors de sa première mission.

Betsy s'en alla. Coplan questionna à mi-voix, en désignant le cadavre :

- Qu'est-ce qu'on en fait ?

- On va le descendre à la cave. Brown s'en occupera. Mais tout cela est bien emmerdant, tonnerre de Dieu ! En moins de quinze jours, ça nous fait quatre copains de liquidés.

Francis reprit avec aigreur :

- J’avais plus le choix : c’était lui ou c’était moi.
Katsek marmonna :
- Oh, pour dire la vérité, c’est pas une grande perte ! Ce veau n’a fait que des conneries depuis quelques semaines. Pour citer un exemple, c’est lui qui a contacté Spears dans un bistrot qui n’était pas sûr. Après ça, il a fait le zouave en protégeant la rencontre, tant et si bien que les flics nous ont possédés. Pour éviter de la casse, on a été obligé d’éliminer Spears nous-mêmes. Et là encore, est-ce que ce grand con ne s’amuse pas à démolir une demi-douzaine de flics à la mitraillette ! Le lendemain, le patron lui confie un boulot tout mâché : supprimer un officier du Yard et deux limiers de l’I.S. Cet abruti ne réussit que la moitié du programme ! Vrai de vrai, ça nous fera pas tort d’être débarrassés de cet imbécile. Depuis des semaines et des semaines que je répète au patron que la bêtise de Dave doit fatalement nous attirer des pépins.
- Pourquoi le gardait-il dans l’équipe alors ?
- Il se sentait en sécurité à cause de la force physique de Dave et il ne voulait absolument pas s’en défaire ! Mais la force physique sans un minimum de cervelle, c’est du vent.
Coplan hasarda :
- Si j’ai bien pigé ses salades, Betsy était sa poule ?
- Ils étaient mariés ensemble. Ils l’étaient déjà quand le patron les a embrigadés. Comme Dave était soi-disant jardinier en service au château du patron, celui-ci ne voulait pas qu’elle vive avec son mari pour ne pas attirer l’attention.
- Attirer l’attention de qui ?
- De la police, pardi !
- Mais pourquoi ?
- Parce que Betsy a toujours fait le tapin et qu’elle est probablement fichée au Yard.
- Elle fait le trottoir et son mari est jaloux? s’étonna candidement Francis.
- Oui, tu te rends compte un peu ! Je te dis que ce type était dingue. Mais je ne saisis quand même pas pourquoi il a voulu te flinguer sans m’en parler.
Betsy fit une entrée discrète.

- Y a pas de pétard dans le voisinage, annonça-t-elle. Les riveteuses électriques de la South Mechanical marchent à plein et font un boucan à tout casser. Personne n'a rien pu entendre. J'ai demandé à Lem Brown de s'amener.

- Bon, acquiesça Katsek. Faut que je file dare-dare annoncer la nouvelle là-bas et changer les plans pour ce soir. Tu feras la balade, Betsy, Bob et moi, on fera la couverture. Ne bougez pas d'ici tous les deux, je reviens dans une heure.

Il sortit sans un ultime regard pour le cadavre.

Cinq minutes plus tard, un gros type chauve et rougeaud arriva. Francis reconnut le boucher qu'il avait entrevu à plusieurs reprises dans la boutique du rez-de-chaussée.

- Salut, grogna le boucher, visiblement de mauvais poil.

Il s'avança dans la pièce, contempla le cadavre et marmonna avec dégoût :

- C'est du propre, sacrénom. Si vous continuez à ce train-là, on finira par se faire tous épingler, c'est moi qui vous le dis.

Betsy lui jeta :

- Cause pas tant et fais ton boulot, gros lard. Du moment que ça t'enrichit, pourquoi tu rouscailles, hein ?

- Je rouscaille parce que vous y allez un peu fort, protesta le boucher. Ce que je touche pour risquer la corde, c'est pas assez. Tu peux le dire de ma part à ton patron. On n'est pas en Italie ici !

Avec une monstrueuse tranquillité, Betsy ouvrit le petit placard qui se trouvait sous l'évier de la cuisine. Elle s'arma d'un seau et d'une brosse tout en maugréant :

- Il a saigné comme un porc, ce gros dégoûtant. Je vais pouvoir turbiner dur pour nettoyer tout ça.

Francis passa dans la chambre à coucher et ferma résolument la porte de communication.

Après avoir allumé une cigarette, il tira de sa poche le Colt de Dave Krenner. Une belle pièce, ma foi. Il fourra l'arme sous son oreiller et il s'allongea sur le lit.

Il avait eu chaud. Et le pire, c'était qu'une histoire du même genre pouvait encore se reproduire avant la fin de la nuit, car Dave n'était sûrement pas seul lors du mitraillage de la voiture de Lowett.

En revanche, deux ou trois points se trouvaient pour ainsi dire éclaircis à présent. Par bribes et morceaux, Katsek, Betsy et le sinistre boucher avaient laissé échapper quelques informations assez instructives. Sauf erreur, l'énigmatique M. Simon devait se confondre avec l'italien Baranelli, le châtelain de Netley au service duquel feu Dave Krenner occupait les fonctions du jardinier.

Le puzzle s'enrichissait petit à petit.

Les événements de la soirée n'apportèrent rien de nouveau.

Cette fois-ci, la transmission de la bague s'opéra près de Sholing Station, à l'est de la ville. Et ce changement de quartier démontra une fois encore à quel point chaque manœuvre était entourée de soins.

A cause du brouillard, Coplan ne fut pas en mesure de repérer avec précision la silhouette de la personne à laquelle Betsy remit le bijou. Ce n'était pas la femme mûre de l'autre soir, mais un homme vêtu d'un pardessus de ratine noire et coiffé d'un feutre foncé.

Dans un sens, Francis admirait les précautions infinies que prenait M. Simon. Pour s'y retrouver dans ces continuels changements de secteurs géographiques, les hommes de Scotland Yard auraient dû posséder de véritables dons de divination !

En tout état de cause, l'affaire était claire : les renseignements que la belle Tania avaient apportés dans la boîte de cigarettes Capstan, Betsy les avait fait suivre. Dans le chaton de la bague, rien de plus aisé que de loger des microfilms sur lesquels étaient imprimés les secrets de la British Flying Company.

Lorsque Coplan et Betsy se retrouvèrent, à onze heures du soir, dans l'appartement de Latimer Street, le souvenir de Dave Krenner semblait déjà enfoui dans la nuit des temps. A tel point que Francis ne put résister à la tentation de sonder un peu la fille à ce sujet. Ils étaient couchés côte à côte dans le lit et Betsy, avec une impudeur qui lui allait bien, attendait avec impatience que son amant eût achevé de fumer sa dernière cigarette.

Enfin, il écrasa son mégot dans le cendrier et transféra celui-ci sur la chaise qu'il avait approchée du lit. Prenant la femme dans ses bras, il murmura :

- Sans toi, ma poulette, je ne serais pas dans ce plumard en ce moment.

- Oui, ça me flanque les jetons rien que d'y penser, dit-elle en frémissant.

- Tu ne m'avais pas dit que c'était ton mari.

Elle éluda ce reproche :

- Je ne l'ai jamais aimé. C'était une brute et il faisait l'amour comme une brute, sans jamais se soucier de ce que je pouvais ressentir. Au début, j'avais peur de lui. Mais après, j'ai trouvé la manière de le mener. Il était terriblement fort, et encore plus bête que fort... Toi, c'est pas pareil. Tu es intelligent et sentimental. Le premier soir que je t'ai vu, dans le bistrot, j'ai eu le coup de foudre. C'est des choses qu'on sent mais qu'on ne peut pas expliquer, pas vrai ?

- Oui, t'as raison.

- J'ai pas hésité, tu l'as vu : j'ai ramassé le flingue et j'ai tiré sur Dave.

Elle eut comme un gloussement de plaisir et elle ondula contre lui, l'aguichant du contact de sa nudité déjà avide.

- Caresse-moi, mendia-t-elle à mi-voix. C'est si bon d'être dans tes bras.

Elle ferma les yeux, se mouilla les lèvres du bout de la langue, soupira en s'abandonnant aux premières vagues de jouissance qui l'envahissaient.

Difficile de prolonger la conversation dans des circonstances pareilles.

Jo Katsek se trouvait au garage de Priory Road quand, le lendemain, la distribution postale apporta la convocation officielle adressée à Robert Rush, monteur-électricien.

Bert Shale, Katsek et Francis prirent connaissance en même temps du papier qui mettait le nommé Robert Rush en demeure de se rendre à Ludlow dans le plus bref délai pour témoigner devant le juge Morrisson chargé d'instruire une affaire qui s'était déroulée naguère au centre pénitentiaire de la ville.

Coplan se mit à pester :

- Sacré nom d'un chien, y peuvent pas me foutre la paix, ces emmerdeurs ! Y en a marre ! J'ai tiré cinq ans et ça me suffit bien ! Leurs histoires, je m'en balance. Je n'ai pas du tout l'intention d'y aller !

Le garagiste et Katsek se récrièrent en chœur :

- Fais pas l'andouille, Rush !

Katsek précisa :

- Si tu veux continuer à travailler avec nous, faut que tu sois en règle, pas d'histoire. Faut que t'y ailles.

Et Bert Shale ajouta :

- Bon Dieu, Rush, rends-toi compte que si tu n'y vas pas, je suis sûr d'avoir de la flicaille ici dans les quarante-huit heures! Faut pas nous faire ça, mon gars ! Comme dit Jo, tu dois y aller.

Francis continua à bougonner pour la forme, mais il se rendit finalement aux raisons de ses amis.

Katsek spécifia même :

- A mon avis, Rush, tu devrais te mettre en route sans trop tarder. T'as tout à gagner en faisant preuve de bonne volonté, car ça prouve que t'es droit dans tes bottes.

Coplan prit le train de douze heures trente. Par surcroît de prudence, il s'imposa deux grosses heures de chemin de fer jusqu'à Birmingham où il passa une partie de l'après-midi à se rééquiper de la tête aux pieds : costume, chemise, chaussures, chaussettes, sans oublier une valise neuve et des cartes de visite.

Lorsqu'il débarqua de nouveau à Southampton, à neuf heures du soir, Katsek lui-même n'aurait pu assimiler son copain Bob Rush à cet officier de marine en civil qui portait un élégant collier de barbe, des lunettes à monture d'écaille et quelques rubans qui attestaient les services rendus à la patrie.

Deux tampons maxillaires achevaient de transformer du tout au tout le visage de Coplan.

Il descendit au Woodlands Palace, l'hôtel chic de la ville, retint une chambre pour dix jours. Ensuite, il sortit, héla un taxi et se fit conduire au Mermaids Follies, le music-hall où la danseuse Danika Zalera tenait depuis plusieurs semaines la vedette.

Le spectacle lui parut très divertissant. Il y eut une chanteuse noire, un ballet, des équilibristes américains, un fantaisiste soi-disant humoristique, puis, aux applaudissements des spectateurs, la superbe danseuse blonde apparut sur la scène, inondée de lumière par les projecteurs.

Comme on pouvait s'y attendre dans un programme aussi conventionnel, la belle Danika Zalera interpréta trois danses qui devaient plaire à ce public avide de banalités. Elle exécuta successivement une danse hongroise, une danse espagnole, et enfin, sur une musique de Kettelbey, une sorte de danse rituelle égypto-babylonienne qui permit à la magnifique créature de s'exhiber quasiment nue, avec simplement une collerette de perles devant les seins et un triangle de pierreries devant le sexe.

De toute manière, les clients en avaient pour leur argent. Et Francis ne fut pas loin de penser que Danika Zalera, montrée ainsi dans toute sa splendeur, éclipsait royalement bon nombre de ses concurrentes et même certaines vedettes de cinéma réputées pour la perfection de leur anatomie.

Au tableau final, l'amie de Mister Simon revint à la tête du ballet et, dans un affolant froufrou de dessous noirs, vingt-six cuisses nerveuses, agiles et satinées, dispensèrent aux spectateurs les excitantes provocations sexuelles d'un french cancan particulièrement gratiné.

Francis fila avant les dernières mesures de la musique endiablée. Il se précipita chez un fleuriste qu'il avait repéré en venant et il commanda une somptueuse corbeille de camélias rouges et blancs.

- Veuillez porter cela tout de suite dans la loge de Miss Zalera, je vous prie, expliqua-t-il. Tenez, ajoutez ma carte à l'envoi.

Il remit sa carte au fleuriste, paya la douloureuse et rentra à son hôtel.

Le lendemain, Coplan consacra sa matinée à quelques travaux d'écriture. Il rédigea notamment, à l'intention du capitaine Lowett, une série de notes « urgentes » :

1° - Prière de me faire parvenir photo et curriculum du comte Baranelli, domicilié au château de Netley, à New Castle. Me signaler, si possible, les déplacements de ce personnage, tant à l'intérieur du pays qu'à l'étranger.

2° - Prière de me faire parvenir photo et curriculum du gérant de la pension de famille Hambleside. Me fournir copie des arrivées et départs des clients inscrits au registre de ladite pension pour une période remontant aux six derniers mois.

3° - Prière de me faire parvenir copie des fiches signalétiques, avec photo, des personnes suivantes : Joseph Katsek, employé au chantier naval de Southampton ; Bert Shale, garagiste au 246, Priory Road ; David Krenner, jardinier chez le comte Baranelli, à Netley (New Castle).

4° - Prière me faire parvenir les produits chimiques détaillés sur la note annexe.

5° - Prière me faire parvenir le curriculum complet de la danseuse Tania Fassler dite Danika Zalera, ainsi qu'un plan de Chilwart avec repérage exact de la villa appartenant à cette femme.

Ayant glissé ces notes dans une enveloppe, il fourra l'enveloppe dans sa poche et il quitta l'hôtel.

Un peu avant midi, il appela Lowett par téléphone afin de lui signaler l'envoi d'un pli adressé à Mr Richardson, poste restante, Bureau n°3 à Southampton. Et il spécifia :

- J'espère obtenir vos réponses le plus rapidement possible. Vous trouverez probablement l'essentiel des renseignements que je vous demande aux fichiers de l'état civil. Quant aux produits, faites-les déposer à mon hôtel ici, au nom du commandant Anthony Deaton.

- Je m’occupe de tout cela, promit Lowett.

Histoire de s’ouvrir l’appétit, Francis s’offrit un Martini au bar même du Woodlands.

Il en profita pour bavarder avec le barman, un grand type blond d’une trentaine d’années, flegmatique et visiblement rompu aux ficelles de son métier.

Après quelques propos sur la Marine en général, Coplan évoqua sa vie à bord d’un sous-marin de la Home Fleet.

Le barman fit la grimace et grommela :

- J’aime beaucoup la mer, mais plutôt le dessus que le dessous. Franchement, bourlinguer dans un sous-marin, je ne crois pas que ça m’emballerait.

- Question d’habitude, répondit Francis. On s’y fait et on finit par aimer les plongées.

Puis, habilement, il fit dévier la conversation sur les femmes. Et, de fil en aiguille, il demanda avec un gros clin d’œil s’il y avait du gibier valable à l’hôtel.

- Oh ! ce n’est pas ça qui manque ici, assura le blond. Mais vous auriez sûrement plus de succès si vous sortiez en uniforme. On a beau dire, les femmes ont toujours un faible pour les gars de la marine.

Baissant un peu la voix :

- Si vous aimez les Françaises, vous pouvez courir votre chance. Il y a deux petites baronnes au premier étage qui me paraissent drôlement gentilles. Maintenant, si vous êtes porté sur les artistes, vous avez un morceau de roi sous la main : la fameuse Danika Zalera a une suite ici, au troisième.

- Sans blague? La danseuse vedette des Mermaids Follies ?

- Oui, mister, comme je vous le dis !

- Je l’ai vue hier dans son numéro. Seigneur, quelle fille formidable ! Elle ne doit pas être à court de soupirants.

- Paraît qu’en y mettant le prix, tout devient possible.

- Vous croyez ? s’étonna Francis.

- Faites-moi confiance, je ne suis pas mal tuyauté. Vous savez, la vie chère, ça existe aussi pour ces poules de luxe. Si elles ont l'occasion de se faire un gros cachet supplémentaire, elles ne crachent pas dessus.

Coplan eut une moue intéressée, vida son verre d'un air très songeur. Puis, payant sa consommation - avec un généreux pourboire - il gagna le restaurant qui se trouvait de l'autre côté du hall principal de l'établissement.

La belle Danika logeait au troisième étage et elle avait une réputation douteuse. Au vrai, pour une danseuse de music-hall, elle avait exactement la réputation appropriée à son état. Et cela devait faire partie des consignes de M. Simon, car une danseuse trop vertueuse aurait fini par éveiller la méfiance.

Après le déjeuner, Francis s'installa dans un des fauteuils du hall et se plongea dans la lecture des journaux. Vers les quatre heures, il vit passer la danseuse blonde qui, vraisemblablement, s'en allait prendre le thé quelque part en ville.

Du coin de l'œil, il nota l'endroit exact où le gars de la conciergerie accrochait la clé de la cliente au tableau. Dix minutes plus tard, sous un prétexte quelconque, Coplan se rendit au comptoir et constata que l'appartement de Miss Zalera était le 58.

Opérer une discrète incursion au 58 ne souleva guère de problème. Une fois dans l'appartement, Francis se livra à une perquisition attentive, minutieuse, indécelable. En pure perte... Ni un agenda, ni un carnet d'adresses, pas de courrier, rien. Même les objets personnels de la locataire avaient un côté banal et anonyme.

Coplan sortit du 58 comme il y était entré, sans se faire remarquer. Entre seize et dix-sept heures, même les filles d'étage prennent leur thé.

Ce soir-là, après le spectacle des Mermaids Follies, Coplan ne se borna pas à envoyer des fleurs. Il pria la vedette-maison de le recevoir un instant dans sa loge, faveur qui lui fut aussitôt accordée comme juste récompense des deux fastueuses corbeilles de camélias.

Les yeux brillants d'émotion derrière ses lunettes, Francis, très homme du monde, baisa la main de la danseuse. Celle-ci,

appréciant la belle prestance de son admirateur, susurra :

- J'ai été très touchée par vos fleurs...

Puis, avec un sourire à damner tous les anges du paradis :

- J'ai vu sur votre carte que vous êtes officier de marine ?

- Exact. Troisième officier à bord du sous-marin Searcher.

- En permission ?

- Oui, pour un semaine. Et je serais terriblement fier de pouvoir dire que j'ai eu l'honneur de dîner en compagnie de la célèbre Danika Zalera.

- Flatteur, gloussa-t-elle.

Avec une grâce et une féminité confondantes, elle détacha un camélia rouge de la corbeille et elle le glissa dans la boutonnière de Coplan.

- Oh ! merci, je suis comblé, bafouilla-t-il, ému. Choisissez l'endroit qui vous plaît, je suis votre humble serviteur.

- C'est bizarre, dit-elle brusquement, j'ai l'impression que j'ai déjà vu vos yeux.

- Évidemment ! Dans la salle, pendant que vous dansiez ! Je vous dévorais du regard.

- Oui, sans doute, admit-elle.

Un taxi les conduisit au Grosvenor. Et Coplan fit royalement les choses.

Il y eut un moment de confusion lorsqu'ils découvrirent qu'ils logeaient au même hôtel. Mais Francis eut le tact de ne pas forcer la dose, et il n'insista pas.

Le même petit jeu se renouvela le lendemain soir. Coplan se montra encore plus empressé, plus amoureux, et il ne tarda pas à se rendre compte qu'il n'avait qu'un mot à dire pour obtenir la suprême récompense qu'il était censé désirer. Il n'avait qu'un mot à dire, en effet. Cependant, ce mot, il ne le prononça pas.

Il avait autre chose en vue.

CHAPITRE XI

En l’espace de vingt-quatre heures, le capitaine Lowett parvint à réunir pour Coplan une documentation dont l’étendue n’aurait pas manqué d’étonner Jo Katsek et ses amis. En effet, au lieu de limiter ses investigations aux archives de l’état civil, l’officier de l’intelligence Service avait poussé la conscience professionnelle jusqu’à envoyer des appels urgents au Département des Renseignements généraux, à Londres, et même au centre d’Interpol, à Paris.

Les résultats de toutes ces recherches permirent à Francis de compléter quelques-uns des vides qui subsistaient dans sa vision de l’affaire Briflyco.

Ainsi, quand il pointa la copie des entrées et des sorties des pensionnaires de la maison Hambleside, il comprit d’emblée comment les renseignements quittaient Southampton et filaient jusque derrière le Rideau de Fer.

Un certain Walter Wieland, domicilié à Trieste, inspecteur attaché à la « Compagnie de Réassurances maritimes », de nationalité autrichienne mais voyageant avec un passeport italien, venait chaque mois passer deux ou trois jours à Southampton et descendait régulièrement à la pension Hambleside.

Or, en étudiant le portrait de la gérante de cette pension - la respectable Mrs Charlotte Watkins - une veuve âgée de cinquante ans, née Charlotte Schneider, Francis reconnut la rombière à laquelle, lors de sa toute première mission pour Jo Katsek, il avait remis la bague, un soir, à Mousehole Lane.

Nulle confusion ne paraissait possible. C’était bien cette femme d’âge mûr, au menton lourd, aux joues flasques creusées d’un sillon amer. Il ne fallait pas être très physionomiste pour reconnaître la cliente.

Enfin, pièce capitale, un bref rapport dactylographié émanant des archives secrètes de l’intelligence Service et qui avait trait au comte Enrico Baranelli.

La demande du capitaine Lowett avait été la cause d’une identification qui n’avait jamais été opérée précédemment, vérification que rien, jusque-là, n’avait d’ailleurs suscitée.

L’analyse des photos de Baranelli et le triage automatique des fiches à partir des éléments fournis par cette analyse avaient donné les résultats suivants : en dépit de certains changements de son apparence physique (coupe de cheveux, couleur des cheveux, suppression de la moustache) on pouvait affirmer à coup sûr que ledit Baranelli ne faisait qu’un avec le nommé Bruno Lovatz, ancien homme de confiance d’un diplomate décédé depuis plusieurs années.

Coplan jubilait.

Les éléments dont il disposait à présent lui donnaient pratiquement une vue panoramique de toute l’affaire Briflyco.

Lorsqu’il eut terminé sans hâte la mise au point de son passionnant dossier, Francis quitta sa chambre d’hôtel et se rendit à la grand-poste afin de téléphoner à Lowett. Celui-ci commença par s’enquérir sur un ton goguenard :

- J’espère que vous êtes satisfait de ma collaboration ?

- Vous avez fait de la bonne besogne, reconnut Coplan. A mon tour de jouer maintenant. Voulez-vous organiser dans le plus bref délai une entrevue avec sir Lewis Tennison ? Une entrevue à trois, Tennison, vous et moi. J’ai dans l’idée que nous ne sommes pas loin de mettre le point final à notre problème.

- Vraiment ? s’exclama l’Anglais, impressionné.

- Vraiment.

- Dans ce cas, je vais téléphoner immédiatement à l’île de Wight pour voir si Tennison peut nous recevoir.

- Je vous rappellerai vers quatorze heures.

- O.K.

Coplan, sous l’influence du vigoureux optimisme qui lui gonflait le cœur, s’octroya la permission, d’un déjeuner de luxe dans le plus élégant restaurant de la ville, à Clovelly Road.

Vers deux heures, il se rendit de nouveau au bureau de poste afin de reprendre contact avec Lowett. Celui-ci annonça sur un ton enjoué :

- Tennison nous attend chez lui.

- Pourquoi pas à son usine ?

- Parce que nous sommes samedi, cher ami. Les bureaux de la British Flying ferment le samedi et, par ailleurs, Tennison nous demande d'être chez lui à trois heures au plus tard. C'est l'anniversaire de son mariage et il y a évidemment une petite fête familiale à cette occasion.

- Nous allons tomber comme des cheveux dans la soupe, si je comprends bien ?

- Mais non, pas du tout. Tennison m'a déclaré que ce serait le plus beau cadeau de son existence si nous lui apportions la solution de son problème.

- Où pouvez-vous me cueillir, capitaine ?

- Prenez un taxi jusqu'à Millbrook Station. Je vous prendrai là, à l'angle de Lakeland Drive, à quinze heures précises.

- Entendu ! Tout ce que je vous demande, c'est de vous faire couvrir pour dépister une éventuelle filature. Les promenades en votre compagnie ne me semblent pas tellement sûres !

- Soyez sans crainte, j'y avais pensé. Je suis devenu très méfiant depuis l'autre jour.

Quand Lowett et Coplan arrivèrent chez le constructeur d'avions, celui-ci les attendait avec une impatience visible. En tenue de gentleman-farmer, avec ses deux chiennes setter qui folâtraient autour de lui, l'aristocrate faisait les cent pas devant le perron de son imposante demeure. L'allée centrale était encombrée de superbes voitures rangées les unes derrière les autres.

Lowett s'excusa :

- Nous sommes désolés de vous déranger un jour d'anniversaire, sir Tennison.

Tennison, les yeux brillants, leva la main en un geste de protestation :

- Me déranger ! Dites plutôt que vous m'apportez la véritable joie de cette journée !

Fébrile, il entraîna ses deux visiteurs dans le vaste bureau où il les avait déjà reçus antérieurement.

- Alors ? attaqua-t-il en arquant son sourcil droit.
Il fixa Coplan.
- Si j'en crois le capitaine, vous avez découvert la clé de l'énigme ?
- Oui, dit Francis.
- Eh bien, je vous écoute. Asseyez-vous, messieurs. Un cigare ?
Lowett et Coplan déclinèrent l'offre. Coplan prononça :
- Pour commencer, je vais vous exposer le mécanisme que nos adversaires ont mis au point pour accomplir avec le maximum de sécurité leurs néfastes opérations. A la tête de leur organisation, il y a un spécialiste de grande envergure, un espion international qui est entré dans le métier très jeune et qui a fait ses preuves. Il se nomme Bruno Lovatz, alias comte Baranelli. Cet homme est installé au château de Netley, à New Castle, où il mène la vie tranquille et studieuse du riche collectionneur qui n'a qu'une passion : celle des recherches historiques. Rien de suspect dans son comportement. Son jardinier, décédé récemment, lui servait d'agent de liaison avec les quatre groupes de truands qui exécutent ses ordres. Deux de ces groupes ont des activités illégales qui n'ont rien à voir avec le domaine de l'espionnage : trafic d'or, drogue, etc. Les deux autres groupes, en revanche, se consacrent à la réception et à la transmission des renseignements. Bruno Lovatz, lui, se tient résolument en dehors des opérations : aucun renseignement ne passe par ses mains. Il a monté la machine et il en supervise le bon fonctionnement, c'est tout.
Sir Tennison maugréa :
- Où a-t-il appris ce métier ?
- Il a été formé par un diplomate qui avait la réputation d'être un des meilleurs techniciens européens du renseignement. Il a donc été à bonne école.
- Je vois. Continuez...
- La transmission se fait sur microfilms. Elle s'opère chaque fois selon des modalités différentes, mais elles aboutissent invariablement chez Mrs Charlotte Watkins, gérante de la pension Hambleside. Tous les mois, un certain Walter Wieland, inspecteur d'assurances, arrive de Trieste à Southampton pour ses affaires et

descend à la pension de Mrs Watkins. C'est ce Wieland qui emporte les renseignements afin de les acheminer vers les bureaux d'études situés à l'Est, au-delà du Rideau de Fer. A la source, il y a la danseuse Danika Zalera, et à la sortie, comme je viens de vous le dire, Walter Wieland. Voilà le schéma général. Je suis persuadé que la danseuse ne connaît même pas le nommé Wieland et que tout se passe selon les directives de Bruno Lovatz.

Lowett et Tennison écoutaient avec avidité les explications posées de Coplan. Celui-ci reprit :

- Je suppose que vous comprenez les avantages énormes du mécanisme élaboré par Lovatz ? Imaginons, en effet, que les services du contre-espionnage parviennent à détecter une piste. Eh bien, à quelque échelon qu'on envisage la catastrophe, le rusé Bruno Lovatz demeure à l'abri de toute accusation ! Si c'est la danseuse que l'on épingle, rien ne révélera qu'elle est la complice du comte Baranelli : elle n'a jamais rencontré cet homme, du moins en Grande-Bretagne. Si c'est Walter Wieland qui se fait pincer en sortant les microfilms, on ne pourra accuser ni Baranelli - avec lequel il n'a jamais eu le moindre contact direct - ni la gérante de la pension Hambleside, pour laquelle Wieland n'est qu'un client parmi les autres. Si nous coffrons un des tueurs de l'organisation, la police pourra tout au plus démontrer qu'il est compromis dans une histoire de trafic, mais cela n'ira pas plus loin. Le comte Banarelli ne saurait être rendu responsable des activités cachées de son jardinier ou des mauvaises fréquentations de ce dernier.

Coplan se tut, et un lourd silence pesa dans la pièce. Au vrai, sir Tennison paraissait un peu ébahi. Son cigare, posé dans l'encoche d'un cendrier de cristal, se consumait doucement.

A la fin, comme sortant d'un rêve, le constructeur prononça en posant sur Francis un regard indécis :

- Aucun des noms que vous avez cités ne me dit quelque chose. Mais, en définitive, les renseignements qui circulent, qui les fournit à ces gens ? Qui les recueille chez nous, et comment ?

- C'est le point crucial qui reste à élucider, répondit Coplan. Et je compte sur vous pour m'y aider.

Il sortit de sa poche une série de photos qu'il déposa sur le bureau de Tennison.

- Je vous prie de bien vouloir examiner très attentivement ces clichés afin de me signaler si l'un ou l'autre de ces visages vous rappelle quelque chose.

Il étala les photos sous les yeux du constructeur. Il y avait là Baranelli, Katsek, Betsy, Dave Krenner, Walter Wieland, Mrs Charlotte Watkins, Danika Zalera et Bruno Lovatz, sous son aspect ancien et sous son apparence nouvelle.

Le capitaine se leva pour regarder les images en même temps que sir Tennison. Après un moment, ce dernier marmonna en secouant négativement la tête :

- Non... Franchement, non... Je ne crois pas avoir jamais rencontré une seule de ces personnes...

- Réfléchissez, insista Francis. Faites appel à votre mémoire. Parmi votre personnel à l'usine, parmi vos fournisseurs, parmi vos domestiques ici ?

- Non, répéta Tennison sans conviction, je ne vois pas. Je n'affirme rien, naturellement, car je suis souvent distrait, trop préoccupé par mes pensées; mais aucun de ces visages ne m'évoque une éventuelle rencontre. Ces gens me sont totalement inconnus.

Coplan opina en silence. Lowett l'interrogea :

- D'après vos déductions, un de ces suspects doit avoir des contacts avec la British Flying ?

- Oui, forcément, affirma Coplan. Il subsiste une inconnue dans mon équation, et une seule. Or, logiquement, nous avons assez d'éléments pour être en mesure de remplacer cet X par un nom.

Tennison, saisissant son cigare, se renversa contre le dossier de son siège, tira une bouffée, puis murmura :

- Je ne veux pas minimiser l'ampleur des résultats que vous avez obtenus, mais il y a cependant un point qui me...

Il se tut subitement et il tourna son regard vers la porte qui venait de s'ouvrir, livrant passage à deux jeunes femmes dont l'une tenait dans les bras un bébé blond et joufflu.

Comme mû par un ressort, Tennison se leva et se précipita, radieux, vers les deux jeunes femmes.

- Hello, Jane, s’écria-t-il. Hou-hou, Buddy !

Les deux visiteuses, intimidées par la présence de Coplan et de Lowett, battirent en retraite vers le hall. Tennison sortit avec elles.

Il revint quelques instants plus tard et il s’excusa :

- C’est ma fille aînée qui vient d’arriver de Lisbonne. Son mari est attaché militaire là-bas et ils ont pris l’avion. Je suis six fois grand-père, vous vous rendez compte ! La maison est remplie d’enfants aujourd’hui !

Le capitaine Lowett, un peu embarrassé, suggéra :

- Nous ferions peut-être mieux de revenir demain ou après-demain, sir Tennison ?

- Non, non, dit Tennison avec vivacité.

Son expression joviale disparut et il redevint soucieux.

- Voyons, où en étais-je? marmonna-t-il... Ah oui...

Il s’adressa à Coplan :

- Bien entendu, j’admire les résultats que vous avez acquis d’une manière si rapide et avec tant de... sagacité. Néanmoins, je me demande s’il n’y a pas entre nous un malentendu ? Pardonnez-moi si ma franchise vous heurte, mais j’ai l’impression que vous n’avez pas tout à fait compris le problème tel qu’il se pose. Euh ! Vous venez de m’exposer avec beaucoup de clarté le mécanisme d’une organisation d’espionnage qui transmet des renseignements à l’étranger. Or, l’essentiel n’est pas là, en réalité. Vous m’avez bien parlé de microfilms, n’est-ce pas ?

- Oui.

- Il y a donc maldonne, appuya l’aristocrate avec conviction. Comme j’ai tenté de vous le faire saisir l’autre jour, notre affaire se distingue fondamentalement des affaires classiques d’espionnage par l’aspect suivant : nos ennemis ne nous volent pas nos plans, ni par la photographie ni par un autre moyen : ils nous dérobent nos idées ! Je ne sais si vous voyez la nuance ?

Coplan eut une moue évasive. Le constructeur reprit avec plus de force :

- Je sais de quoi je parle puisque je parle de mon métier. Si nos concurrents étrangers recevaient des photos ou des copies de nos tracés, le problème se présenterait d'une façon tout à fait différente. Je vous répète que j'ai constaté moi-même, au cours de ces deux dernières années, que nos adversaires adoptaient certaines de nos innovations techniques mais avec des erreurs que nous éliminions pendant les études ultérieures, pendant les études plus poussées, plus proches des mises en application. Il y a donc très certainement un élément qui vous manque. Lequel ? Je l'ignore, bien entendu. Mais tout le problème est là.

Coplan, pensif, ne répondit pas.

Après un silence, il désigna les photos alignées sur le bureau de Tennison et il s'enquit :

- Serait-il possible qu'un de vos ingénieurs du bureau d'études fût secrètement en rapport avec un de ces suspects ?

- Cette éventualité n'est évidemment pas à écarter d'office, admit le constructeur, mais ce que je puis vous assurer, c'est qu'aucun de mes ingénieurs ne fréquente cette danseuse qui, selon vous, est le premier maillon de la chaîne.

Lowett intervint :

- Cela corrobore les résultats de mes propres enquêtes. J'ai contrôlé l'emploi du temps de chaque ingénieur en congé. Rien à signaler qui puisse se rapporter à miss Zalera.

Coplan ramassa les photos. Il n'était pas seulement déçu, il était troublé. Il y avait, dans l'organisation édifiée par le comte Baranelli, un élément impondérable qui lui échappait.

Tennison avait beau affirmer que le nœud de l'affaire se caractérisait par cette nuance : vol d'idées et non pas vol de plans, c'était quand même une opération d'espionnage avec transmission de renseignements !

- Je vais poursuivre mes investigations, dit-il, et j'espère vous apporter bientôt des informations supplémentaires.

Tennison les reconduisit dans le hall où des jeunes gens et des jeunes filles accrochaient des guirlandes de papier pour donner un air de fête à l'auguste demeure.

Tennison expliqua avec indulgence :

- Il y a un bal de famille ce soir. Il faut bien que la jeunesse puisse danser et s'amuser.

Pendant le trajet du retour, Lowett et Coplan reprirent ensemble l'examen du problème. Le capitaine suggéra finalement en guise de conclusion :

- Au point où vous en êtes, la seule tactique valable consiste à surveiller de très près la danseuse.

- Telle est bien mon intention, confirma Francis.

Lowett lui jeta un bref regard en biais et commenta, pince-sans-rire :

- Il y a des boulots plus désagréables.

- En effet.

- Mais comme cette fille joue un rôle capital dans l'affaire, je vous conseille la plus extrême prudence.

Coplan n'avait guère besoin d'une recommandation de ce genre. Il ne sous-estimait pas le danger incarné par la fascinante Danika !

Lorsqu'il dîna avec elle, ce même soir, il se montra plutôt réservé. Amoureux, certes ! Et ce rôle-là n'était pas difficile à réussir, vu que la beauté sensuelle de la blonde, son sourire enjôleur et sa plastique provocante stimulaient réellement le désir. Mais il sut conserver le pied sur la pédale de frein, éviter tout emballement exagéré, ignorant même - sous le couvert de cette timidité que l'on rencontre chez certains officiers qui ont reçu une éducation très bourgeoise - les promesses et les invites lascives qui passaient dans les regards de la fille.

Sans qu'elle pût lui faire d'autre reproche qu'une discrétion de bon ton, il échappa ainsi à l'aboutissement normal de la soirée. Quelques baisers parurent suffire, quant à lui, à son bonheur.

En fait, il voulait séduire mais non pas se laisser mener. Et quand il fut seul dans sa chambre, il essaya d'imaginer, avant de s'endormir, la tactique qu'il allait adopter pour amener Danika Zalera là où il voulait la conduire.

Le lendemain matin, à huit heures, il fut réveillé par le téléphone. La standardiste annonça :

- Je vous passe M. Richardson.

Et la voix de Lowett vibra dans l'écouteur :

- Allô ! Monsieur Deaton ?

- Oui.

- Vous serait-il possible de me rencontrer dans une heure ?

- Certainement.

- A l'endroit où nous nous sommes vus hier, par exemple ?

- Tout à fait d'accord, accepta Francis.

Intrigué, il fit rapidement sa toilette. A neuf heures, au coin de Lakeland Drive, le capitaine l'embarqua dans sa voiture.

Coplan demanda à l'Anglais :

- Que se passe-t-il ?

- Des choses graves. Tennison m'a appelé à son secours. Il a reçu ce matin un message anonyme contenant des menaces de mort.

- Diable !

- Je ne sais rien de plus pour le moment, car il a refusé de me donner des détails par téléphone. Nous allons chez lui.

Coplan, le front ridé, grommela :

- Des menaces de mort. J'avoue que cela me surprend. Cela ne ressemble guère aux méthodes du comte Baranelli.

CHAPITRE XII

La route de Romsey était déserte. Des nuages gris voyageaient lentement, mélancoliquement dans le ciel de novembre. Le paysage campagnard baignait dans cette paix profonde des dimanches matins.

La noble demeure des Tennison, encore endormie, paraissait encore plus austère et plus imposante que d'habitude.
Quand Coplan et Lowett franchirent la grille d'entrée, les chiens se mirent à aboyer et sautèrent contre le treillis du chenil dans lequel ils étaient enfermés, du côté des communs.
Sir Tennison apparut sur le perron. Il portait un costume de golf à grands carreaux bruns. Son visage mince avait une tout autre expression que la veille : on y lisait une sorte de peur mal dominée.
- Je vous remercie d'être venus rapidement, dit-il en entraînant les deux arrivants dans son bureau.
Un lampadaire ancien, en bois ciselé, était allumé dans la pièce sévère que la clarté grisâtre provenant de la fenêtre éclairait insuffisamment.
- Voici le message anonyme, reprit-il en saisissant une lettre posée sur sa table de travail.
Il la remit à Lowett, qui la lut avant de la passer à Coplan.

Sir Lewis Tennison,

Choisissez n'importe quel prétexte, mais faites cesser immédiatement l'enquête policière que vous avez déclenchée.
Si le capitaine Lowett et ses collaborateurs poursuivent leurs investigations, vous êtes condamné à mort. En outre, nous frapperons également les membres de votre famille.
Cet avertissement est sérieux. Nous vous accordons un délai de soixante heures pour que, sur votre intervention, le dossier soit classé sans suite. Nous sommes en mesure de contrôler votre attitude, ne l'oubliez pas.

D'une voix assourdie par l'angoisse, Tennison questionna :
- Eh bien, qu'en pensez-vous ?
Lowett, éludant la question, demanda :
- Quand et comment cette lettre vous est-elle parvenue ?
- J'ignore à quel moment exact elle est arrivée. C'est la plus jeune de mes filles qui l'a trouvée ce matin dans la boîte. La lettre était sous enveloppe mais non timbrée. Elle a donc été déposée ici

par quelqu'un qui est venu tout exprès de la ville. Comme notre fête familiale s'est prolongée tard dans la nuit, je n'ai pas remarqué le messager anonyme. Il y avait du bruit dans la maison, de la musique, des tas de gens, et les chiens aboyaient à tout moment.

Lowett se tourna vers Coplan et le dévisagea. Francis, haussant les épaules, maugréa :

- Cette histoire de menace ne tient pas debout. Les termes de la lettre sont d'une puérilité incroyable et je peux vous assurer que cela ne colle pas du tout avec les méthodes de Bruni Lovatz ! Ou, alors, j'y perds mon latin.

Tennison et le capitaine affichèrent une expression effarée. Tennison persifla :

- Pourquoi cela vous paraît-il puéril ?

- Pour une raison qui saute aux yeux, sir Tennison. Et cette raison, une spécialité de la force de Lovatz la connaît aussi bien que moi : on n'arrête pas une enquête de contre-espionnage une fois qu'elle a été lancée. Cette lettre est ridicule, passez-moi l'expression.

- Mais... les menaces ? rétorqua le constructeur. On vise également les membres de ma famille.

- Bien entendu, ces menaces ne sont pas à négliger, concéda Francis. Il faudra vous entourer de précautions, et le capitaine ferait bien d'installer un cordon de sécurité autour de la maison. A votre place, sir Tennison, je resterais chez moi jusqu'à nouvel ordre. De plus, je pense qu'il est de votre devoir de prévenir votre femme et vos enfants.

- Je vais le faire, cela va sans dire ! jeta le constructeur avec conviction. Et je compte sur Scotland Yard pour assurer ma protection et celle des miens.

- Je vais m'en occuper sur-le-champ, promit Lowett. Quant à la lettre anonyme, nous allons la confier aux laboratoires... Les analyses spéciales nous fourniront peut-être une indication intéressante. A ce propos, puis-je vous demander si vous avez étudié cette lettre.

- Que voulez-vous dire ? marmonna Tennison.

- A première vue, y a-t-il rien qui retienne votre attention ? insista Lowett. Je veux parler de l'écriture, de l'encre, du papier, de la mise en pages et du style. N'avez-vous aucune hypothèse à formuler quant à l'origine de ce message ?

- Euh !..., non, je vous l'aurais déjà dit, répondit Tennison. Regardez vous-même : c'est un papier à machine tout à fait courant, une encre de stylo-bille... Quant à l'écrire, elle a probablement été contrefaite.

- Puis-je vous demander l'enveloppe ? fit Lowett en sortant son mouchoir pour recueillir celle-ci. Les empreintes ne nous apprendront peut-être pas grand-chose, mais aucun indice ne doit être rejeté d'office.

- Naturellement! renchérit Tennison. Il faut...

Un fracas épouvantable couvrit la fin de sa phrase. Comme dans une vision de cauchemar, Coplan vit littéralement exploser les vitres de la fenêtre, en face de lui. D'un bond, il se jeta contre un haut meuble de chêne qui occupait le coin de la pièce le plus éloigné de la fenêtre. Et, d'instinct, il rentra la tête dans les épaules.

Avec un craquement sinistre, le mur se crevassa et le plafond s'abattit, projetant un déluge de pierres et de gravats, soulevant un épais nuage de poussière.

Un cri retentit, trouant le tumultueux vacarme des briques qui dégringolaient comme des projectiles à travers la pièce ravagée.

CHAPITRE XIII

Étourdi par le choc d'une pierre qui l'avait atteint à l'épaule, aveuglé par la poussière et les plâtras, Coplan ne fut pourtant pas long à se ressaisir. Par chance, le robuste meuble contre lequel il s'était plaqué l'avait protégé en retenant les poutres du plafond.

Il se dégagea prudemment. Au premier coup d'œil, il comprit que le capitaine Lowett avait cessé de vivre. Ce devait être lui qui avait poussé ce cri déchirant au moment de l'explosion. Comme il se trouvait juste en face de la fenêtre, un grand morceau de vitre l'avait

frappé en oblique sous le menton, lui tranchant net la carotide. Le sang sortait de la plaie en bouillonnant.

Dehors, les chiens, paniqués, aboyaient furieusement. Des clameurs et des cris fusaient de toute part dans la maison.

Coplan, aidé par deux jeunes femmes et un homme d'une quarantaine d'années qui avaient accouru vers le lieu du sinistre, réussit à dégager sir Tennison qui gisait sous des débris de maçonnerie. Le constructeur d'avions n'était pas blessé apparemment. Coplan lui tâta le poignet.

- Je crois qu'il est simplement évanoui, dit-il sombrement. Il a dû être assommé par une brique. Allez chercher de l'eau fraîche et de l'alcool. Et téléphonez à la police et à l'hôpital le plus proche.

Toute la famille plus les domestiques de la maison furent bientôt rassemblés dans la pièce dévastée. Tandis que l'on ranimait sir Lewis, la fille aînée de celui-ci étendit un drap blanc sur le cadavre ensanglanté du capitaine Lowett.

A toutes fins utiles, et pour rassurer ceux qui l'entouraient, Coplan expliqua :

- C'est un accident. Nous étions en train d'examiner le prototype d'un petit engin détonateur, l'appareil a éclaté tout seul.

Un officier de Scotland Yard et six agents en uniforme arrivèrent peu après, suivis par l'ambulance.

Prenant l'officier du Yard à part, Coplan le mit rapidement au courant de ce qui s'était passé :

- Une bombe explosive a été lancée par quelqu'un qui se trouvait dans le jardin. Je vous donnerai les détails par la suite, mais je vous demande instamment de confirmer la thèse de l'accident. Faites les constats d'usage et un simulacre d'enquête. Il s'agit de l'affaire Briflyco dont le Yard s'occupe par ailleurs.

- Bien, sir, acquiesça le chef du détachement de police.

Coplan eut ensuite un entretien avec Tennison qui se remettait peu à peu de sa syncope.

- Je ne pense pas que cet attentat avait pour but de nous supprimer, avança Francis. La bombe a été lancée avec une maladresse évidente, peut-être voulue. La mort du capitaine Lowett est une malchance plutôt qu'autre chose.

- Intimidation? fit Tennison, les traits défaits.

- Oui, pour appuyer la lettre anonyme. Néanmoins, tenez-vous sur vos gardes en attendant que Scotland Yard ait pris les mesures de sécurité qui s'imposent pour votre protection et pour celle des membres de votre famille. Je vous téléphonerai vers la fin de la matinée.

Il sortit de la maison, tourna dans le sentier de gauche qui contournait la demeure. Examinant les lieux, il fit un rapide calcul. Pour les hommes de Jo Katsek, une opération comme celle-ci ne présentait guère de difficultés. Les chiens se trouvant enfermés dans le chenil, de l'autre côté de la maison, on pouvait aisément s'introduire dans le parc, progresser vers la bâtisse en se dissimulant derrière les buissons, lancer la bombe et disparaître.

De fait, en examinant la haie vive qui bordait la propriété, Coplan ne tarda pas à découvrir, assez loin de la maison, un indice concret qui venait étayer son hypothèse : des branches écartées et quelques ramilles brisées montraient que quelqu'un était passé par là.

Ce même soir, à neuf heures précises, un taxi déposait Coplan à l'angle de Burgesse Road et de Basset Crescent, en bordure de Common Park, non loin des réservoirs hydrauliques construits pour alimenter la ville en eau potable.

La température avait baissé. Il faisait de nouveau plus froid, mais le brouillard était moins opaque que les nuits précédentes.

Une limousine arriva peu après, se rangea le long de la grille du parc. Le chauffeur de la voiture donna deux petits coups de klaxon, alluma trois fois de suite ses phares de route.

Coplan émergea de l'ombre et monta dans la limousine qui démarra aussitôt.

L'homme qui se tenait au volant était grand et athlétique. Blond, âgé d'une bonne quarantaine d'années, il avait un visage énergique. Seul occupant de la voiture, il se présenta :

- Colonel John Stacy. Je prends la succession de Lowett.

- Je vous souhaite plus de chance que lui, maugréa Francis. Je suppose que vous avez étudié l'affaire qui nous occupe ?

- Lowett m'envoyait un ou deux rapports quotidiens au sujet de l'affaire Briflyco. J'arrive de Londres, mais j'ai suivi de très près vos recherches et vos démarches. Si vous le voulez bien, nous allons faire le point.

Tout en roulant le long des avenues extérieures de la ville, ils bavardèrent pendant plus d'une heure.

Douze heures seulement s'étaient écoulées depuis la mort dramatique du capitaine Lowett, mais, sur ce temps-là, l'énorme machine de Scotland Yard et la prodigieuse organisation de l'intelligence Service avaient fonctionné à plein rendement.

Le colonel Stacy connaissait effectivement l'affaire de la British Flying à fond et Coplan fut assez impressionné par l'étendue et par la précision des éléments que le colonel avait assimilés avant de reprendre la succession active de son collaborateur malchanceux.

- Nous sommes donc bien d'accord, monsieur Coplan, résuma finalement Stacy : il ne nous manque plus qu'un maillon de la chaîne.

- Je vais consacrer les heures qui viennent à Danika Zalera, déclara Coplan. Je suis de plus en plus convaincu que c'est de ce côté-là que je trouverai le moyen de boucler la boucle.

- Il y a une objection, dit le Britannique.

- Laquelle ?

- A mon avis, si tout l'édifice de Bruno Lovatz repose sur cette danseuse, comme les faits semblent le démontrer, il doit y avoir un redoutable disjoncteur entre elle et le reste de l'organisation. Autrement dit, cette femme doit être entourée de pièges plus implacables les uns que les autres.

- Je partage entièrement votre avis, colonel. Et cependant, je crois que la ruse de Bruno Lovatz va se retourner contre lui.

- Sur quoi vous basez-vous ?

- Pour éviter toute suspicion a priori, la danseuse est forcément contrainte de se comporter non pas comme une espionne mais comme une authentique danseuse de music-hall. Elle ne peut pas se montrer trop farouche ni trop distante, car ceci ne serait pas

conforme à sa couverture. Or, j'ai emmanché un sérieux flirt avec elle et ma position ne me paraît pas trop mauvaise.

- Et alors ?

- J'ai l'intention de conclure cette nuit.

- Qu'entendez-vous par là ?

- Je vais lui demander les ultimes faveurs, si vous voyez ce que je veux dire. Et tout ce que je vous demande, c'est de poster deux de vos hommes au Woodlands Palace pour qu'ils empêchent, quoi qu'il arrive et par n'importe quel moyen, miss Zalera de quitter l'hôtel avant huit heures du matin.

- Quel est votre but ?

- J'ai pris certaines précautions de mon côté, mais je serai plus tranquille si je sais que vos hommes sont sur place.

- Entendu ! Essayez de me téléphoner avant midi.

- Je ferai de mon mieux, colonel.

Après le spectacle des *Mermaids Follies*, Coplan, plus officier de marine que jamais et surtout plus amoureux que jamais, dîna avec la danseuse au restaurant du Claridge.

Vers la fin du repas, il évoqua d'un air mélancolique son prochain départ.

- Les jours passent vite, soupira-t-il. Hélas...

La blonde, excitée par les regards de convoitise que Francis appuyait sur sa gorge opulente, se montra elle-même très amoureuse. Il apparaissait clairement qu'elle ne laisserait pas partir son admirateur - un si bel homme - sans avoir reçu de lui les frissons voluptueux dont elle était si friande et si gourmande. Ses invites se firent plus précises.

Elle proposa finalement :

- Rentrons au Woodlands. Si cela ne vous choque pas, nous prendrons une coupe de champagne dans ma chambre. Nous y serons bien pour bavarder, loin des gens et loin des regards indiscrets.

Francis, plein de gratitude émue, lui baisa longuement la main.

Un taxi les conduisit du restaurant à l'hôtel.

Là, Danika Zalera reçut du chasseur une étonnante corbeille d'orchidées rouges.

Quand elle vit le bristol portant le nom du soi-disant commandant Anthony Deaton, elle posa sur Coplan un long regard noyé de tendresse.

Elle ordonna au chasseur :

- Montez ces fleurs dans ma chambre.

Après un bref passage au bar, ils prirent l'ascenseur jusqu'au troisième étage et, le plus naturellement du monde, ils s'enfermèrent au 58.

Coplan n'eut pas à regretter les heures qu'il avait consacrées à faire languir la blonde ! Comme elle le croyait timide et réservé, c'est elle qui fit les avances et c'est elle qui fut provocante.

Déployant ses charmes - dont l'éventail était réellement riche - elle fit tout pour allumer chez son partenaire la fougue d'un désir éperdu. Et, finalement, quand elle fut nue dans les bras de Francis, enivrée par les brûlantes caresses qu'il lui prodiguait, elle se déchaîna, se livra aux transports violents d'un amour de bacchante.

Plus tard, bien plus tard, elle s'endormit, vaincue, fondante, terrassée par ses propres excès de luxure, et il put contempler à loisir les rondeurs veloutées de cette superbe nudité aux ombres odorantes, capiteuses.

Bien entendu, cette contemplation d'esthète ne lui fit pas oublier ses autres projets. Après avoir consulté à deux ou trois reprises sa montre, il se leva doucement et il se rhabilla.

Puis, après avoir avalé un comprimé, il patienta encore une vingtaine de minutes. Les émanations soporifiques du produit dont il avait imprégné les orchidées commençaient, comme prévu, à agir. La délicieuse, la délectable Danika allait dormir au moins pendant huit heures d'un sommeil sans rêves. Et lui, Coplan, avait les mains libres.

Il quitta le 58, passa dans sa chambre pour prendre son automatique, emporta également une petite trousse d'outils, et, sans emprunter l'ascenseur, quitta l'hôtel.

Il dut errer pendant plusieurs minutes avant d'apercevoir un taxi.

- A l’aéroport, jeta-t-il au chauffeur.

Arrivé à destination, il paya la course, attendit le départ du taxi pour s’en aller à pied le long d’une route qui filait vers l’est.

Sa promenade dans la campagne humide et brumeuse dura environ une heure et demie. Enfin, il arriva à Chilworth. La petite cité de banlieue, profondément endormie, était silencieuse et déserte.

Après quelques hésitations, Francis parvint à s’orienter. Il avait certes la topographie de la bourgade bien en tête, mais les ténèbres nocturnes rendaient le décor plutôt déroutant. Un carrefour - le carrefour de Rowhams - lui procura le repère dont il avait besoin pour digérer ses pas. A la lisière même de Chilworth, un chemin de terre descendait en pente douce vers un groupe de cinq ou six pavillons entourés d’arbres.

Selon les indications fournies antérieurement par Lowett, la plus au nord de ces villas appartenait à Danika Zalera. C’était là que la danseuse venait se mettre au vert de temps à autre.

Se déplaçant dans l’obscurité comme un fantôme, Coplan commença par opérer une prudente reconnaissance des lieux. Le pavillon, bien qu’il n’eût qu’un seul étage, était assez cossu. Il était séparé du chemin par un espace d’environ huit à dix mètres; une allée de gravillons menait au garage attenant et au perron, le reste du jardinet n’étant que pelouses et massifs. Un portillon de bois à double battant barrait l’entrée.

L’oreille aux aguets, les nerfs tendus, Coplan demeura quelques minutes près du portillon. Apparemment, il n’y avait pas de chien de garde.

D’un bond souple, Francis franchit le portillon de bois. Puis, s’approchant de la bâtisse, il leva les yeux et il étudia les dispositions architecturales de la façade. A première vue, les fenêtres n’offraient guère de possibilités; celles du rez-de-chaussée étaient munies de barreaux, celles de l’étage étaient hors d’atteinte.

Restaient les portes, qui étaient au nombre de trois. La porte principale du perron, la porte-fenêtre de la terrasse postérieure et une petite porte qui devait être celle de la cuisine.

Après quelques instants de réflexion, Francis opta tout simplement pour la porte principale. Il gravit en silence les marches

de pierre du perron, tira de sa poche sa trousse à outils et se mit à la besogne. La serrure ne résista pas plus de trois ou quatre minutes.

Repoussant le battant, Coplan promena dans le hall d'entrée l'étroit faisceau de lumière bleutée de sa torche électrique.

Personne. Rien d'insolite.

La chambre de Danika se trouvait probablement à l'étage. Par chance, il y avait du tapis de laine sur l'escalier. Arrivé au palier, Francis, l'oreille attentive, s'accorda de nouveau un bref répit, histoire d'examiner comment les choses se présentaient. Il y avait quatre portes. Logiquement, la chambre à coucher de la blonde devait se trouver du côté sud; ce devait donc être la deuxième ou la troisième porte du fond.

Coplan avança, jeta un coup d'œil vers le rez-de-chaussée. Rien à signaler, silence total.

Il choisit dans sa trousse un passe-partout et essaya la porte numéro deux. Elle s'ouvrit aisément, mais sur une pièce froide et mal meublée : une chambre d'appoint, vraisemblablement.

Quand il poussa précautionneusement la porte de la troisième chambre, une sonnerie grêle se mit à tinter avec insistance quelque part dans la maison endormie, quelque part au rez-de-chaussée.

CHAPITRE XIV

Très calme, Coplan éteignit sa torche électrique. Puis, sans fébrilité, il assujettit le silencieux au canon de son automatique qu'il venait d'extraire de sa poche.

En trois enjambées, il regagna le palier et il se posta dans le renfoncement où se trouvait l'échelle de bois qui permettait d'accéder aux combles. Là, il attendit. Dans l'obscurité, ses yeux luisaient comme ceux d'un fauve.

Brusquement, la lumière s'alluma simultanément au rez-de-chaussée et à l'étage.

Francis entendit claquer une porte, puis des voix qui s'interpellaient en chuchotant.

Prenant délibérément l'offensive, il se pencha prudemment par-dessus la rampe de l'escalier, visa d'un seul coup d'œil et tira. Quatre détonations rapprochées trouèrent le silence, quatre détonations sèches et mates qui ne firent que très peu de bruit.

En bas, deux hommes s'écroulèrent, tués impitoyablement. Un jeune et un vieux, tous deux vêtus à la diable, les cheveux hirsutes. Ils avaient dû être réveillés en sursaut par la sonnerie d'alarme. Le plus jeune étreignait un Mauser dans son poing droit.

Coplan laissa passer plusieurs minutes. Puis, comme rien ne se produisait, il descendit quelques marches, observa les deux corps gisant dans le hall.

Apparemment, il n'y avait plus personne d'autre dans la bicoque.

Coplan ne se sentait nullement ému par le double meurtre qu'il venait de commettre en abattant les deux veilleurs. C'était féroce, mais l'heure n'était plus aux scrupules. Trop de choses étaient maintenant en jeu et il fallait, coûte que coûte, balayer tous les obstacles qui se dressaient sur la route au cours de cette étape finale. La clé de toute l'affaire Briflyco devait se trouver dans cette maison.

Lorsqu'il eut la certitude de pouvoir accomplir son travail sans se heurter à d'autres gêneurs, Francis retourna vers la chambre munie du dispositif d'alerte.

Pas de doute, c'était bien la chambre à coucher de la danseuse. Aux murs et sur la commode, il y avait ses portraits : en Espagnole, en Hongroise, en Vestale...

Il entreprit de fouiller méthodiquement, systématiquement, les tiroirs de la commode, puis les armoires. Pendant trois quarts d'heure, il inspecta les meubles, les boîtes en carton, les casiers du petit secrétaire d'acajou, les poches des manteaux suspendus dans la penderie, les sacs à main, les valises alignées avec soin dans un placard.

Il ne trouva rien, absolument rien. A croire que cette femme n'avait pas de vie privée et qu'elle ne recevait jamais de courrier : ni lettres, ni factures, ni cartes postales, ni réclames publicitaires.

Irrité, Coplan poussa sa perquisition à toutes les autres pièces du pavillon. En vain. Pas plus au rez-de-chaussée qu'à l'étage, il ne

découvrit le moindre indice intéressant.

Dans le hall, les deux cadavres baignaient dans une mare de sang.

De guerre lasse, Francis dut se résigner; il avait bel et bien liquidé ces deux lampistes pour rien !

Têtu, il remonta à l'étage et il faucha le petit coffret à bijoux qu'il avait aperçu dans un des tiroirs du secrétaire. Le coffret contenait des bagues, des boucles d'oreilles, un clip en diamant et deux colliers de perles fines. Ce butin-là, ce serait l'alibi. Francis demanderait à Scotland Yard d'insister lourdement sur le vol en communiquant ce fait divers à la presse.

Il redescendit, éteignit la lumière et sortit. En arrivant au portillon, il eut un léger tressaillement. Était-ce une illusion d'optique, un reflet ? Il avait entr'aperçu une tache blanchâtre à travers la vitre de la boîte aux lettres fixés à la clôture.

Il s'approcha, ouvrit la boîte. Il ne s'agissait pas d'un reflet de clarté sur le carreau mais bien d'une lettre ! Il s'empara délicatement du pli qu'il déposa dans son mouchoir avant de le fourrer dans la poche latérale de sa veste.

C'est par la route de Stoneham qu'il regagna la ville.

Revenu dans sa chambre, à l'hôtel Woodlands, il commença par se ganter avant de manipuler l'enveloppe qu'il avait rapportée. Celle-ci ne portait aucune mention extérieure. Il la décacheta. Un simple feuillet s'y trouvait, plié en deux, et qui portait ces mots écrits en petites capitales impersonnelles :

« IMPOSSIBLE TE VOIR CETTE SEMAINE - SITUATION GRAVE - SECTEUR DANGEREUX DOIT ÊTRE MIS EN VEILLEUSE COMPLÈTEMENT - TON ADORATEUR FIDÈLE - R. »

Les sourcils froncés, Coplan relut trois fois de suite cet intéressant message.

A présent, il avait là, sous les yeux, le chaînon qui lui manquait ! Et ce chaînon s'appelait R.

Cependant, il eut beau se torturer les méninges, il ne parvint pas à découvrir qui pouvait bien se cacher derrière ce R énigmatique.

Il remplaça l’enveloppe et le feuillet dans son mouchoir et il enferma ces précieuses pièces à conviction dans sa valise, avec le coffret aux bijoux. Ensuite, avec la virtuosité d’un rat d’hôtel, il retourna au 58, se déshabilla et se coucha près de la belle Danika qui dormait comme une souche. Le gaz soporifique se diluait pourtant progressivement et il n’en resterait plus trace dans quelques heures, même pas la plus légère odeur inhabituelle.

Francis eut pourtant de la peine à s’endormir. Le comprimé qu’il avait ingurgité pour éviter les émanations des orchidées continuait à agir.

CHAPITRE XV

Il était huit heures et demie, le lendemain matin, quand le directeur-gérant du Woodlands Palace se présenta au 58 avec un inspecteur de Scotland Yard, un détective en civil.

Réveillée par les coups frappés à sa porte, Danika Zalera écarquilla les yeux, s’ébroua, regarda d’un air hébété l’homme qui dormait à côté d’elle. Puis, reprenant subitement contact avec la réalité, elle bondit hors du lit, se drapa dans un luxueux peignoir de soie bleu pervenche, contourna le paravent qui cachait le lit et alla ouvrir.

- Sorry, Miss Zalera, dit le directeur de l’hôtel d'une voix consternée, l’inspecteur Greenwoods a une communication importante à vous faire. Votre villa de Chilworth a été cambriolée cette nuit.

- Quoi ? Comment ? s’écria la blonde, surprise et atterrée. Ce... ce n’est pas possible, voyons ! J’ai deux gardiens qui ne quittent jamais la villa.

Le détective Greenwoods intervint d’autorité. C'était un long type maigre au teint pâle, avec des taches de rousseur plein la figure.

- Permettez-moi d'entrer, Miss Zalera, grommela-t-il. Ou bien préférez-vous descendre un moment au bureau de l'hôtel ? Je suis chargé de l'enquête.

- Je..., je vais descendre dans cinq minutes, bafouilla la blonde qui craignait le réveil intempestif de son amant de la nuit.

Elle referma la porte d'une manière à peine polie.

Puis, retournant près du lit, elle eut une moue hésitante en contemplant Coplan qui dormait à poings fermés. Elle haussa les épaules, le front soucieux, et elle fila vers la salle de bains.

Dix minutes plus tard, habillée, peignée, maquillée, enveloppée dans un manteau de fourrure, elle réveilla Francis.

- Je suis désolée, mais je suis obligée de sortir. Je vous demande de quitter ma chambre le plus vite possible et le plus discrètement possible. Nous nous reverrons plus tard, ce soir... Je vous expliquerai... Pardonnez-moi.

Et elle s'en alla, laissant Coplan abasourdi. Du moins, en apparence. Car, en réalité, il y avait belle lurette qu'il ne dormait plus.

Particulièrement en forme, lucide et dynamique, il se leva et il s'habilla prestement.

A dix heures et demie, il retrouvait le colonel Stacy au coin de Burgess Road et de Basset Crescent, et, tout comme la veille, il monta en vitesse dans la voiture du Britannique.

L'homme de l'intelligence Service marmonna :

- Vous avez eu des ennuis à Chilworth, n'est-ce pas ? J'ai vu le communiqué du Yard ce matin.

- Pour ne rien vous cacher, c'est justement pour m'éviter des ennuis que j'ai utilisé la méthode la plus radicale. En éliminant d'office les deux veilleurs de la villa, j'éliminais les risques.

- Au point où nous en sommes, admit le colonel, la fin justifie les moyens. Mais quels sont les résultats ?

- J'avoue que j'espérais mieux, reconnut Francis. Mais enfin, je serais mal venu de me plaindre. J'ai tout de même découvert quelque chose.

- Ah oui ?

Remontant vers le nord, le colonel conduisit sa voiture près du champ de courses et stoppa bientôt dans une allée déserte.

- Alors? reprit-il. Racontez-moi.

Coplan tira un mouchoir de sa poche et le tendit à l'Anglais en disant :

- Dans ce mouchoir, il y a une lettre que j'ai interceptée dans la boîte aux lettres de Danika Zalera. En fait, il s'agit d'un message assez étrange rédigé par un certain R... Je ne vois malheureusement pas qui cela peut être.

- Et que dit ce message ?

- Vous examinerez cela à votre aise quand vous serez dans votre bureau. Je vous laisse le mouchoir et l'enveloppe et je vous demande de soumettre celle-ci aux analyses dactyloscopiques. N'ayez crainte, le mouchoir est parfaitement propre.

Le colonel Stacy prit le mouchoir et la lettre. Puis, esquissant une moue perplexe, il grommela :

- Un expéditeur qui se contente de signer R... C'est plutôt vague, non?

- C'est déjà mieux que rien, ricana Francis. Bien entendu, je vais vous demander également de repointer avec le maximum de vigilance les noms et les prénoms de tous les collaborateurs immédiats de sir Tennison. C'est sûrement de ce côté-là que nous avons le plus de chances de dénicher notre R en question.

- Entendu, je ferai les vérifications et les pointages. Si vous pouvez me téléphoner vers dix-sept heures, j'aurai probablement les résultats de l'analyse des empreintes et de l'encre.

- D'accord. Et j'espère que vous aurez enfin de bonnes nouvelles à m'annoncer.

- Vous me paraissez bien optimiste, fit remarquer Stacy.

- Je le suis, en effet.

- Eh bien, pas moi ! maugréa le Britannique. Plus j'étudie cette affaire, plus elle me déconcerte. De quelque côté qu'on l'aborde, pas moyen de trouver une véritable prise. C'est aussi lisse, aussi glissant que du marbre poli.

- C'est bizarre, répondit Francis, songeur, j'ai la sensation très nette que je suis tout près du but. Je ne saurais vous expliquer

pourquoi, mais je sens que je brûle.

- Parce que vous avez cette initiale ? C'est ce R qui vous excite ? Mais ce n'est probablement qu'une lettre-code qui n'a aucun rapport direct dans les noms réels des protagonistes. Si ce R est le pion décisif de la partie, vous pensez bien que nous ne déchiffrerons jamais l'identité véritable de ce pion ! Tout est trop bien réglé dans ce mécanisme.

- Question d'appréciation, murmura Francis. Quand vous aurez médité le message envoyé par R à Danika Zalera, vous changerez d'avis et vous constaterez comme moi que c'est l'affolement dans le camp de nos adversaires. Ceux-ci ont compris que quelqu'un a trouvé la bonne piste.

- Vous croyez qu'ils vont commettre des bêtises ?

- A mon sens, ils en ont déjà commis plusieurs. Notamment, la lettre de menace, la bombe chez Tennison. Vraiment, je suis persuadé que le dénouement approche.

Le colonel articula sur un ton froid :

- Chez nous, le flair ça ne compte pas.

- Vous avez peut-être raison, mais il n'en demeure pas moins que les événements se précipitent.

- Bon, appelez-moi vers cinq heures, rappela le colonel.

- Promis !

Sur ce mot, Coplan débarqua et rentra à pied à l'hôtel. Il éprouvait le besoin de marcher.

Au Woodlands, Danika Zalera était absente. La clé de son appartement pendait au tableau.

Les nouvelles que le colonel Stacy téléphona à Coplan n'étonnèrent pas outre mesure ce dernier. En vérité, elles corroboraient ses propres supputations : les empreintes digitales du mystérieux inconnu qui signait R étaient bien celles que l'on avait relevées sur la lettre de menace adressée à sir Lewis Tennison. Par conséquent, le personnage qui avait fait jeter la petite bombe explosive dans la maison du constructeur d'avions et l'homme qui

fournissait les renseignements à la danseuse étaient le même individu.

- Et le pointage des noms des ingénieurs de la British Flying Company ? questionna Francis.

- Zéro de ce côté-là. Du reste, j’ai passé plus d’une heure à relire tous les rapports établis naguère par le superintendant Sam Balkins au sujet de la vie privée des collaborateurs de Tennison. Pas un seul de ces types n’a jamais fréquenté une danseuse de music-hall.

- Tant pis, je trouverai ailleurs, bougonna Coplan. Laissez-moi mijoter ce problème pendant vingt-quatre heures. Demain, j’aurai peut-être trouvé la solution.

- J’en ai trouvé une, moi, de solution, prononça l’Anglais d’une voix placide.

- Sans blague ?

- Elle est même très simple. Pourquoi chercher midi à quatorze heures ? Si vous êtes d’accord, nous arrêtons Danika Zalera et nous nous arrangeons pour lui arracher la vérité. Puisque R lui adresse des messages, elle doit être en mesure de nous révéler le nom de l’individu qui lui écrit en signant de la sorte. Qu’en pensez-vous ?

- Votre suggestion me surprend, je vous le dis en toute franchise.

- Pourquoi ?

- Vous êtes en contradiction avec vous-même, colonel.

- A quel point de vue ?

- L’autre jour, vous m’avez expliqué que Danika Zalera devait être entourée de pièges, lesdits pièges jouant le rôle de disjoncteurs entre elle et son réseau. Si vous coffrez cette femme, les autres membres de l’organisation vont se débiner sur-le-champ.

- J’ai prévu cette objection. Nous n’allons pas coffrer la blonde, comme vous dites, nous allons simplement l’emmener sous prétexte de l’interroger au sujet du cambriolage dont elle a été victime. A ce propos, avez-vous vu les journaux ? J’ai fait plaisir aux journalistes en leur affirmant que nous connaissions de longue date ce voleur de bijoux devenu assassin par accident. Il s'agirait d’un réfugié polonais qui s’est spécialisé dans cette branche et qui a déjà laissé des traces sur son passage.

- C’est une bonne idée d’amuser la galerie, mais à quel moment comptez-vous cueillir Danika Zalera ?
- Immédiatement. Je n’attendais que votre accord.
- Eh bien, allez-y ! Je rentre au Woodlands et j’attends de vos nouvelles.
Au fond, le colonel avait peut-être raison. Toutefois, si la blonde finissait par craquer et, soumise à certains sévices, livrait enfin le nom de son complice, il faudrait faire très vite pour déclencher la rafle générale. Sinon, le comte Baranelli et ses comparses se volatiliseraient à tout jamais et s’en iraient exercer leurs sinistres talents sous d’autres cieux.
L’attente parut longue à Coplan.
Finalement, quand le téléphone sonna et quand la standardiste annonça un appel de M. Richardson pour le commandant Anthony Deaton, Francis ne put réprimer une grimace d'anxiété.
La voix du colonel résonna dans l’écouteur :
- Commandant Deaton ?
- Lui-même à l’appareil.
- Je suis désolé, cher ami, le cocktail que nous avions projeté ne pourra pas avoir lieu.
- Dommage.
- Hé oui ! c’est navrant, mais je vous expliquerai la raison de ce contretemps. Pouvons-nous nous rencontrer dans une heure ?
- Bien sûr ! Rien de grave, j’espère ?
- Non, rien de grave, rassurez-vous.
Coplan quitta immédiatement le Woodlands et fila au lieu habituel de ses rendez-vous avec l’officier de l’intelligence Service.
Quand il grimpa dans la voiture de Stacy, celui-ci prononça de sa voix la plus neutre :
- Après le procès-verbal et les constats établis par nos collègues de Scotland Yard à la ville de Chilworth, ce matin, Danika Zalera est restée sur place pour continuer à vérifier ses affaires. Quelques heures plus tard, lorsque l’inspecteur Greenwoods est retourné là-bas, il a trouvé la maison vide. Par contre, le cadavre de miss Zalera vient d’être ramassé dans un buisson de Basset Wood. La jolie danseuse a été étranglée au moyen d’un bas en nylon.

CHAPITRE XVI

En apprenant la fin tragique de la belle Danika. Coplan ressentit un pincement au creux de l'estomac.

Cependant, d'une certaine manière, c'était logique : comme toute femme qui s'aventure dans le labyrinthe funèbre de l'espionnage, Danika Zalera venait de payer de sa vie la traite qu'elle avait tirée sur le destin.

Mais, malgré tout, en se remémorant l'insolente splendeur de ce corps qu'il avait admiré moins de vingt-quatre heures auparavant et qui lui avait prodigué sans marchander les joies ineffables de la volupté, Francis songea avec amertume que c'était moche de finir ainsi : étranglée sans pitié, jetée comme une ordure derrière un buisson.

Le colonel murmura entre ses dents :

- Cette mort vous affecte, me semble-t-il ?

- Bah ! J'avais plus ou moins redouté une issue de ce genre pour cette pauvre fille. C'était aussi pour ce motif que j'avais pris la précaution de voler ses bijoux.

- Nous avons affaire à des gens qui ne laissent rien passer, qui ne négligent rien, qui ne pardonnent rien, souligna le colonel.

Et il ajouta, plus sarcastique :

- Si c'est Lovatz qui a ordonné cet assassinat, il n'a pas eu tort, croyez-moi ! Car si j'avais pu capturer cette femme vivante, je vous garantis qu'elle aurait craché le morceau !

- C'est bien ce que Lovatz a dû comprendre, soupira Francis. En attendant, nous n'avons plus aucun moyen d'identifier à coup sûr l'insaisissable R...

Le colonel opina en silence.

Quelques minutes plus tard, après avoir bifurqué dans une petite rue tranquille du quartier de Shirley Warren, il rangea sa limousine le long d'un trottoir, coupa le moteur.

- Bon, dit-il en se tournant vers Coplan, comment voyez-vous la situation à présent ? Plutôt paradoxale, non ?

- A quel point de vue ?

- Nous avons tous les éléments en main pour résoudre notre équation, sauf un. Or, c'est précisément celui qui nous manque qui conditionne tout le problème !

- Où voulez-vous en venir, colonel ?

- A ceci : que diriez-vous d'une attaque massive ? Nous lançons le Yard sur le terrain et nous procédons à un vaste coup de filet général.

- Tel est votre plan ?

- Oui. Et si vous vous ralliez à cette suggestion, toute la maffia de Bruno Lovatz sera sous les verrous avant l'aube de demain.

Le Britannique consulta sa montre.

- Il est maintenant dix heures moins le quart, reprit-il. En principe, nous pouvons régler notre offensive en moins de deux heures et, entre minuit et deux heures du matin, le comte Baranelli et consorts peuvent être épinglés simultanément.

- Et alors ?

- Nous les passons au laminoir sans coup férir ; ce serait bien le diable s'il n'y en avait pas au moins deux ou trois qui vident leur sac !

Coplan esquissa une moue sceptique.

- Mille regrets, mon colonel, cette fois je ne suis pas du tout de votre avis. Je suis même prêt à parier que si vous lancez votre attaque spectaculaire, elle se soldera par un échec final.

- Vous croyez ?

- Réfléchissez une seconde. Si l'opération Briflyco a été conçue avec tant de machiavélisme par Bruno Lovatz, c'est précisément pour parer à une attaque massive comme celle à laquelle vous pensez. Ce travail par échelons, ces transmissions minutieusement réglées, ces cloisons étanches qui séparent les différentes équipes et les isolent les unes des autres, bref, tout ce mécanisme aux rouages subtils, vous pouvez le démolir à coups de marteau, bien entendu, mais quand vous ferez le bilan de l'opération, vous constaterez qu'elle n'a strictement rien apporté ! Je suis absolument

certain, quant à moi, que ni Katsek ni Bert Shale ni Betsy ni aucun des autres truands de la bande ne connaît le personnage qui se cache derrière l'initiale R... Bruno Lovatz, évidemment, détient ce secret. Mais vous pourrez le torturer à mort, il ne vous livrera jamais le nom de la personne qui depuis deux ans lui fournit les renseignements secrets volés à la British Flying Company. En outre, et ceci est plus grave, aucun tribunal ne pourra démontrer la culpabilité du comte Baranelli. On pourra le condamner pour usage de faux papiers et port de fausse identité, on pourra l'expulser après sa peine de prison, mais ce sera un coup d'épée dans l'eau, car un autre agent de l'Est arrivera clandestinement pour renouer le contact avec R et prendre la relève.

Le colonel Stacy ne répondit pas tout de suite. Il méditait le raisonnement de Coplan et ce raisonnement lui paraissait difficilement réfutable.

- Oui, admit-il enfin, ce que vous me dites est exact. En revanche, si nous laissons traîner les choses, maintenant que l'alerte est donnée dans le camp adverse, il est à craindre que nous ne puissions coincer personne.

- C'est un risque à courir, j'en conviens. Seulement, il faut choisir. Car de deux choses l'une : ou bien nous éliminons notre ennemi numéro UN, c'est-à-dire celui qui se cache derrière la lettre R, ou bien nous arrêtons Lovatz et sa bande de brigands, mais avec la certitude que le problème Briflyco n'est pas résolu.

- Et comme notre mission consiste justement à résoudre ce problème-là, enchaîna le colonel, mon idée n'est pas valable, ce qu'il fallait démontrer.

Il y eut de nouveau un silence.

Coplan le rompit en prononçant sur un ton songeur :

- Si vous n'avez rien d'urgent à faire en ce moment, je vous propose de faire un saut jusque chez sir Tennison.

- A cette heure-ci? fit le colonel.

- Il n'est pas tellement tard, en somme.

- Mais..., dans quel but ?

- Aucun but précis, confessa Francis. Je voudrais tout bonnement bavarder avec sir Lewis, lui relater les derniers

événements, lui poser quelques questions de détail.

- Quelles questions de détail ? A propos de quoi ?

- Oh ! je n'ai aucune idée bien précise derrière la tête, assura Coplan. Mais je me dis qu'à la lumière des faits qui se sont déroulés aujourd'hui, Tennison verra peut-être mieux les données secondaires de l'affaire. Théoriquement, le pivot véritable, le pivot central de toute l'histoire doit obligatoirement faire partie du bureau d'études de la British Flying. Si ce n'est pas un ingénieur de Tennison qui trahit, alors ce ne peut être que Tennison lui-même. On peut tourner cela comme on veut, il n'y a pas à sortir de là.

Le colonel lâcha un vague soupir.

- J'étais arrivé à la même conclusion, dit-il d'une voix plutôt morne, mais j'ai été contraint d'abandonner cette hypothèse. Il suffit de relire le dossier pour se convaincre que Tennison n'est pas dans le coup. Depuis deux ans, cet homme multiplie les rapports, les plaintes et les démarches pour que les autorités l'aident à tirer cette affaire au clair. De plus, et ceci est capital, c'est Tennison lui-même, et lui seul, qui a détecté cette manœuvre d'espionnage technique dont il est la victime. Vous pensez bien que s'il avait échafaudé lui-même cette combine, personne n'aurait jamais pu découvrir sa culpabilité.

- Evidemment, approuva Francis, suspecter Tennison ne nous mène nulle part. Remarquez, j'ai déjà rencontré des cas étranges et rien ne m'étonne plus dans mon métier. Néanmoins, je dois reconnaître que la culpabilité éventuelle de Tennison ne tient pas debout. Mais alors, en dépit de toutes les apparences et de toutes vos enquêtes, le coupable doit être un ingénieur du bureau d'études.

- C'est un cercle vicieux, grommela le colonel en haussant les épaules.

- En effet, c'est bien le cas de le dire, appuya Coplan.

Sans un mot, le Britannique mit le contact, lança le moteur de sa voiture, embraya, fit un demi-tour et partit en direction de Ramsey Road.

La nuit sans lune était d’un noir d’encre. Dans les phares puissants de la limousine, la route avait l’air d’un long cône de lumière frémissante, irréelle. A part les arbres éclairés au passage, on ne voyait rien ni à gauche ni à droite. Deux murailles de ténèbres aussi lisses que du velours.

Mais en arrivant près de la demeure des Tennison, le colonel et Coplan distinguèrent, dans le halo des phares, quatre silhouettes immobiles.

Quand la voiture stoppa, un projecteur éclaira la limousine.

- Police ! jeta une voix.

Et un policier apparut, sanglé dans son uniforme noir.

- Colonel Stacy, annonça l’officier de l’intelligence Service. Bonne nuit, Stobbins !

- Bonne nuit, colonel, répondit le policier en reconnaissant le conducteur de la voiture.

- Sir Tennison est-il chez lui ?

- Oui, il est en conférence avec trois de ses collaborateurs qui se sont amenés vers huit heures.

Le colonel se tourna vers Francis :

- Que faisons-nous ? Il serait peut-être préférable d’attendre que ces visiteurs s’en aillent ?

- Oui, en effet. Mais rien ne nous empêche de nous faire annoncer discrètement.

Le policeman nommé Stobbins intervint :

- Je vais vous accompagner jusque-là et je vous annoncerai.

Il ajouta avec une pointe d’aigreur :

- Je joue les cerbères ici. J’ai même interdit aux domestiques de Tennison d’ouvrir la porte sans mon autorisation expresse.

Ils se dirigèrent ensemble vers le perron d’entrée. De la grille, on ne pouvait pas voir, malgré la grosse lanterne allumée au-dessus du péristyle, les dégâts causés par l’explosion de la bombe dans le bureau du constructeur d’avions.

Le policeman donna un bref petit coup de sonnette.

Quelques instants plus tard, ils pénétrèrent dans la maison et ils montèrent directement au premier étage. En attendant la restauration de son cabinet de travail, sir Tennison s’était installé

dans un des salons du haut. Dès qu'il eut été mis au courant de l'arrivée du colonel et de Coplan, il vint les saluer.

- Des nouvelles ? s'enquit-il.

- Oui, dit le colonel.

- Ah ? De quoi s'agit-il ? demanda Tennison, impatient.

- Nous vous expliquerons cela tout à l'heure, murmura le colonel. Vous êtes en conférence, je crois ?

- Venez, entrons ici, émit Tennison en ouvrant une des autres portes qui donnaient sur le vaste palier.

Le policier Stobbins était retourné monter la garde sur le bord de la route, devant la grille.

L'aristocrate anglais introduisit ses visiteurs dans une salle à manger où régnait un ordre impeccable. Ce devait être la salle à manger des grandes circonstances : meubles anciens, tapisseries, portraits d'ancêtres aux mines sévères.

Coplan ne jeta qu'un coup d'œil à ce décor. Ce qui retenait son attention, c'était la physionomie de Tennison.

Celui-ci avait quelque chose d'un peu bizarre dans l'expression : on eût dit un homme qui avait trente-neuf de fièvre. Pâle, les traits altérés, les lèvres sèches, il paraissait à bout de nerfs. Ses yeux brillaient et, par moments, son regard avait cette fixité un rien hagarde que l'on voit chez les gens qui sont en proie à une vive émotion intérieure qu'ils essaient de dominer.

Le colonel, qui venait de s'apercevoir lui aussi que Tennison ne semblait pas dans son état normal, demanda :

- Vous n'êtes pas trop fatigué pour avoir une conversation avec nous à cette heure tardive, sir Lewis ?

- Ce n'est rien, dit-il avec un geste agacé. Cette histoire de bombe, venant après la lettre de menaces, m'a quelque peu secoué.

Il sortit son mouchoir de linon et il essuya son front moite.

- Je vous écoute, dit-il en dévisageant alternativement le colonel puis Coplan. C'est une communication urgente, je présume !

Coplan entra dans le vif du sujet :

- Nous connaissons maintenant la personne qui transmet vos secrets techniques aux laboratoires étrangers. Cet individu s'est trahi par un message que j'ai intercepté. Sur ce message, les

empreintes digitales sont exactement les mêmes que celles qui ont été relevées sur la lettre de menaces qui vous avait été envoyée.

- Son nom ? s'exclama Tennison, fébrile.

- Voilà tout le mystère, précisément, laissa tomber Francis. Nous ne connaissons pas le nom de ce personnage, nous n'avons que sa signature : une simple initiale, la lettre R...

- Et que signifie cette initiale ? questionna Tennison.

- C'est ce que nous aimerions bien savoir, répondit Francis. J'ai pensé tout d'abord qu'il s'agissait vraisemblablement de l'un de vos proches collaborateurs, mais nous avons pointé les noms de ceux-ci et cela ne semble pas coller.

Tennison haussa les épaules :

- Cette lettre R n'est qu'un signe conventionnel, très probablement.

Coplan hasarda :

- Vous ne voyez pas d'autre hypothèse, pas d'autre possibilité ?

- Que voulez-vous dire ?

- Parmi les gens qui ont accès à vos bureaux d'études, vous ne voyez personne qui aurait un motif de signer R ?

- Euh... non.

Le colonel mit les pieds dans le plat.

- Notre situation est absurde, sir Lewis, déclara-t-il sur un ton posé. De quelque côté que nous abordions notre problème, nous aboutissons toujours à la même conclusion : si le coupable n'est pas un de vos ingénieurs, ce ne peut être que vous-même.

L'aristocrate plissa son œil gauche en arquant son sourcil droit. Mais il demeura muet.

Le colonel poursuivit :

- Ce que je viens d'énoncer, c'est la toute dernière équation du problème.

Tennison eut un petit rire nerveux.

- En effet, railla-t-il d'une voix amère, c'est bien une démonstration par l'absurde !

Coplan intercala :

- Ce n'est pas à un spécialiste de votre envergure qu'il faut rappeler l'utilité de certaines démonstrations par l'absurde, j'imagine

? J’affirme que l’un de vos ingénieurs se cache derrière la lettre R... Lequel ?

Tennison fut presque hargneux :

- Je comptais sur vous pour me l’apprendre ! Et je vous ferai remarquer que votre affirmation est dérisoire.

- Ah oui ? s’étonna Francis, impassible.

- Ce n’était certes pas la peine de faire appel à un spécialiste du continent, ingénieur par surcroît, pour aboutir à une conclusion qui était acquise au départ.

Coplan encaissa avec le sourire :

- Vous êtes dur à mon égard, sir Tennison. Je reconnais que nous avons bouclé la boucle et que nous sommes revenus exactement à notre point de départ. Cependant, vous admettrez que nous avons fait de la bonne besogne en cours de route, non ? Nous avons identifié tous les pions de cette stupéfiante partie d’échecs dont votre firme fait les frais. Tous les pions, à l’exception d’un seul. Le principal, je vous l’accorde.

- Eh bien, restons-en là, trancha l’aristocrate sur un ton excédé. Arrêtez ces bandits et qu’on en finisse avec cette histoire. Tout compte fait, je ne tiens nullement à vivre sous la menace perpétuelle d’un attentat qui frapperait un membre de ma famille ou moi-même. Faites votre travail, classez l’affaire ensuite. Quant à moi, je me retire du combat et je ferme mes usines. Ma fortune me permet de vivre décemment et ce serait de la folie d’insister. Après tout, l’Angleterre et l’Europe ont d’autres constructeurs d’avions que la British Flying Company ! Sans parler des U.S.A. qui nous battent à plate couture. En ce qui me concerne, j’estime que j’ai fait largement ma part.

Le colonel Stacy avait l’air assez interloqué. Coplan affichait une expression absente, détachée. Il murmura, calme :

- Je crois que notre visite de ce soir ne vous a pas été fort agréable, sir Tennison ?

- Je suis très fatigué, dit Tennison avec découragement. De plus, mes collaborateurs m’attendent pour une décision importante.

Coplan prit brusquement une décision :

- Si c’est comme ça, dit-il à Tennison sur un ton sec, nous ne vous dérangerons pas davantage. Toutefois, avant de prendre congé, permettez-moi de vous exprimer ma satisfaction personnelle. Sauf erreur de ma part, j’ai maintenant la conviction que le bref entretien que nous venons d’avoir portera ses fruits. Demain, si tout va bien, je mettrai le point final à cette affaire et ma mission sera terminée.

Tennison en resta ébahi. Quant au colonel, il articula en regardant Coplan d’un air incrédule :

- Vous parlez sérieusement ?

- Oui, et même très sérieusement. Une fois de plus, le vieil adage a raison : du choc des idées jaillit la lumière.

Le visage impénétrable, Francis esquissa un léger salut de la tête à l’adresse de l’aristocrate.

- Bonne nuit, sir Lewis, dit-il avec douceur et ironie.

Sur ce, il se dirigea résolument vers la porte.

Au moment de sortir de la pièce, il se retourna :

- Inutile de nous reconduire, sir Lewis. Vos collaborateurs vous attendent. Vous venez, colonel ?

Stacy hésita une fraction de seconde. Puis, après un petit salut à Tennison, il suivit Coplan. Du haut du palier, Tennison les regarda descendre vers le rez-de-chaussée.

Sur le perron, dehors, le colonel arrêta Coplan en lui saisissant le coude :

- Dites-moi, Tennison vous a vexé, n’est-ce pas ?

- Pas le moins du monde, protesta Francis en souriant. Je comprends son attitude. Cet homme est à bout de nerfs et c’est bien naturel qu’il ait des réactions un peu vives. Mettez-vous à sa place ! Il a été rudement secoué ces derniers temps.

- Cette question mise à part, avez-vous réellement une idée ou bien avez-vous bluffé ?

- Non, non, je déteste le bluff. J’ai réellement une idée.

Ils descendirent côte à côte les marches de pierre du perron et, sous la clarté de la lampe du péristyle, ils prirent l’allée qui conduisait à la grille d’entrée. Coplan murmura :

- Figurez-vous que c’est une petite phrase de Tennison qui a fait jaillir la lumière dans mon esprit. Cela m’est venu brusquement, lorsqu’il m’a reproché d’être tout bonnement revenu à mon point de départ.

- J’avoue que je ne saisis pas.

- A moins d’une déveine vraiment extraordinaire, demain les inspecteurs de Scotland Yard auront le plaisir d’empoigner l’énigmatique Mr R. par la peau du dos.

- Sacrénom ! Vous vous amusez à me faire languir, hein ? maugréa le colonel.

- Rassurez-vous, cela ne...

Coplan s’arrêta pile et se retourna prestement. D’un brutal coup d’épaule, il bouscula le colonel, l’envoyant à plus d’un mètre à l’écart. Deux détonations claquèrent, suivie d’une troisième.

Francis avait déjà sorti son automatique. Au jugé, il tira cinq coups vers la fenêtre où il avait vu les éclats rouges du revolver de l’adversaire.

Un cri atroce déchira le silence. Puis, presque aussitôt après, il y eut le choc sourd d’un corps qui s’écrase et le fracas épouvantable d’une verrière qui vole en morceaux.

CHAPITRE XVII

Alertés par la fusillade, le policier Stobbins et ses équipiers s’amenèrent en galopant dans l’allée.

Coplan leur cria :

- Attention, ne tirez pas ! Je suis ici avec le colonel Stacy !

- Êtes-vous blessés ? demanda un des policemen.

- Non. Un vrai coup de chance ! J’ai entendu le grincement d’une fenêtre et j’ai aperçu une silhouette qui se reflétait dans une des vitres, là-haut. Mais il s’en est fallu de bien peu !

Les policiers s’en allèrent chercher le projecteur portatif qu’ils avaient mis en batterie devant la grille.

Stobbins commanda à l’agent qui manipulait le projecteur :

- Vas-y, Jack !

Stobbins, légèrement accroupi, braqua son énorme Colt vers la façade de l'auguste demeure. Le puissant faisceau de lumière balaya lentement la partie supérieure de l'imposante bâtisse et s'immobilisa sur une fenêtre ouverte au second étage.

Francis recommanda :

- Éclairez verticalement et descendez vers le sol.

La lumière du projecteur descendit avec une lenteur voulue.

Le colonel s'exclama d'une voix sourde :

- Juste ciel ! Le type s'est écrabouillé en traversant la verrière qui surplombe la terrasse !

Stobbins intima à l'homme qui maniait le projecteur :

- Avançons.

A cet instant, la porte principale s'ouvrit et une dizaine de personnes apparurent sur le perron en criant et en gesticulant.

Une voix suraiguë se mit à glapir :

- Lewis ! Lewis !

Il y eut un autre cri de désespoir et de terreur, et deux femmes s'évanouirent en même temps.

Stobbins hurla :

- Que personne ne sorte, grand Dieu !

Les habitants de la maison refluèrent vers le hall en transportant les deux femmes tombées en syncope. Sous l'éclat du projecteur et sous la lumière moins forte de la lampe du péristyle, toute cette scène avait un relief étrange, à la fois dramatique et fantomatique.

Coplan, les nerfs tendus, le doigt sur la détente de son automatique, arriva le premier près de la terrasse.

- Merde, laissa-t-il échapper involontairement en bon français.

Aplati sur les dalles de marbre de la terrasse, la bouche ouverte, le visage ensanglanté et les yeux vitreux, sir Lewis Tennison n'était plus qu'un cadavre disloqué, pantelant.

Les policiers étaient sidérés.

Le mort avait l'œil droit arraché par une balle ; mais ce n'était pas de cela qu'il était mort : il avait la tempe droite trouée.

Lorsque les policemen transportèrent le cadavre dans la maison, un vent de folie funèbre souffla sur la famille du mort. Mrs Tennison

retomba en syncope en poussant des gémissements tandis que des enfants poussaient des cris d'effroi.

Le colonel Stacy, très maître de lui malgré l'émotion qui l'étreignait, prit la situation en main et sut faire preuve d'une autorité toute militaire.

- Sir Lewis a succombé à un accès de dépression nerveuse, annonça-t-il aux ingénieurs de la British Flying qui étaient venus pour s'entretenir avec leur grand patron. Je compte sur vous pour assister la famille de votre directeur, messieurs. Le médecin légiste va venir et aussi le docteur personnel de sir Tennison. Il faut rester près de sa femme et près de ses enfants. Essayez de les calmer.

- Comptez sur nous, promit un des ingénieurs avec fermeté.

Coplan s'approcha du groupe que formaient les trois employés de la compagnie.

- Si le médecin légiste vous interroge, bornez-vous à confirmer la déclaration du colonel Stacy : sir Lewis se trouvait sous l'empire d'une forte dépression due au surmenage.

- Bien, acquiescèrent les ingénieurs, pâles et impressionnés.

Coplan hésita une seconde, puis demanda :

- Quel est celui d'entre vous qui assure la direction du bureau d'études en l'absence de sir Lewis ?

- C'est moi, dit un des intéressés, un petit homme maigre aux cheveux bruns.

Il se présenta :

- Philip Cahen, ingénieur-chef du bureau d'études.

Ses yeux sombres reflétaient une vive et profonde intelligence.

Coplan lui dit à voix basse :

- Puis-je vous prier de ne pas quitter cette maison avant demain matin ? Ce ne sont sans doute pas les chambres qui manquent ici et je suppose qu'on vous en trouvera bien une pour la nuit ?

- Euh !..., je suis à votre entière disposition, répondit Cahen avec une pointe d'étonnement dans la voix.

- J'aurai très probablement des renseignements importants à vous demander avant la fin de la nuit.

Sur ces paroles assez sibyllines, Coplan rejoignit le colonel Stacy et les deux hommes quittèrent la propriété. Cependant, avant de

remonter en voiture, Coplan recommanda encore à Stobbins de redoubler de vigilance.

- Placez des hommes dans le jardin, et notamment du côté de la haie où j'avais repéré un passage. Il est possible que des agresseurs tentent un nouveau coup de force.

- Nous ouvrirons l'œil, promit le policeman.

En s'installant au volant de sa voiture, le colonel se tourna vers Francis :

- Où allons-nous maintenant ?

- Au bureau de Scotland Yard.

La limousine démarra et fila dans la nuit. Après quelques minutes de silence, l'Anglais marmonna sans détourner les yeux :

- Je ne comprends rien à l'attitude de Tennison. Et vous ?

- Elle me paraît claire comme de l'eau de roche.

- Finalement, c'était donc bien lui le coupable ?

- Absolument pas !

- Mais alors, pourquoi a-t-il voulu nous abattre avant de se tirer une balle dans la tête ?

- Pourquoi ? *Parce que quelqu'un a fait pression sur lui*, articula Francis. Entre le moment de l'explosion de la bombe dans son bureau et le moment de notre arrivée, quelque chose a dû se produire qui a subitement ouvert les yeux de Tennison. Ce soir, quand il nous a reçus, il connaissait la vérité.

- Il avait typiquement la physionomie d'un homme traqué, c'est un fait. Mais... pensez-vous que le mystérieux Mr R. aurait eu l'audace incroyable de se dévoiler pour faire pression directement sur Tennison ?

- Je n'en serais pas autrement surpris, encore que rien ne me permette de l'affirmer. Rappelez-vous ce que je vous disais hier : la panique s'est emparée de l'adversaire et les signes d'affolement qu'il donne nous prouvent que nous touchons au but.

- Vous croyez que l'ingénieur Cahen est dans le coup ?

- Pourquoi pas tous les trois, après tout ? fit Coplan, mi-sérieux mi-blagueur. Mais ne vous cassez pas inutilement la tête, colonel. Dans une heure, si les dieux sont avec nous, nous serons fixés.

A l'entrée de la ville, le colonel dut ralentir l'allure.

- Avez-vous l'intention d'aller personnellement au Head Office du Yard ? questionna-t-il.
- Oui.
- Mais... votre incognito ?
- Plus besoin de ruses à présent : les jeux sont faits.

Dix minutes plus tard, la limousine stoppait devant l'immeuble de la police.
Avant de débarquer, Coplan examina avec soin les abords du quartier général de Scotland Yard. Le colonel scruta également l'obscurité.
- Rien d'insolite, dit-il.
- A première vue, non, confirma Francis. Allons-y ! Mais vous feriez bien de donner des instructions pour que les effectifs de la garde soient doublés jusqu'à nouvel ordre.
Les deux hommes pénétrèrent rapidement dans le bâtiment, salués au passage par les policiers qui surveillaient l'entrée.
Le colonel suggéra :
- Montons directement à la permanence. Je suppose que vous êtes venu pour consulter le dossier Briflyco ?
- Exactement.
Au second étage, dans un petit bureau d'aspect plutôt triste, un flic en civil, enfoncé dans un vieux fauteuil de cuir, lisait un roman d'aventures. La cravate dénouée, les pieds presque collés contre le petit poêle de fonte qui ronronnait, ce policier de garde, un énorme gaillard d'une quarantaine d'années, avait l'air de s'ennuyer ferme.
En apercevant le colonel et l'homme qui l'accompagnait, il se leva promptement, lança son bouquin sur le fauteuil.
Stacy fit les présentations :
- Détective Stephen Marckell, de la Brigade Mobile du Yard... Mr Anthony Deaton.
Le détective demanda au colonel :
- Toujours sur l'affaire Briflyco ?
- Plus que jamais ! Nous venons justement pour réexaminer le dossier.
- Il est au greffe là-haut. Je vais vous conduire.

Coplan intervint :

- Y a-t-il quelqu’un au laboratoire ?

- Oui, c’est mon collègue Compton qui assure la permanence.

- Voulez-vous lui demander de nous rejoindre au greffe ? Il y a un petit travail urgent pour lui.

La salle des archives du greffe ne payait pas de mine. Les rayons qui tapissaient le vaste local étaient délabrés, remplis de papiers poussiéreux. Toutefois, Francis découvrit rapidement que le classement des dossiers et des documents était impeccable. La fiche de répertoire de l’affaire Briflyco était un petit chef-d’œuvre de précision et de clarté.

- Voici ce que je cherchais ! s’exclama soudain Coplan en arrêtant son doigt sur une indication manuscrite qui figurait sur la fiche :

« Nom : inconnu. Signalement : voir fiche spéciale numéro A. P. 42678. Imperméable beige acheté à Dublin. Aucun papier d'identité. Empreintes ne figurant pas au sommier. Décédé après intervention chirurgicale au Wilton Hospital. Voir rapports du laboratoire : dossier numéro B.I. Y. 65874. Échantillons et objets : voir A.N.D. 897. »

Le colonel regarda Coplan et marmonna :

- Si j’ai bonne mémoire, c’est le type qui a été abattu le soir même de votre arrivée à Southampton, n’est-ce pas ?

- Oui, je voudrais revoir de plus près tous les objets que l’on a trouvés sur lui au moment de son arrestation.

L’employé du laboratoire, Compton, un petit gros qui faisait penser à un pharmacien de province, déclara :

- Je vais aller vous chercher cela immédiatement.

Il quitta la pièce pour se rendre dans un autre service, et il revint quelques minutes plus tard avec un grand sac de toile grise qu’il déposa sur une des grandes tables du laboratoire. Il fit sauter le cachet de cire rouge qui scellait le colis, dénoua la ficelle, souleva le sac pour en faire tomber tout le contenu sur la table.

L’imperméable taché de boue et de sang, une chemise maculée, un slip, un gilet de corps, un pantalon et un veston. Un mouchoir, une clé, quelques billets de banque, des pièces de monnaie, un canif.

Coplan déplia avec attention les billets de banque, tourna et retourna un vieux billet d’une livre réparé au moyen de scotch.

- Je crois que c’est gagné, dit-il d’une voix grave. *Spears nous a induits en erreur d'entrée de jeu en parlant d'un paquet de cigarettes. Ou alors, il ignorait lui-même la vérité. Ce vieux billet recollé cache probablement un microfilm*.

Compton jeta un bref regard vers le colonel.

- Faut-il vérifier ?

- Bien sûr, opina Stacy.

Effectivement, les morceaux de ruban adhésif que l'on avait collés au billet d’une livre recouvraient une série de trois minuscules microfilms.

Compton, épaté, demanda à Coplan :

- Vous désirez des épreuves pour voir ce qu’il y a sur ces pellicules ?

- Naturellement ! s’écrièrent en chœur Francis et le colonel.

Et Coplan ajouta :

- Si c’est possible, tirez-nous des épreuves 18x24.

Au moyen d’une pince aux bouts effilés, Compton prit les micro-points si habilement camouflés par le scotch qui réparait le billet de banque déchiré.

- Vous aurez cela dans un petit quart d’heure, promit-il.

Et il s’enferma dans sa chambre noire pour travailler plus à l’aise.

Trente minutes plus tard, Coplan et le colonel repartaient à toute allure sur la route de Romsey.

Dès qu'ils arrivèrent à la propriété des Tennison, le colonel fit appeler Philip Cahen, l'ingénieur-chef du bureau d'études de la British Flying Company. Les trois hommes s'isolèrent dans l'austère salle à manger du premier étage où Tennison avait eu la toute dernière conversation de son existence.

Coplan extirpa de sa poche une enveloppe brune.

- Monsieur Cahen, dit-il en retirant de l'enveloppe une série d'épreuves photographiques, j'ai ici quelques clichés que je voudrais vous soumettre. Pouvez-vous me signaler si vous reconnaissez ce qui figure sur ces photos ?

L'ingénieur prit les agrandissements que Francis lui tendait, les regarda l'un après l'autre assez rapidement, leva les yeux vers Coplan.

- Bien sûr, émit-il posément, je connais ces documents. Je possède les originaux dans mes dossiers, au bureau.

Coplan s'enquit :

- De quoi s'agit-il exactement ?

Cahen parut un peu étonné :

- Que voulez-vous dire ?

- Quelle est la nature des documents qui figurent sur ces photos ? précisa Francis, impatient.

- Mais... ce sont des notes de travail du patron, prononça l'ingénieur comme si la chose allait de soi.

Et il indiqua :

- Tenez, par exemple, voici l'esquisse d'une correction de voilure à laquelle sir Lewis avait pensé pour notre prototype T.A.N.G. VII que nous étudions depuis quelques mois... Et voici les chiffres d'une nouvelle formule d'équilibre des armements rockets du R.I.C. T-322.

Le colonel questionna :

- Ces notes de travail pourraient-elles présenter un certain intérêt pour des constructeurs étrangers ?

Cette fois, Cahen manifesta un ébahissement plus marqué :

- Ben, je pense bien ! N'importe quel concurrent paierait cher pour jeter un coup d'œil sur des photos comme celles-ci ! Ces chiffres et ces tracés n'ont sans doute pas beaucoup de signification pour les profanes, mais pour les initiés, c'est de l'or en barre.

Chacun de ces clichés représente une trouvaille inédite, l'ébauche d'une amélioration, d'un progrès. Les notes de travail d'un homme aussi génial que sir Lewis valent des centaines de millions, vous pouvez me croire sur parole.

Coplan murmura :

- Vous disiez il y a un instant que vous détenez les originaux de ces dessins et de ces formules chiffrées ?

- Oui, en effet. En ma qualité d'ingénieur-chef, je suis chargé du classement des dossiers ultra-secrets. Presque chaque lundi, sir Lewis m'apportait un paquet de notes et de croquis de ce genre. Je les traitais, je les répartissais.

Coplan avait froncé les sourcils.

- Tennison travaillait avec vous directement ?

- En réalité, il travaillait le plus souvent seul, ici, dans son bureau. C'était sa passion et il ne prenait jamais de congé. Pendant le week-end, quand tout le monde lui fichait la paix et que l'usine ne le dérangeait pas, il rédigeait ses notes et ses croquis. Il m'en remettait une pile tous les lundis en arrivant au bureau d'études.

- Je vois, opina Francis. Croyez-vous que je pourrais avoir maintenant un entretien avec un membre de la famille Tennison ?

- Maintenant ? répéta Cahen, surpris.

- Oui.

L'ingénieur fit une moue.

- Mrs Tennison est terriblement ébranlée par la mort tragique de son mari. Les enfants ne sont d'ailleurs pas moins bouleversés. Après la visite du médecin légiste, j'ai pu parler avec Miss Marjorie, une des filles du patron. Elle a du cran et elle tient le coup ; elle a été la première à se ressaisir pour faire face aux événements.

Le colonel se tourna vers Francis :

- Le moment est peut-être mal choisi, vous ne croyez pas ?

- Je n'en disconviens pas, mais pourtant j'y tiens.

Cahen suggéra :

- Je vais communiquer votre requête à Miss Marjorie. Nous verrons bien ce qu'elle répondra.

Il sortit.

Quelques minutes après, la porte s'ouvrit et Cahen pénétra dans la pièce en compagnie d'une grande fille aux yeux bleus, aux cheveux blonds, âgée d'environ dix-huit ou dix-neuf ans.

Elle dévisagea le colonel :

- Vous avez besoin de moi ?

C'est Coplan qui répondit :

- Nous sommes sincèrement désolés de vous importuner dans un moment aussi pénible, Miss Marjorie, mais ce ne sera pas bien long. Étiez-vous au courant des problèmes qui tourmentaient votre père et qui sont probablement la cause de sa mort ?

La jeune fille questionna à son tour :

- Vous êtes le policier français dont il avait réclamé l'intervention ?

- Oui.

- Papa nous avait parlé de vous et de votre mission.

- Dans ce cas, je me permettrai d'aller droit au but. Voulez-vous avoir l'obligeance de m'énumérer les noms et prénoms de toutes les personnes qui vivent habituellement sous ce toit ?

La jeune fille eut un léger haut-le-corps, mais le colonel la rassura aussitôt :

- N'ayez crainte, Miss Marjorie, ce n'est qu'une simple formalité exigée par notre enquête.

Miss Marjorie acquiesça.

- Oui, je comprends. Nous n'avons que deux servantes, Ellen Mayfield et Mary Cunnington. Elles sont chez nous depuis plus de dix ans.

Francis intercala :

- Aucun domestique masculin ?

- Non. Ce sont mes frères qui s'occupent du jardin et des deux voitures. C'est une distraction pour eux. Du reste, papa n'a jamais accepté d'engager des hommes pour le service de la maison.

- Combien d'enfants êtes-vous ? interrogea Francis.

- Nous sommes six, mais ma sœur aînée habite à Lisbonne avec son mari.

- Vous n'êtes donc plus que cinq enfants à vivre ici en permanence ?

- Oui, encore que mon frère aîné passe le plus clair de son temps en ville. Il a une chambre à Westrow Gardens. Comme il étudie la musique, il prétend qu'il travaille mieux là-bas.

- Est-il ici en ce moment ?

- Non. J'ai tenté vainement de l'atteindre au téléphone mais il n'est pas chez lui. J'ai terriblement peur de lui annoncer l'affreuse nouvelle. Comble de malheur, il s'est violemment disputé avec papa, juste après le déjeuner ; il est parti en colère et il va avoir des remords.

- Quel âge a-t-il ?

- Vingt-trois ans. Mais c'est un enfant. Capricieux et passionné comme un adolescent. Pauvre Ruddy ! Ce sera un coup atroce pour lui. Au fond, il était le préféré de papa. On dit que les contraires s'attirent, et c'est bien vrai. Papa, qui était un scientifique pur, avait un faible pour Ruddy qui est un artiste, un bohème, un romantique.

Coplan articula d'une voix légèrement tendue :

- Serait-il indiscret de vous demander de nous montrer la chambre de votre frère, miss Marjorie ?

- Non, pourquoi ? Je vais vous y conduire...

C'est dans la chambre de Ruddy Tennison que Coplan et le colonel Stacy découvrirent le matériel au moyen duquel le jeune musicien photographiait en cachette les notes de travail de son père.

Bruno Lovatz avait réussi là un des jolis coups de sa carrière. Pour harponner le fils du célèbre constructeur d'avions, il s'était servi de l'irrésistible Danika Zalera. Et cette dernière n'avait eu aucune peine à manœuvrer son jeune amant de manière à obtenir tout ce qu'elle attendait de lui.

Coplan et le colonel, édifiés, foncèrent dare-dare vers la ville.

L'adresse de Westrow Gardens était celle d'un immeuble vieillot, entièrement consacré à la location de chambres meublées.

Lorsque le colonel crocheta la serrure et pénétra en compagnie de Coplan dans la chambre, il ne se faisait déjà plus aucune illusion.

Allongé sur son lit, les lèvres bleues et les joues violettes, le mystérieux Mr R., alias Ruddy Tennison, avait choisi le poison pour expier sa faiblesse et son crime. Dans ses mains crispées, il étreignait un portrait de la belle Danika en odalisque.

Coplan jeta vivement au colonel :

- Ne touchons à rien ! Si nous trouvons des empreintes, ce seront peut-être celles d'un membre de la bande de Katsek.

- Car vous croyez qu'on l'a aidé à s'empoisonner ? fit le colonel.

- Avec ces gens-là, il faut s'attendre à tout !

Mais les spécialistes de la Brigade Criminelle ne découvrirent que les seules empreintes de Ruddy Tennison, empreintes qui étaient bien celles de l'insaisissable Mr R.

En confrontant les fiches, les techniciens du laboratoire de police retrouvèrent les mêmes empreintes sur les deux messages et aussi parmi celles qui avaient été relevées à la villa de Danika Zalera à Chilworth. C'était là que les amants cachaient leurs amours secrètes. Bruno Lovatz avait pensé à tout.

Hélas! comme on pouvait le craindre, quand Scotland Yard lança son coup de filet, rien ne resta dans les mailles. Le rusé comte Baranelli et ses complices avaient tous disparu après avoir fait place nette.

On découvrit cependant un détail qui manquait au dossier : l'inconnu à l'imperméable qui avait été tué lors de son contact avec Tom Spears était le propre fils de Mrs Charlotte Watkins, la gérante de la pension Hambleside. Le jeune homme était soi-disant journaliste à Dublin.

Le colonel Stacy grommela :

- Cette fois, je vais pouvoir conclure et rédiger mon rapport final : mon dossier est complet.

Coplan enchaîna sur un ton songeur :

- Malheureusement, sir Lewis Tennison n'est plus là pour nous dire s'il est content de nous. J'imagine le choc qu'il a dû éprouver en découvrant que c'était son propre fils, et son fils préféré, qui le

trahissait par amour pour une gourgandine. Le coup était particulièrement cruel.

- Dans les affaires d'espionnage, fit remarquer le colonel, les coups sont toujours cruels, vous le savez tout aussi bien que moi.

FIN